A. Jamme

Miscellanées d'ancient arabe

Washington, D. C.

1971

A. Jamme

Miscellanées d'ancient arabe

Washington, D. C.

1971

Avant-propos

Les quatre études publiées dans le présent volume ont été réalisées après la publication de mes Safaitic Notes (Washington, 1970) parues le 10 octobre de l'année dernière, et leur parution sous un titre général unique garde intact leur caractère particulier. Mise à part la troisième qui contient des rectifications de lecture des textes safaïtiques du Musée de Damas, les trois autres sont des comptes rendus de travaux publiés par M. Höfner, G. Garbini et E. Anati. Toutefois, les proportions des deux premières ont suggéré de leur donner la forme d'un article.

Washington, 15 janvier 1971.

Une récente étude
des
religions arabes préislamiques

L'étude scientifique des religions arabes préislamiques est un travail de longue haleine rempli de difficultés de tout genre. L'oeuvre de G. Ryckmans, dont le texte de 1947 est pratiquement resté inchangé dans les deux éditions postérieures (1), est avant tout un catalogue des divinités et laisse de côté un nombre considérable de questions. C'est dire que l'étude détaillée de ces religions reste toujours à faire. S'il en croit le titre et la longueur, le lecteur pourrait s'imaginer que la récente publication de M.Höfner, Die vorislamischen Religionen Arabiens (2), comble la lacune précédente. Toutefois, se rappelant les graves défauts méthodologiques qui entachent un autre volume de l'auteur (3), il ne peut que se poser la question de la valeur réelle de sa publication récente. En fait, elle ne représente pas l'état actuel des recherches en ancient arabe en raison de la partialité systématique dont l'auteur continue à faire montre dans son utilisation des publications. En outre,la partie chronologique relative à l'Arabie du sud n'est que la copie servile de travaux d'un de ses favoris et sa prose sur l'Arabie du centre et du nord est un travail de seconde main traitant de sujets qui ne sont pas sa spécialité.

I - La méthodologie de l'auteur.

La question fondamentale de l'étude d'une publication est celle de la valeur scientifique de la méthode de son auteur. En ce qui concerne M. Höfner, le meilleur exemple est sa position relative à un ouvrage de A. G. Lundin (4).

L'intelligence de sa position requiert le rappel du contexte personnel qui l'a conditionnée. L'ouvrage de A. G. Lundin fut publié par l'Académie autrichienne sur la recommendation de deux rapporteurs, dont le premier et le plus important était M. Höfner. Mon compte rendu désapprobateur prit la forme d'un volume (5), qui contient la réédition de plus des deux tiers du matériel photographique publié, et le reste fut traité dans un article séparé (6). Même avant d'avoir pris connaissance de mon volume, l'Académie autrichienne le considérait déjà comme étant également dirigé contre elle-même. Rien ne légitime cette attitude simpliste. C'est cependant "auf den ausdrücklichen Wunsch der Österreichischen Akademie der Wissenschaften in Wien" que l'auteur a publié sa prise de position dans son compte rendu de l'ouvrage de A. G. Lundin (7). Sa situation était délicate, on le conçoit aisément. Malheureusement, son dénouement du noeud gordien ne lui fait pas honneur.

Il affirme de l'ouvrage de A. G. Lundin "dass die wesentlichen Probleme mit wissenschaftlicher Gründlichkeit und mit aller gebotenen Vorsicht behandelt sind" (p. 341). Un lecteur indépendant aura sans doute grand peine à reconnaître que ce compliment sans réserve soit adressé au même ouvrage que celui dont parle G. Garbini dans son compte rendu paru trois années avant celui de M. Höfner et qui se termine par le paragraphe suivant: "Sarebbe facile continuare ad elencare le inverisimiglianze e le contraddizioni interne che si incontrano nelle discussione del Lundin: ma riteniamo che ormai sia superfluo. Con questo lavoro ci sembra che l'autore abbia largamente dimostrato la fragilità delle sue teorie

sull'eponimato sabeo, che resta ancora da indagare e al cui studio reca un notevole contributo la serie di testi ora pubblicati; e se non altro per questo,l'opera del Lundin non è stata del tutto vana"(9)Ce jugement est bien dans la ligne de mes deux publications et me dispense donc de reprendre ici, une par une, les affirmations secondaires de M. Höfner. Mais son affirmation principale doit être reprise parce qu'elle décrit avec précision le principe fondamental de sa méthodologie. En voici le texte: "Kaum wird jemand bestreiten, dass L.s Gedanken und Ausführungen äusserst geistreich und fruchtbar sind und zumindest eine brauchbare Arbeitshypothese darstellen. Wieseit sie richtig ist oder der Korrektur bedarf, wird die Zukunft lehren" (p. 342).

D'une part, l'auteur réserve son attitude complaisante à ses favoris, comme le démontre presque chaque page de sa récente publication. D'autre part, il ferme les yeux sur les objections aussi multiples que détaillées formulées à l'endroit des thèses de A. G. Lundin et s'intéresse uniquement au fait que son hypothèse de travail est utilisable. En d'autres termes, l'axiome de méthodologie scientifique, selon lequel une hypothèse ne vaut que ce que valent ses preuves, est remplacé par le suivant: quelle que soit la valeur des preuves qui la fondent, une hypothèse ne vaut que si elle présentée par un favori.

Le bilan de cette histoire est particulièrement pénible: l'objectivité scientifique est conditionnée par des intérêts personnels; en d'autres termes, elle est soumise au jeu des politicailleries, et le cas de l'auteur n'est pas isolé, on ne le sait que trop. Sa nouvelle publication montre la même attitude générale: les publications antérieures sont utilisées ou mises au rancard selon qu'elles plaisent ou déplaisent à ses théories ou à ses préférences personnelles.

II - Généralités.

La carte de l'Arabie qui introduit la prose de l'auteur (p. 236), a pour but unique d'indiquer les pistes caravanières. S'il ne s'attend pas à trouver le tracé des pistes secondaires sur une carte aussi minuscule (10,4 x 11,7 cm.), le lecteur est en droit d'y chercher les pistes principales. Mais la carte est par trop incomplète pour les lui donner; p.ex. les pistes aussi importantes que celles de Aden - Timnaᶜ, Mukalla - Terîm - Šabwat - Negrân, Negrân - Riyâdh - Golfe Persique - Mésopotamie, al-ᶜUlâ - al-Gawf - Mésopotamie, Tabûk - al-Gawf - Mésopotamie, ne sont pas indiquées. De plus, le lecteur se demande quel avantage l'auteur peut trouver à adopter dans sa carte des vocalisations différentes de celles de son texte; p.ex., "Šibam", mais "Šibām" (e.g., p. 293), et "Qarnawu", mais "Qarnāwu" (e.g., p. 237). Enfin, les noms "Hufhuf (al-ʾAḥsâ)" sont fautifs. Le premier nom devrait être "al-Hufhûf", mais la forme courante est "al-Hufûf" (9). Le petit cercle au-dessus de la dernière lettre du second nom est amusant. Il vient de ce que l'auteur a pris le point indiquant l'emplacement de la ville sur la carte de R. Dussaud (10), qu'il a adaptée aux fins de son étude (p.401), pour un signe diacritique placé au-dessus de la dernière lettre du nom. Comme un point au-dessus de la lettre "a" ne signifie rien, il l'a transformé en un petit cercle. De plus, la forme courante du nom est "al-ʾAḥsâʾ" et sa prononciation courante est "al-Ḥasâ" (11). Enfin, ce nom désigne la région et n'est nullement un double de al-Hufûf.

L'auteur réserve ses abréviations de publication à ses ouvrages et à ceux de ses favoris. Les livres de W. Caskel et de A. van den Branden sont cités de nombreuses fois, mais aucune abréviation n'élimine la répétition fastidieuse des noms de ces auteurs, suivie de "a.a.O.".

Les détails bibliographiques de nombreuses publications, qui sont bien à leur place dans la bibliographie, sont inutilement répétés dans les notes; p.ex.,

l'ouvrage de G. Ryckmans sur les religions arabes préislamiques dont l'auteur ne connaît que la seconde édition (cf. n. 1 de p. 239, n. 270 de p. 357 et p. 400), l'ouvrage de J. M. Solá Solé (cf. n. 89 de p. 280 et p. 400; les trois fautes de copie se retrouvent aux deux endroits). Par contre, le deuxième ouvrage mentionné à la n. 1 (p. 239) est présenté par erreur comme s'il avait fait l'objet d'une publication séparée.

Le lecteur se demande en vain quel avantage l'auteur trouve à omettre la référence exacte d'un texte (e.g., "aus einer sabäischen Inschrift", p.366), dont il utilise un détail précis, puisqu'il donne la référence exacte de quelque 360 autres inscriptions sud-arabes. Cette manière d'agir, qui complique considérablement la recherche du lecteur, se retrouve dans toute sa prose, mais tout spécialement dans sa seconde partie.

La publication de l'auteur est le remaniement, sous une forme lisible, ordonnée suivant les divisions ordinaires et insérée dans des cadres historiques, de son catalogue de 1962 (12), où les sujets, rangés alphabétiquement, reproduisaient presque brutalement le contenu de ses fiches. Les différences entre les deux oeuvres sont nombreuses et importantes, et leur nomenclature prendrait déjà tout un article.

Les remarques précédentes sont du genre de celles que l'auteur ne manquerait pas d'appeler "höchstens kleine Schönheitsfehler [] Dinge die kaum einem Leser auffallen werden und daher der Erwähnung wohl nocht wert sind" (13), comme il l'écrit dans son compte rendu de l'ouvrage de A. G. Lundin. Cette appréciation est un Pro domo sua destiné à excuser la superficialité complaisante avec laquelle il a rédigé son rapport sur le travail de A. G. Lundin. On peut s'attendre à ce qu'il l'invoque ici aussi pour faire passer les déficiences de sa prose. Une inexactitude, une inconséquence, une erreur ne changent pas de nom selon leur grandeur, et une personne qui ferme les yeux ou ne sait pas voir ne peut être appelée un lecteur.

III - Arabie du sud.

La première partie de la prose de l'auteur (p. 237-353 et 390-393) est consacrée à l'étude de l'Arabie méridionale. L'étude de ces pages bondées de détails ne peut qu'être limitée à un nombre restreint de questions.

A - Remarques générales.

Parmi les treize illustrations imprimées dans le texte, le lecteur remarque quatre cartes reprises de divers travaux de H. von Wissmann. L'examen de la première (p. 238) indique que la valeur objective de ces cartes doit être mise en doute. Un des deux buts de cette carte est de préciser les régions d'où proviennent les inscriptions préislamiques. Cette carte, tout autant que la précédente, est inexacte. Trois exemples suffisent.

Dans le nord, la ligne de démarcation passe à moins de 15 km. au nord de Negrân. Elle exclut donc la région de Ḥimâ et Qaryat al-Fawɔ, qui se trouvent à quelque 90 et 280 km. au nord-est de la ville.
Au centre, la ligne passe à quelque 4,5 km. de Šabwat. Le site de al-ᶜUqlah (14) et la région de al-ᶜAbr, distants de la ville précédente de quelque 10 et 90 km., sont donc exclus.
A l'est, la ligne passe à quelque 180 km. à l'est de Šibâm. La région de Ṣalâlah et de Ḥôr Rôrî est donc, elle aussi, exclue.

Il est également important de faire remarquer que cette carte est reprise d'une

oeuvre qui n'est pas mentionnée dans la bibliographie (p. 400) et dont le lecteur ignore tout de sa publication (p. 401, n. 2).

Il est souhaitable que l'auteur en arrive un jour à trouver un système de référence d'où sont absents des détails complémentaires ou superflus. Voici quelques exemples.
"RES 311 = 3539" (n. 111) et "RES 3539 (= SE 94 = Gl 1405)" (n. 237).
"CIH 126 = Gl 1186" (n. 45) et "CIH 126 = Sab. III, Nr. 42" (n. 263). Puisque Gl 1186 est mentionné, pourquoi éliminer Gl 105 (15)?
"Gl 797 = RES 4177" (n. 219) et "RES 4177" (p. 332).
"Gl 737 = RES 4635 = Ja 538" (p. 328) et "RES 4635" (p. 303). Puisque Gl 737 est 737 est mentionné, pourquoi omettre Gl 1099?
"Gl 621 = RES 4782" (n. 206) et "RES 4782" (n. 229).

B - Lacunes.

Des données importantes ne figurent pas dans l'exposé de l'auteur.

Les renseignements relatifs aux graffites de al-ᶜAbr (16) et la publication de plusieurs graffites du sud de l'Arabie Saoudite (17) sont de première importance pour l'étude de l'origine de l'alphabet sud-arabe et celle des textes sud-arabes rédigés en cursive et leur distinction du thamoudéen (18). Les trois publications en question ne figurent même pas dans la bibliographie de l'auteur. Peut-être se désintéresse-t-il de la question des graffites et des données importantes qu'ils contiennent. Cette attitude serait aussi inadmissible et injustifiable que les raisons personnelles qui auraient pu influencer sa décision de mettre ces publications au rancard, au cas où il accorderait à ces graffites la place à laquelle ils ont droit.

Les textes ḥaséens aux caractéristiques si intéressantes ne font l'objet d'aucune mention spéciale.
Le dieu khl de Ja 2122/1 n'est signalé que dans un addenda où il est à peine reconnaissable: "Zu Kahilān vgl. noch Ja 2122" (p. 389).
"Zweimal ist im Altsüdarabischen der Ausdruck ʾafkal 'Priest' überliefert", affirme l'auteur (p. 350), qui ne spécifie pas que le pluriel ʾfklt est attesté dans RÉS 3945/16, un des deux textes cités. En outre, ʾfkl se retrouve dans Ja 1052/1-2 et 2122/1 (duel construit: ʾfkly).
Les deux nouveaux dieux ḥaséens, hwrn de Ja 1049/2 et ybš de Ja 1052/2, ne reçoivent pas l'hommage d'une mention dans l'étude de l'auteur.
Les deux publications de 1966 et 1967 contenant les quatre textes ḥaséens (19) ne figurent pas dans sa bibliographie, qui n'en mentionne pas moins un volume paru en 1969 et qui n'offre au lecteur que des fragments sabéens sans intérêt particulier.

Les deux divinités ḥaséennes précitées ne sont d'ailleurs pas les seules victimes de l'ostracisme de l'auteur.

Le dieu qatabanite ʿln de Ja 889, que qualifie l'expression énigmatique dmʾt/ hryftm celui de cent années, est laissé de côté, tout autant que l'article qui en publia le texte (20). Voir aussi plus loin le cas de dʾnyt et de ʾl/tʿly.
Les personnages divinisés déjà signalés en 1947 (21) et auxquels il faut joindre smydʿ de RÉS 4775/4 (22) et hwfʾl de A 788/2 (23), ne sont pas davantage en grâce auprès de l'auteur.

C - L'obsession du divin et de la magie.

L'obsession du divin et de la magie se retrouve ici comme dans les travaux antérieurs de l'auteur qu'il ne fait d'ailleurs que répéter sans se soucier beaucoup des vues divergentes. Elle se manifeste dès qu'il est possible de transformer un fait ordinaire en une réalité rituelle ou religieuse. On la retrouve dans les quatre questions mentionnées ci-dessous.

1 - Le moukarrib. - L'étude du pouvoir du moukarrib est dispersée ça et là dans la prose de l'auteur.

Il déclare tout d'abord que la réalité qui se cache sous le titre de moukarrib reste inconnue (p. 241). Le lecteur s'étonne de ne pas trouver une étude étymologique détaillée, comme les nombreuses autres éparpillées dans ses pages. Cette étude a été faite en 1955 (24); malheureusement, elle ne cadre pas avec son obsession du divin.

Ensuite, son étude de plusieurs formules bien connues (p. 339-340) (25), qui n'est qu'un résumé de vieux clichés, est centrée exclusivement sur la théorie théocratique et est, de ce fait, un cercle vicieux.

Enfin, il affirme le caractère cultuel du moukarrib parce qu'il vit "in einem theokratischen Staatswesen" (p. 347). C'est là un autre cercle vicieux.

On comprend aisément que mon interprétation générale de 1957 ne soit même pas signalée, car l'ouvrage qui la publie (26), n'a jamais été utilisé par l'auteur. Cette interprétation est résumée dans le paragraphe de conclusion dont voici le texte: "Les moukarribs se sont servis, très adroitement d'ailleurs, de la religiosité de leurs sujets pour affermir leur pouvoir; ils l'ont utilisée en vue de leurs propres intérêts et, à cette fin, ont établi une fraternité, une alliance, avec leur dieu comme ils le firent avec d'autres monarques, avec d'autres peuples. Y voir une théocratie revient à la confondre avec la religiosité de plusieurs peuples, utilisée à des fins politiques". Un des exemples les plus typiques de cette situation est fourni par le texte qatabanite TC 1176 + 2160 (27): le moukarrib, premier-né de la divinité, en est le procurateur, l'administrateur, le prêtre et le devin, et le peuple est désigné par l'expression bien connue, "tous les enfants de ʿAmm". Il est difficile d'imaginer une concentration de pouvoir plus étendue, une mainmise plus complète sur les activités religieuses d'une population, d'autant plus que le dieu en question est le dieu national lui-même. Finalement, le simple fait qu'un moukarrib est prêtre ne peut prouver le caractère théocratique de la société dans laquelle il vit.

2 - La soi-disant chasse rituelle. - Les pages 331 - 333 montrent dans quels embarras l'auteur se débat à cause du caractère rituel qu'il continue à donner à la chasse sud-arabe et de son obsession du divin qui conditionne ses études étymologiques et ses interprétations.

a - L'auteur préfère expliquer le mot krw par l'accadien "karū 'bewirten'" (p. 332), comme l'avait fait A. F. L. Beeston en 1948 dans un article épinglé à la l.4 de sa prose (28), et krw ferait allusion à un "abgehaltenes kultisches Gemeinschafsmahl" à la p. 333. Mais, dix lignes plus loin à la même page, l'auteur s'avoue incapable de se prononcer sur le sens profane ou cultuel du mot! Il conclut enfin que "wenig Wahrscheinlichkeit dürfte nach all diesen Überlegungen die Deutung 'Fallgruben' haben" (p. 333). La seule conclusion certaine que l'on puisse tirer de ces réflexions, c'est que le recours à l'accadien de préférence à l'arabe qui s'impose immédiatement et donne un sens très satisfaisant,

n'est requis que par l'hypothèse du caractère rituel de la chasse, alors que c'est précisément cette hypothèse qu'il faut démontrer. L'interprétation de A. F. L. Beeston, qui est reprise par l'auteur, est essentiellement un cercle vicieux.

b - Mes interprétations du verbe mtll séjourner et de ᶜttr désignant "une arme ou un engin de chasse" (29) "sind [] abzulehnen", déclare l'auteur dans sa n. 228. Quelles sont les raisons de ce double rejet catégorique? Il adopte l'interprétation du verbe mtll présentée par A. van den Branden, mais ne souffle mot de sa raison relative à ᶜttr, s'imaginant peut-être que son affirmation équivaut à une preuve. Bien qu'il n'en dise rien, il est possible que l'auteur fasse sienne l'objection de G. Ryckmans.

(1) La seule objection qui ait été formulée à mon interprétation de ᶜttr vient de G. Ryckmans, qui l'expose comme suit: "le terme ᶜttr ne se présente nulle part ailleurs comme un substantif ayant un sens profane, et rien ne permet de voir en ᶜttr un terme signifiant une arme, sans relation avec la divinité" (30).

La première affirmation, ayant une valeur négative, ne peut avoir une valeur positive d'exclusion; autrement, toute donnée nouvelle devrait être rejetée du fait de sa nouveauté. Elle n'acquiert de valeur positive que dans la mesure où elle est corroborée par un fait positif. Le matériel sud-arabe contient trois parallèles bien connus qui justifient mon hypothèse: les noms des dieux lunaires minéen, ḥaḍramoutique et qatabanite, wd, sn et ᶜm, ont tous des significations profanes. De plus, le sens d'arme se déduit tout naturellement du contexte qui parle de chasse et mentionne krw "trou creusé dans le sol, fosse", qui est le sens fondamental de l'arabe karâ (o) et est un stratagème de chasse. Enfin, l'auteur ne fournit pas à son lecteur la traduction, fondée sur ses "Uberlegungen", de l'expression sd/syd/ᶜttr/wkrwm de RÉS 4177/3-4, vraisemblablement parce qu'il ne parvient pas à se décider sur le caractère profane ou cultuel de krw. Ma traduction de l'expression précitée, il a chassé la chasse à ᶜattar et à fosse (31), indique les deux engins utilisés au cours de la chasse. Que l'engin appelé ᶜttr ait eu une origine cultuelle - ce que le caractère unique du nom semble indiquer -, il ne s'en suit pas nécessairement qu'il l'ait conservé au cours des siècles postérieurs et, hormis le mot ᶜttr, les textes en question ne contiennent aucun détail religieux ou rituel.

(2) A. van den Branden explique le verbe mtll par "la VIII^{e} f. du verbe mll, 's'attacher à une religion'", et ce sens devient, pour les besoins de la cause, "accomplir les rites" (32). Le sens premier de cette 8^{e} forme est "se dépêcher en marchant", et le choix d'un sens secondaire et dérivé reste injustifié. Tous les exemples donnés par A. van den Branden prouvent uniquement - ce qui n'a d'ailleurs nullement besoin d'être prouvé - qu'un sens profane peut être appliqué par dérivation à une réalité religieuse. Mais, comme l'indique le paragraphe précédent, la réalité rituelle de la chasse est loin d'être prouvée; il est donc illogique de faire appel à cette réalité pour justifier le passage d'un sens profane, qui n'est même pas le sens premier du verbe, à un sens rituel.

c - L'auteur fait appel au texte sabéen Geukens 12 = Ry 544 (33). Son interprétation rituelle du texte lui cause une difficulté spéciale parce que les bêtes tuées au cours de la chasse du dieu stellaire sont des animaux symboliques du dieu lunaire.

L'hécatombe de "2310" animaux ne peut passer inaperçue et devrait normalement constituer un casus belli. Mais l'auteur ne se rend pas compte de cette conséquence inévitable, préoccupé qu'il est d'expliquer l'antinomie précitée. Il présente deux alternatives vraiment géniales. Ou bien "die kriegerische Gestalt

von cAttar könnte sehr wohl auch die Funktion eines Jagdgottes gehabt haben", ou bien "'cAttar-Jagd' [] später der Ausdruck eine erweiterte Bedeutung, etwa 'Gottesjagd' überhaupt, bekommen hatte" (p. 333).

Le caractère guerrier attribué à cAttar est une conséquence de sa théorie erronée des noms propres de temples (voir ci-après) et, même si cAttar était le dieu de la chasse - ce que l'auteur ne prouve pas -, le casus belli resterait entier. La seconde hypothèse est démentie par tout le matériel sud-arabe: le nom divin cAttar est toujours celui de dieu stellaire et l'idée de "dieu" est toujours rendue par ʾl.

Au dire de l'auteur, la chasse aurait rapporté le butin de "2310 Steinböcke und Gazellen" (p. 332). Le centre de la l.6 du texte est lu comme suit par G. Ryckmans: cšr/[wt]....m/mtny (34). Le second m est une faute de copie ou d'impression au lieu de w, comme l'indique la traduction. La section de la pierre supportant "[wt]...." mesure 2,2 cm. sur la photographie, et cette longueur est la même que celle de m/wtny. Il est donc matériellement impossible que cette longueur corresponde à wtlt/mʾt, comme l'exige la traduction de l'auteur, qui comporte deux lettres de trop. La première partie de l'énumération se lit comme suit sur la photographie:.../s](6)dtt/cšr/ʾnmrm ... s](6)eize guépards. ʾnmr se retrouve, p.ex., dans Ingrams 1/2.

d - La note 229 est typique de l'auteur.

Il y affirme, tout d'abord, que mtrd de CIH 547 signie "Steuer" parce que N. Rhodokanakis l'a dit (35). Son argument est très convaincant: M. Lambert a traduit le mot par "oblatio", c'est-à-dire "(etwa Tempelsteuer)"! Evidemment, mon interprétation du mot en "chasse, terrain de chasse" d'après le parallèle obvie arabe maṭrad (36) ne compte pas pour l'auteur.

Ensuite, la relation de RÉS 4872 avec la chasse rituelle "scheint [] nicht ganz sicher". Il faut être obsédé par cette chasse rituelle pour songer à une relation possible. Ici encore, l'auteur se garde bien de signaler ma discussion du texte (37).

Il affirme enfin que yṣdn de CIH 571 pourrait ne pas avoir le sens de "chasser". Ce qu'il aurait dû prouver tout d'abord, c'est que le contexte pouvait suggérer une autre interprétation (38).

3 - Les signes magiques (p. 340 - 341). - Bien qu'aucun texte magique ne nous soit parvenu (p. 341), la pratique de la magie existait certainement, comme le prouve le mot rqt sorcellerie de Ja 735/9. L'auteur ne mentionne pas le fait et ne justifie pas son omission qui, à mon avis, se rattache d'une manière ou de l'autre à sa remarque selon laquelle rqt signifie "incantatio" (39). La différence entre ces deux traductions est à peu près celle qui existe entre "chou vert" et "vert chou". Quoi qu'il en soit, exclure l'incantation de la magie est un tour de force extraordinaire puisqu'elle est, par définition, l'utilisation de formules ou paroles magiques. L'auteur paraît d'ailleurs avoir de la magie une notion assez curieuse.

a - Il affirme que "die Fluchformeln [], darf man wohl nicht einfach in den Bereich der Magie verweisen" (p. 341). "Einfach" ou autrement, les formules imprécatoires n'ont rien à voir avec la magie, et leur mention est déplacée.

b - Il résume succinctement, en y renvoyant dans sa note 242, son article sur les Magische Zeichen aus Südarabien (40), dans lequel il étudie trois pages de dessins divers rapportés du Wâdî Ḥaḍramawt par H. von Wissmann. Il faut réellement être obsédé par la magie pour la retrouver dans des wasms (e.g., nos 21, 23, 32, etc.; les nos. 55 et 58 sont même pris pour des serpents), des grif-

fonnages de textes (e.g., nos. 48, 76, 77, etc.), des mauvaises copies de textes (e.g., nos. 4, 37, 38, etc.), des dessins inoffensifs (e.g., nos. 20, 21, 22, etc.) et même deux monogrammes (nos. 55 et 59). Il n'y a aucun dessin magique parmi tous ceux qu'il reproduit dans son article. De plus, se fier à des dessins griffonnés vaille que vaille par un amateur ne se justifie même pas par des considérations personnelles. L'existence de signes magiques n'est nullement niée, mais les retrouver dans les dessins publiés par l'auteur, c'est de l'extravagance.

L'auteur continue à traduire šṣy par le mauvais oeil (p. 341), qui ne peut être qu'une interprétation secondaire de la racine ṣṣy. Mon étude du mot justifiant sa traduction par perversité (41) est ignorée par l'auteur, vraisemblablement parce qu'elle ne cadre pas avec son obsession de la magie.

śḥr de CIH 695 signifierait "Zauberschutz (śaḥar)" (p. 341), mais aucune publication n'est renseignée. Comme l'arabe saḥar n'a pas cette signification, le lecteur ordinaire ne sait que penser. Cette traduction de śḥr est reprise d'un article de l'auteur (42), où on lit ce qui suit: "Aus 'Umkreisen' kann die Bedeutung 'Zauberschutz []' abgeleitet werden; man denke an den magische Zauberkreis. [] Halten wir and den Auffassung der Bucranien als Zauberschutz [] fest, so muss hier kif eine ähnliche Bedeutung haben wie śḥr in" CIH 695. Le sens de "tourner autour", qui caractérise l'acte rituel du prêtre appelé śḥr (43), ne peut justifier à lui seul l'attribution d'un sens magique au mot śḥr. Une donnée supplémentaire est requise de toute nécessité pour légitimer le passage d'un sens à l'autre, et cette donnée n'existe pas.

Le caractère magique du bucrâne et du qyf, que l'auteur affirme catégoriquement dans le passage précité aussi bien que dans sa présente étude (p. 341), est une erreur. Le bucrâne est un symbole du dieu lunaire, et le qyf un ex-voto ou stèle votive. Il faut le répéter: seule l'obsession de la magie peut rendre compte des trois interprétations précédentes de l'auteur.

Les deux faits certains qui peuvent servir de base à l'interprétation du mot śḥr de CIH 695 sont, d'une part, le mot śḥr qui (cf. plus haut) caractérise le prêtre dans son acte rituel de tourner à l'entour de l'autel et, d'autre part, le parallèle de qyf qui, tout comme mqf, est le substantif désignant l'objet de l'acte décrit par le verbe qyf. Il est donc logique de considérer śḥr de CIH 695 comme l'objet porté par le prêtre śḥr dans son acte spécifique de giration rituelle et, conséquemment, comme l'offrande consacrée à la divinité par l'acte giratoire du prêtre. Le mot peut se traduire par offrande par giration. CIH 695 s'adapte très bien à ce genre d'offrande. La pierre est facilement transportable, puisqu'elle ne mesure que 25 x 27 cm. C'est une offrande au dieu lunaire, comme l'indiquent les deux magnifiques bucrânes qui occupent presque les deux tiers de l'original, et les noms des deux donateurs sont gravés sur la partie supérieure de l'ex-voto.

Dans son étude de śḥr publiée en 1936 (44), l'auteur introduit aussi l'épithète divine qatabanite śḥr, qu'il traduit par "kreisende", ce qui est d'ailleurs l'opinion courante, et sa présente étude reprend cette traduction (p. 282). Ici aussi, il passe sous silence mon opinion de 1947, selon laquelle l'épithète se traduit par "qui se lève, qui est éloigné" (45). Cette interprétation se justifie par le fait bien connu qu'aucun nom divin (ou épithète divine) ne décrit l'une des trois divinités astrales dans son mouvement de trajectoire. Au contraire, tous les noms (ou épithètes) les décrivent dans un état de croissance, d'éloignement ou de décroissance, qui implique la notion de montée et de descente et nullement celle de giration.

Le seul fait certain dans la position de l'auteur relative au qyf est son illogisme et son obstination à maintenir ses positions d'antan contrairement

aux données objectives.

Le qyf de RÉS 1636 = Ja 538 est une stèle commémorative dont j'ai publié un dessin à l'échelle (46). La seule concession de l'auteur, c'est de reproduire ce dessin à sa p. 329, mais non sans l'avoir au préalable retouché. Il caractérise ce qyf comme une "Stele" (p. 328), mais traduit le mot lui-même par "Stelenaltar" (n. 220)!

"La table en saillie pourrait être un autel à libations," déclare G. Ryckmans (47). Cette "table en saillie", dont l'auteur se garde bien de donner la largeur - vraisemblablement parce que cette information indique le ridicule de son interprétation -, est un rebord de quinze centimètres, et la surface ne porte aucune trace d'utilisation.

Parti de son idée de "Stelenaltar", M. Höfner en arrive sans coup férir à affirmer "dass in späterer Zeit qyf geradezu die Bedeutung 'Zauberschutz, Apotropaion' erhalten konnte; die äussere Form hatte sich da allerdings geändert" (p. 329). Il faut beaucoup d'imagination pour voir un autel dans les autres pierres, tout ordinaires et très anciennes elles aussi, comme CIH 393, qui, contrairement à l'affirmation de l'auteur, indiquent que les divers types de qyf se retrouvent déjà à la première période historique sabéenne. Mais l'obsession de son "Stelenaltar" est telle que l'auteur y revient à nouveau, à moins que ce ne soit une réaction assez tardive de ce que son idée d'autel est contredite par la stèle dont il reproduit le dessin. Il ajoute: "Wenn man nach dem oben Gesagten zweifeln kann, ob man die qyf genannten Stelen als eigentliche Altäre auzusprechen hat, so kennen wir ausserdem eine Anzahl von Objekten, die zweifellos solche waren" (p. 330). Le mode rédactionnel de cette note autorise le lecteur à croire que l'auteur donne à ces petits autels à encens dont la forme est obvie, une valeur probante indirecte de sa théorie sur le qyf. Si telle est bien sa pensée, il convient de rappeler qu'aucun des textes gravés sur les deux exemplaires auxquels il se réfère, ne contient ni qyf ni rmf. Ces petits autels n'ont donc en commun avec le qyf que le fait d'appartenir à la même civilisation. Il faut être désespéré pour avoir recours à une insinuation aussi creuse.

4 - Les noms de temples. - Presque à chaque page de son étude des divinités, l'auteur applique sa théorie favorite (48), selon laquelle les noms de temples ne désignent pas des endroits, mais contiennent des détails caractérisant, d'une manière ou de l'autre, la personalité des divinités qui y étaient adorées. La constatation précédente se doutle d'une autre tout aussi apparente que la première, savoir il choisit les noms susceptibles de corroborer sa théorie et met en lumière le trait spécifique suggéré par l'étymologie du nom; par contre, les autres noms sont simplement signalés sans que le lecteur soit informé de la raison pour laquelle ils ne sont pas utilisés comme les premiers. Cette attitude fantaisiste et illogique se remarque dès la première page de son étude des divinités (p. 261).

Le nom du temple sabéen ḥr(w)nm, "der ja auch die Göttergestalt charakterisiert, bedeutet 'stierisch', ist also für einen 'Stier' ein sehr passender Name" (p.). Par contre, le nom du temple ʾwm ne paraît contenir aucune caractéristique du même dieu lunaire, puisque l'auteur ne dit rien de son étymologie et ne fait pas la moindre remarque. Il avait écrit en 1962 que "es sich mit diesem Namen [= ʾwm] eingehender zu befassen, würde hier zu weit führen" (p.). Son catalogue de 1962 (51) et sa présente publication lui fournirent une telle occasion de s'expliquer: mais il juge bon de ne pas en profiter. Si l'épithète "erhöht, erhaben" s'applique bien à un taureau, elle n'est guère flatteuse pour la divinité. Enfin, il est déraisonnable de donner au nom du petit temple ḥr(w)nm une telle importance, lorsqu'on la refuse à ʾwm, le nom du grand temple national de Maʾrib. Si, comme

l'auteur en est convaincu - les Sud-arabes avaient créé les noms de leurs temples en fonction de la connaissance qu'ils avaient de leurs dieux, ils auraient certainement pu trouver - l'auteur ne peut en douter - une splendide épithète pour le nom de leur grand temple national et une expression moins injurieuse que celle d'"entêté" pour le nom d'un sanctuaire dédié à leur dieu national.

Une dernière remarque concerne la vocalisation de ʾwm. Son catalogue de 1962 vocalise le nom en "ʾAum oder ʾAw(w)am", et sa présente publication donne celle de "ʾAwwām". L'auteur a rappelé dans sa note 7 (p. 242) à propos des noms divins que "die Aussprache mit Vokalen ist daher weitgehend hypothetisch". Cette remarque, qui est un lieu commun, vaut pour presque tous les noms propres, et il abonde dans ce sens en quadruplant ses vocalisations de ʾwm. Dès lors, on peut se demander de quel droit il parle de vocalisations "recht befremdend" (52), à moins que ce ne soit là qu'une manière de témoigner son déplaisir du fait que les vocalisations utilisées par d'autres auteurs ne sont pas les siennes.

D - La chronologie sud-arabe.

Une réalité visible dans la prose de l'auteur est son utilisation de la chronologie sud-arabe qui, pour peu qu'on l'étudie, s'avère des plus décevantes.

La première constatation est la suivante. D'une part, presque 21 pages de texte (p. 240 - 261) sont consacrées à un résumé historique de Saba', et une date mise entre guillemets accompagne de nombreuses références de textes sabéens. D'autre part, l'histoire des trois autres grands royaumes est pratiquement inexistante; p.ex., le Ḥaḍramawt doit se contenter de 17 maigres lignes (p.293).

La seconde constatation, tout aussi évidente que la première, est que l'oeuvre historique de l'auteur n'est même pas un travail de seconde main, mais on y retrouve sa caractéristique partisane: c'est de travaux, publiés et même inédits (cf. n.3), de H. von Wissmann que sont copiés tous ses renseignements.

"Wissmanns Ergebnisse scheinen mir derzeit die relativ zuverlässigsten, weshalb sie hier zugrunde gelegt wurden" (cf. n.3). D'une part, l'auteur n'a jamais publié un seul article sur une question quelconque de chronologie sud-arabe, et la simple lecture de travaux historiques n'équivaut pas à une étude, surtout lorsque le lecteur ne sait pas lire. D'autre part, son esprit critique est comme paralysé devant les théories de H. von Wissmann qu'il adopte EN BLOC sans la moindre objection, réticence, question ou doute de quelque nature que ce soit. Pareille attitude est aussi incompréhensible qu'injustifiable chez un auteur qui signale "die zahlreichen und verwickelten Probleme und Streitfragen der altsüdarabischen Chronologie" (cf. n.3). Que peut-on déduire du double fait précédent sinon que le jugement personnel de l'auteur n'a d'autre valeur que celle de donner le nom de son leader. Quant à la portée générale que son jugement pourrait suggérer, le lecteur est en droit de poser une question importante: comment un géographe, fut-il excellent, peut-il devenir un historien qualifié sans être épigraphiste et paléographe?

La première période historique sabéenne est définie comme suit par l'auteur à la p. 242: "bis '400' v. Chr". Le lecteur est immédiatement arrêté par la question suivante: quand commence cette période? Et l'auteur ne signale même pas cette lacune d'information. Aussi, le lecteur est-il tout surpris de constater que cette information est belle et bien donnée à la p. 390, savoir "v. Chr. 10.". Mais le lecteur va de surprise en surprise, car l'ouvrage de H. von Wissmann (53), de qui l'auteur a repris son tableau chronologique des pages 390-392, ne donne aucune information antérieure à 765 avant notre ère. D'autre part, l'ouvrage de A. G. Lundin (54), auquel l'auteur tient tant, donne la date de 1085 avant J.-C., donc le 11^{e} siècle. La date du 10^{e} siècle est de fait

reprise de son catalogue de 1962 (55), qui reproduit l'information contenue dans un autre ouvrage de H. von Wissmann (56), savoir "Saba [] hat Beziehungen zu Israel (König Salomo) und Tyros". Les soi-disant relations de Saba> avec Tyr au 10e siècle, dont H. von Wissmann lui-même ne parle pas dans son exposé des pages 291 - 292, proviennent d'une mauvaise interprétation de l'histoire biblique relative à "la reine de Saba>". Quoi qu'il en soit, cette donnée biblique ne peut figurer dans un tableau chronologique basé uniquement sur les données sud-arabes aussi longtemps que le fait n'est pas retrouvé dans des documents originaux. Selon mon interprétation (57), cette "reine de Saba>" était simplement la cheftaine d'une tribu sabéenne.

L'auteur fait donc sienne l'opinion selon laquelle la période des mukarribs sabéens commence au 10e siècle avant notre ère et, de ce fait, il rejette la base même de l'échaffaudage historique de J. Pirenne (58), selon laquelle cette période sabéenne commence au 5e siècle avant J.-C., à l'époque où elle place l'origine de l'alphabet sabéen à partir de l'alphabet grec. Les deux autres piliers de l'échaffaudage de J. Pirenne sont l'unicité de type paléographique par règne et la simultanéité temporelle et locale de plusieurs rois. Ces trois piliers ont donné naissance à une classification de types paléographiques, que M. Höfner utilisait encore en 1966 (59).

Le troisième pilier, absolument nécessaire dans la théorie de J. Pirenne en raison de son télescopage de l'histoire sud-arabe, est devenu, lui aussi, le pilier de l'oeuvre historique de H. von Wissmann, J. Ryckmans et A. G. Lundin.

La théorie de J. Pirenne, que j'ai tout récemment appelée la seconde grande erreur de notre siècle (60), a été réfutée en détail dans mon volume La paléographie..., auquel une réponse est toujours attendue (61) et que M. Höfner n'a jamais utilisé une seule fois, alors qu'il reste l'unique publication contenant réfutation détaillée des différents piliers de la théorie de J. Pirenne. Cette omission ne peut s'expliquer que par la volonté bien arrêtée de ne pas déplaire à G. Ryckmans qui est, en dernière analyse, le grand responsable de la publication de l'ouvrage de J. Pirenne. Cette omission, comme toutes les autres qui relèvent de son élimination systématique, est une grave offense à la justice élémentaire du Cuique suum.

Plusieurs de mes publications antérieures sont consacrées à la réfutation des théories historiques de J. Ryckmans et de A. G. Lundin qui, tous deux, marquent le cadre historique de J. Pirenne de leur empreinte personnelle en y ajoutant ce qu'ils considèrent être des critères supplémentaires de datation. Si je n'en ai jamais consacré une à une étude historique de H. von Wissmann, c'est que l'intelligence personnelle des textes et de la paléographie est, à mon avis, indispensable à toute recherche historique sérieuse. On comprend dès lors que, pour justifier son acceptation globale des thèses de H. von Wissmann, l'auteur avait besoin de formuler tôt ou tard sa position méthodologique, telle qu'elle le fit à l'occasion de l'ouvrage de A. G. Lundin.

Comment une hypothèse de travail basée sur trois erreurs aussi grossières que celles de J. Pirenne pourrait-elle contribuer à une meilleure intelligence de l'histoire sud-arabe? Le lecteur non spécialisé doit y perdre pied. Car, si sa réponse à la question ne peut être que négative, l'erreur étant l'antithèse de la vérité, elle ne peut être que positive s'il en croit le ton assuré et convaincant des différents travaux historiques inspirés, dans une mesure plus ou moins grande, par ces erreurs. Le lecteur non spécialisé peut cependant se rassurer; sa réponse négative initiale est la bonne. J. Ryckmans, l'un des tenants les plus tenaces des nouvelles théories historiques, a récemment publié un aveu dont il n'a vraisemblablement pas réalisé l'importance; autrement, il est plus

que probable qu'il ne l'aurait jamais publié. Cet aveu dépasse largement la question qui l'a provoqué, savoir la succession des rois, et il est d'autant plus de mise ici qu'il est formulé dans le compte rendu de l'ouvrage de H. von Wissmann d'où l'auteur puise une bonne partie de son information historique. Cet aveu est formulé en ces termes: "Les études récentes en ce domaine, loin de clarifier la situation, l'ont provisoirement compliquée, en ébranlant de façon salutaire des notions qui paraissaient établies - unicité de la lignée des souverains, antériorité absolue des mukarrib par rapport aux rois de Saba - sans toutefois les remplacer par des solutions adéquates" (62).

Le résultat de ces nouvelles recherches est donc tout-à-fait n é g a t i f :la situation, loin d'en sortir clarifiée, est au contraire compliquée, et les solutions adéquates sont absentes. Comment, dès lors, est-il possible de trouver "salutaire" une mise en doute qui ne produit que du négatif, à moins que ce ne soit là qu'une morbide compensation pour le résultat négatif général? Enfin, sur quoi se fonde l'optimisme de J. Ryckmans, selon lequel le marasme actuel ne serait que provisoire? Les nombreuses heures de cogitation intense et les efforts combinés de tous ces auteurs, qui parfois travaillent en collaboration afin d'assurer le maximum de concentration, n'ont abouti qu'à du négatif et à un embrouillement de plus en plus confus de la situation. Rien dans ces études ne fait présager un dénoûment heureux, bien au contraire. Toutefois, les études sur les mukarribs ont progressé sensiblement dans le passé, mais aucune d'elles n'utilise les théories de J. Pirenne. Fort de cette évidence, on est en droit de penser que les études des lignées royales postérieures ne progresseront qu'à la condition de ne pas utiliser les thèses de J. Pirenne et de maintenir le caractère, local ou personnel, de certains faits épigraphiques auxquels la hantise des théories nouvelles a donné une valeur surfaite.

E - Douze questions spéciales.

L'analyse détaillée d'un point particulier montre un auteur aux prises avec un problème concret. Bien que les pages précédentes contiennent déjà plusieurs exemples de ce genre, la longueur de la prose de l'auteur exige, à mon avis, que plusieurs autres questions particulières soient discutées ici. La première fit l'objet d'un choix spécial, parce qu'elle est un exemple des divergences qui existent entre son catalogue de 1962 et sa publication de 1970. Les onze autres questions furent prises au hasard (63).

- 1 - Une des victimes du progrès des études de l'auteur est le dieu dnyt. Ce nom divin est déclaré "fraglich" dans son catalogue de 1962 (64) avec le renvoi à la traduction partielle de RÉS 3956/5-7 donnée par J. Ryckmans (65), qui élimine le nom divin, et ce dernier disparaît sans la moindre trace dans la présente publication de l'auteur.

La traduction qu'il avait laissé incomplète dans son article, J. Ryckmans la transmit en entier à H. von Wissmann; de là, elle passa à l'auteur qui renvoya à son correspondant sa traduction allemande des lignes 3-7, accompagnée de son commentaire. Ces détails figurent dans le volume de H. von Wissmann de 1964 (66), où ils sont introduits par l'affirmation pompeuse suivante relative à l'existence du dieu dnyt: "J. Ryckmans hat gezeigt, dass dies aus einer unrichtigen Übersetzung beruht.[] Einen Gott d-nNYT hat es in Südarabien somit nicht gegeben".

Avant d'aborder la traduction du texte, une remarque s'impose. H. von Wissmann et l'auteur transcrivent d-SNY, alors que le texte porte à deux reprises différentes dsmwy. L'élimination de la lettre w est injustifiable.

Le début du texte mentionne qu'une femme a fait pénitence à DU-Sanā, parce qu'elle a revêtu un manteau impur et usé. Le reste se lit comme suit dans la traduction de J. Ryckmans - M. Höfner: "den sie geflickt hat; und sie hat vertuschen vor ihrem Herrn, was sie versäumt (verzögert) hat. Und (was betrifft) d-SMY, so möge er sie in Gnaden wieder einsetzen..."

La traduction de J. Ryckmans se base, comme il le fait généralement, sur un sonnement simpliste: l'expression bien connue W- fl- se retrouve ici aussi. L'illogisme de cette interprétation vient de ce que la présence térielle des deux parties de l'expression n'implique pas nécessairement son tence initielle. fl peut commencer une phrase (e.g., CIH 547/11).

Le commentaire de l'auteur explique que "Wer die 'Herren' waren, wird hier nicht gesagt, jedenfalls die Vorgesetzten der Sünderin, die eine dienende war". Le texte donne LḤ nom du maître de la servante, Sulaymum (cf. ʾmt/slmm de la l.1, servante de Sulaymum); parler des "Vorgesetzten der Sünderin" est une déformation volontaire du texte, inventée pour les besoins de la cause. De plus, le substantif mrʾ (au singulier ou mis au duel ou au pluriel) suivi de son prénom personnel introduit toujours un ou plusieurs noms propres ou un nom de tribu.-L'isoler dans le présent texte est une autre erreur.

L'idée que la femme "hat verborgen ... was sie versäumt (verzögert) hat", est, du moins pour moi, inintelligible. L'auteur essaie de l'expliquer de la manière suivante: "Ihr Vorgehen war, dass sie (bei einer nicht passendem Gelegenheit) einen schäbigen Mantel anzog, und dass sie das Versäumnis (sich einen besseren Mantel zu beschaffen?) nicht meldete". Cette explication n'explique rien du tout, car il est impossible de cacher ce qu'on néglige ou ce qu'on retarde; il n'est possible que d'en cacher les conséquences. De plus, l'idée de "faire connaître la négligence" n'a rien à voir avec le texte qui ne parle que d'un manteau impur et usé. D'ailleurs, le simple fait de faire connaître cette négligence n'eût rien changé à la situation; le manteau était impur et, de ce fait, interdit.

L'étude princeps (67) contient une erreur de lecture, ḥtlst (ll. 4-5), qui est maintenue par G. Ryckmans (68), RÉS (69) et la traduction de J. Ryckmans - M. Höfner. La photographie (70) porte le verbe ḥtmst (4e forme de tmṯ) elle [= la servante] a été rendue impure; ce qui est normal puisqu'elle s'était revêtue d'un manteau impur et souillé. Comme elle avait conscience de son état, la femme ḫbrt/mn/ʾmrsh/ʿbnyt/wlʿmwy resta cachée de ses seigneurs Dū-ʿAniyat et DU-Samāwī.

- 2 - A propos du nom divin ʾlmqh(w), l'auteur note que "keiner der bisherigen Erklärungsversuche befriedigend und überzeugend ist" (n. 7 de p. 242). Il y a plus de dix ans déjà (71) que j'ai signalé que l'auteur s'était déclaré insatisfait en 1953 sans avoir jamais tenté une explication du nom divin et que la seule objection qu'il avait formulée, n'en était pas une. Dans son catalogue de 1962, qui lui fournissait une belle occasion de publier sa recherche, si elle existait, l'auteur se contente de répéter son refrain de 1953, mais sans faire allusion à son objection unique (72). Il serait beaucoup plus logique, à mon avis, ou bien de cesser la répétition d'un refrain que les sud-arabisants connaissent par coeur et de s'en tenir au simple exposé des différentes étymologies suggérées par les auteurs, ou bien de se compromettre une fois pour toutes en présentant sa propre interprétation (voir plus loin, le cas de mqwr). J'ai également signalé en 1966 (73) que G. Ryckmans s'en tient toujours en 1960 (74) à la position de J. Pirenne publiée en 1955 (75) et réfutée en 1959 (76).

- 3 - La n. 8 (p. 243) affirme l'existence de "dū-M.RBM" dans Gl 1128 + 1129. Bien que les photographies de ce texte sabéen sont toujours inédites, le lecteur doit se contenter de signaler la contradiction, passée adroitement sous silence par l'auteur, entre sa transcription actuelle et celle de son édition princeps (77), savoir "m..rbm", avec deux lettres manquantes. Le caractère archaïque du texte, qui va normalement de pair avec la répartition symétrique des lignes, ne justifie pas, à mon avis, la restitution d'une lettre au début des lignes 2 et 3. D'autre part, si le dispositif d'impression des lignes a quelque valeur, deux lettres manquent au début de la l.4. Mais, il ne semble pas en avoir, puisque l'auteur élimine une lettre sans coup férir. Il serait avantageux qu'il reprenne l'estampage à 171. Peut-être pourrait-il, cette fois, lire le début de la l.4 et, conséquemment, dire à son lecteur si son hypothèse de mᶜrbm est justifiée ou non. C'est d'ailleurs faire preuve d'une méthode à rebours que d'avoir rédigé sa note sans avoir repris l'étude de l'estampage. Enfin, la restitution de bʿt à la l.1 n'est pas plus probable que celle de dt.

- 4 - L'auteur explique l'épithète du dieu lunaire sabéen thwn par la racine arabe "tabā 'verderben, wüten', also etwa 'der Wüter, Verderber'" (p. 261). Cette idée fut lancée sans aucune remarque dans son catalogue de 1962 (78) et est répétée en 1968 (79), où il ajoute que la correspondance de l'arabe ṯ et du sud-arabe h "ist keine Einzelerscheinung". Cette remarque devient ici "keine seltene Erscheinung". La discussion de cette affirmation est rendue impossible par l'omission, répétée à deux reprises différentes, de toute preuve qui, pourtant, n'eût pris qu'une ligne ou deux. De plus, le lecteur désirerait savoir d'où vient le sens de "wüten" donné au verbe arabe ṯby. En outre, comme les deux significations indiquent des réalités différentes, le lecteur désirerait également savoir de quel droit l'auteur intervertit l'ordre des sens dans son application au dieu lunaire. Enfin, après avoir donné son interprétation du nom du temple hr(w)nm, il conclut que "in diesem Zusammenhang scheint tahwān ='Wüter' wesentlich wahrscheinlicher als 'Sprecher'". La logique de cette argumentation, qui d'ailleurs élimine en douce la premier sens donné à ṯby, est renversante. Par quel tour d'acrobatie intellectuelle un "Wüter" devient-il un "Sprecher"? Et quelle relation une épithète divine peut-elle avoir avec le nom d'un temple? Toute la digression de l'auteur est une perte sèche de papier. On préfère le recours à la racine arabe ṯby, parce qu'elle fournirait une explication "zutreffender" de l'épithète divine, bien qu'elle reposât sur une équivalence consonantique anormale et on aboutit, après avoir déformé le sens de la racine, à une signification qui est celle de l'étymologie obvie, mais laissée de côté dès le début, savoir l'arabe tâhá (i) parler.

- 5 - L'auteur parle du "sarf-arena" mentionné dans CIH 400 (p. 263) et se réfère à une traduction de J. Ryckmans (cf. n. 51). Ici encore, l'auteur poursuit son attitude partisane en omettant la référence de mon article de 1955 (80), qui a repris tout le texte et discuté en détail les théories de J. Ryckmans.

- 6 - L'auteur continue à ranger Ta'lab parmi les noms divins désignant le dieu lunaire (p. 266-268), une théorie publiée en 1954 dans un petit article (81) qui contient la publication de deux textes. Sa note 58 (p. 266) signale "die Verbesserungen von A. F. L. Beeston" (82), qui se limitent à des questions philologiques. Ici encore, son attitude partisane est mise en pleine lumière: il ne renseigne ni ne tient compte de la discussion systématique de son identification de Ta'lab au dieu lunaire et des traductions nouvelles contenues dans un article de 1956 (83), deux fois plus long que celui de A. F. L.

Beeston.

- 7 - Au dire du catalogue de l'auteur de 1962 (84), il ost "wahrscheinlich" que dmbrwm de RÉS 3958/7 soit une faute de lecture au lieu de dmbrqm. Dans sa nouvelle prose (n. 96 de p. 282), cette probabilité devient une certitude sans qu'aucune donnée nouvelle ne soit intervenue qui puisse légitimer le passage de la probabilité à la certitude. Ici encore, comme dans Gl 1128 + 1129, l'auteur ne souffle mot d'avoir étudié les estampages A 387 pour s'assurer de sa théorie. A quoi bon avoir des estampages à sa disposition, si on ne les utilise pas? En fait, la quatrième lettre du nom du temple est d, L'appendice central de la lettre a une largeur de 1,1 cm. sur mes estampages. Dans cette inscription, l'ellipse centrale du q a un diamètre de 1,6 cm. et la section qui se trouve de part et d'autre de la hampe verticale n'est large que de 0,6 cm. Il faut donc lire dmbrdm, comme l'indique ma copie du texte faite à même la pierre.

- 8 - dṣrm "ist auch in RES 5014 und 5021 zu lesen statt d-ṣhrm, das demnach im Wtb. d. Myth., S. 495, zu streichen ist" (n. 99 de p. 283). La mention de dṣhrm n'aurait d'ailleurs jamais dû figurer dans son catalogue de 1962; mon article contenant la réédition de RÉS 5014 - 5029, que l'auteur se garde de mentionner dans sa note et sa bibliographie, remonte à 1957 (85). De plus, il suffit de jeter un coup d'oeil sur la réédition de ces textes pour voir un exemple édifiant du travail original de G. Ryckmans, dont "la maîtrise est d'une qualité exceptionnelle" (86).

- 9 - L'interprétation des deux noms divins ɔnby (p. 285) et nswr (p. 286) comme pluriels de majesté a déjà été suggérée par l'auteur dans son catalogue de 1962 (87). Son point de départ est le mot arabe nusûr, pluriel de nasr. Bien qu'il ne fournisse aucune explication au sujet de ɔnby, on peut penser que, l'arabe nasr ayant aussi pour pluriel ɔansur, l'auteur a cru que ɔnby était une autre forme de pluriel.
Pourquoi et dans quel but un nom divin personnel serait-il un pluriel de majesté? L'idée même de ce pluriel est étrangère aux Sud-arabes pendant la plus grande partie de leur histoire. S'il en était autrement, il serait inexplicable qu'aucune trace ne nous en soit parvenue dans les nombreux textes provenant de chefs d'état ou se rapportant aux divinités. Le pluriel utilisé dans certains textes émanant d'un seul roi de la dernière phase historique (e.g., CIH 540) n'est pas nécessairement un pluriel de majesté, puisque le roi pouvait parler au nom de tous ses sujets.
L'auteur passe également sous silence - ce qui est très avantageux - l'existence de nombreux noms propres à forme élative ou d'adjectif dérivé qtwl.
Enfin, on ne comprend pas pourquoi l'auteur n'applique pas sa nouvelle théorie au nom de la déesse solaire ḥaḍramoutique dt/ḥśwlm et surtout à celui du dieu lunaire sabéen ɔlmqh(w).

- 10 - Le dieu ɔl/tᶜly est, lui aussi, la victime du progrès des études de l'auteur (n. 113 de p. 286), et son élimination est entourée d'une pompe peu ordinaire: "Angeregt durch eigene inzwischen erwachte Zweifel und durch Lundins Ausführungen unterzog ich die Inschriften mit ɔl/tᶜly und wɔl/hᶜly nochmals einer gründlichen Revision[ ] Dabei kam ich zu weitgehend analogen Ergebnissen wie Beeston, J. Ryckmans und Lundin [ ] so dass ich nunmehr wɔl/tᶜly vorläufig durch: 'und nicht werde (etwas davon) weggenommen' übersetzen möchte" (88). Le but de cette tirade est sans doute d'impressionner le lecteur au maximum. Toutefois, celui-ci n'est intéressé au processus de l'élaboration des idées de l'auteur que dans la mesure où il intervient dans une argumentation. Ici

encore, l'auteur prend son affirmation pour une preuve. Malgré toute sa bonne volonté, il ne reconnaît aucune valeur à la tirade précitée, à part celle du rejet du dieu ʾl/tʿly, et il est mis dans l'impossibilité d'en évaluer les preuves. Il ne lui reste donc qu'à étudier l'article de A. G. Lundin, qui a incité l'auteur à soumettre plusieurs textes à "einer gründlichen Revision". Cet article est le dernier en date, utilise la littérature antérieure (89) et est d'autant plus important que la nouvelle recherche de M. Höfner aboutit à "weitgehend analogen Ergebnissen wie [] Lundin".

La théorie de A. G. Lundin se fonde sur des parallèles inacceptables qui font fi de la préposition l, sur des acceptations erronées de sens verbaux et, enfin, sur des dissections grammaticales erronées.

A. G. Lundin ne se rend même pas compte de son erreur fondamentale de retrouver "la formule exactement parallèle wʾl/hʿly/dn/ʾtbn 'et que ne soit pas violée la limite'" dans wʾl/tʿly/lʾwtnh de Ja 540/2, qu'il traduit "Et que ne soient pas violées les bornes". Non seulement tʿly devraient être au pluriel, mais encore le sujet n'est jamais introduit par la préposition l, et le pronom personnel h n'est pas traduit. tʿly et kwn de Ja 541/6 devraient également être au pluriel selon l'interprétation de cet auteur.

"La division syntaxique de J. 540 permit de distinguer" la péricope reproduite plus haut, affirme A. G. Lundin. Cette affirmation est une autre erreur, car lʾwtnh de la l.2 re rattache naturellement aux verbes ʿsy/wbny de la l.1, dont dépend la péricope wbhg/str/dmrwqh des ll. 2-3.

L'auteur commet une troisième erreur en traduisant la péricope précitée par "Et après décision Damarwaqah sculpta l'inscription" (90). bhg, qui est toujours déterminé, reste en l'air et hg devrait avoir la mimation.

La division de Ja 541, telle que la suggère A. G. Lundin, est contredite par le fait que kwn de la l.6 a pour sujet qf de la l.7.

"La mention de 'ʾIl Très-Haut' dans les deux phrases semble très bizarre", remarque A. G. Lundin. Cette insertion n'est pas plus bizarre que les exclamations du même genre encore courantes en Islam. Et sa remarque selon laquelle "ceci avait déjà été remarqué par le premier éditeur, H. A. Jamme, qui a mis cette phrase dans sa traduction entre tirets ou entre virgules" ne fait que montrer son ignorance, puisque ce sont là les deux seuls moyens d'indiquer une incise indépendante.

La précaution prise par M. Höfner de ne pas fournir sa traduction de Ja 540 et 541 ne permet pas au lecteur de savoir si elle accepte les divisions grammaticales de A. G. Lundin. Si elle les accepte, sa traduction de Ja 540 est irrecevable, car elle exigerait la préposition m(n) hors de au lieu de l à, jusqu'à. Si elle ne les accepte pas, son cas relève du paragraphe suivant.

Qu'il s'agisse de la 4e, de la 5e ou de la 6e forme de ʿly, la chose n'a aucune importance pour A. G. Lundin, qui les traduit toutes de la même manière, et son argumentation est un modèle d'embrouillage confus: "la IVe forme (causative) du verbe ʿly, hʿly, correspond à la Ve ou VIe forme tʿly. [] Le verbe tʿly de la formule en question est actif, mais la Ve (VIe) forme, elle-même, a le sens réfléchi, et le sens des deux formules est presque identique"!!!

Le lecteur ne peut que remarquer le silence de M. Höfner en ce qui concerne les erreurs de l'interprétation de A. G. Lundin. Seraient-elles, elles aussi, "höchstens kleine Schönheitsfehler [] Dinge die kaum einem Leser auffallen werden und daher der Erwähnung wohl nicht wert sind" (voir plus haut)?

- 11 - "Auch bei den Ruinen des antiken Nagran wurde neuerdings [non italique dans l'original] ein Stein mit einem solchen Schlangenpaar entdeckt" (p. 514). Il s'agit certainement (cf. n. 185) - mais le lecteur n'en est pas informé - de la paire de serpents dont la photographie fut publiée par H. St. J. B. Philby en 1952 (91) et tout récemment à nouveau - pour quelle

raison? - par F. Bron (92). Je m'étais contenter d'en reproduire un calque en 1966 (93). F. Bron signale aussi que "le pied qui se trouve sous le cheval a échappé à l'attention du P. Jamme" (94). Le lecteur peut voir sur la photographie 2 a publiée par cet auteur que le "pied" en question est de fait un trou dans la pierre, dont les contours ressemblent quelque peu à ceux d'un soulier.

- 12 - Les quatre textes qatabanites Ja 868, 869, 871 et 872 sont gravés sur des statuettes et une base de statuette; ils mentionnent l'offrande de bntʾl (Ja 871), bntyʾl (Ja 868 et 869) et bnty/ʾl (Ja 872), que j'ai traduits par fille/filles de ʾIl (95).
L'auteur a d'autres idées à ce sujet (p. 334). Son argument est le suivant: les offrandes de personnes humaines ne se retrouvent qu'à la première période historique sabéenne. Or, "die Inschriften sind ihrem Duktus nach nicht besonders alt". Donc, "so könnte man erwägen" que les expressions précédentes sont utilisées au lieu de slmt statuette féminine, les offrandes de statues étant très fréquentes au cours des périodes historiques postérieures. Dans ce cas, il ne s'agit pas de dédicaces de personnes.
La faiblesse fondamentale de cette argumentation est la même que celle de l'opinion de G. Ryckmans relative à ʿttr de la chasse sud-arabe: la remarque initiale n'a qu'une valeur négative et ne peut, à elle seule, justifier l'élimination d'une donnée nouvelle. Ce que l'auteur aurait dû de toute nécessité prouver, c'est que le mot slmt ne pouvait en aucune manière être employé dans ces quatre textes, puisque le mot slm se retrouve dans des textes plus anciens (e.g., TC 1298) (96) et le substantif slmt dans des inscriptions plus récentes (e.g., Ja 122). Les formules des quatre textes qatabanites trouvent un parallèle parfait - mais l'auteur se garde bien d'en informer ses lecteurs - dans le texte sabéen RÉS 4967, qui mentionne que son auteur hqny/ʿbdy/ʾlmqh a consacré deux esclaves de ʾIlumquh.

IV - Arabie du centre et du nord.

Les pages 354 - 387 de la presse de l'auteur sont consacrées à l'ancienne Arabie du centre et du nord et représentent un travail de seconde main qui n'a de valeur que celle des publications utilisées et qu'il ne peut juger en connaissance de cause. Les civilisations et les langues de ces régions ne sont pas sa spécialité. Cela ne l'empêche nullement d'ailleurs de formuler parfois des affirmations catégoriques d'interprétation. Dans la majorité des cas, cependant, il se contente de remarques étymologiques sur des déchiffrements incontrôlés.

A - L'Arabie du centre.

Les pages 357 - 368 sur "Zentralarabien" (97) sont basées sur des données postérieures aux anciennes populations, et la recherche est très fragmentaire. De plus, le lecteur n'est pas averti de la différence fondamentale qui existe entre ces pages et les autres, qui se fondent sur les reliquats, littéraires et autres, des populations préislamiques.

B - L'amateurisme de l'auteur.

Les langues nord-arabes ne sont pas la spécialité de l'auteur.
Le nombre des textes mentionnés explicitement est ridiculement petit: 7 lihyanites, 21 safaïtiques et 27 thamoudéens, dont 6 sont de fait sabéens. De nombreux autres textes auraient dû être indiqués explicitement:

ils ne le sont pas, parce que l'ouvrage où il puise ses renseignements, ne les cite pas.

L'auteur n'a même pas à sa disposition le premier instrument de travail nécessaire à toute étude sérieuse, savoir la concordance des inscriptions. Il l'avoue béatement pour le safaïtique dans sa note 356 (p. 385).

L'auteur passe sous silence les problèmes posés par le dédanite, le liḥyanite et le minéen et unit les deux premiers dans une seule présentation (p. 368-372), mais l'alphabet dédanite ne figure pas sa planche de la page 394. Il passe également sous silence le problème des graffites sabéens et thamoudéens(voir plus haut).

"Die vielen tausend Thamūd- und Ṣafā-Inschriften [] enthalten in der Hauptsache Namen, nur wenige gewähren uns spärliche Einblicke in das Leben und die Gebräuche ihrer Urheber" (p. 356). Ce jugement ne peut provenir que de quelqu'un qui ne sait pas lire et dont la connaissance des textes ne dépasse guère la couverture des ouvrages qui les publient. On peut glaner dans ces graffites une moisson considérable de petits faits de la vie ordinaire de leurs auteurs et dans une mesure beaucoup plus abondante et variée que dans les textes sud-arabes. Ces Thamoudéens et ces Safaïtiques vivent dans leurs petites notes gravées dans les montagnes, et la brièveté de leurs billets n'enlève rien à la spontanéité et à l'actualité des incidents racontés.

Ses alphabets nord-arabes (p. 394) sont remplis d'erreurs et d'inexactitudes. Il est difficile à un auteur, qui se montre incapable de reconnaître les lettres d'un alphabet, de prétendre être un spécialiste des inscriptions qui l'utilisent.

a - L'alphabet liḥyanite de W. Caskel (98) est détaillé et presque entièrement exact. L'auteur n'aurait donc pas dû avoir de difficulté spéciale à le recopier. Dans son tableau, qui est presque identique à celui de son catalogue de 1962 (99), le tracé de ṭ est inexact et la forme centrale de q anormale.
Le tableau de son susdit catalogue diffère de l'autre en ce que ṭ est mieux tracé, bien qu'il lui manque encore la courbe supérieure; m n'a que trois formes et ṯ n'en a que deux. On peut également se demander pourquoi l'auteur n'a pas achalandé son liḥyanite comme son thamoudéen, puisqu'ils contiennent respectivement 48 et 87 formes. La raison ne peut en être - ce qui serait d'ailleurs ridicule - de respecter la proportion numérique des textes connus. Les inscriptions safaïtiques sont beaucoup plus nombreuses que les thamoudéennes, et le safaïtique est encore moins illustré que le liḥyanite, puisqu'il doit se contenter de la maigre ration de 37 formes.

b - L'alphabet thamoudéen de son catalogue de 1962 a subi de nombreuses transformations importantes avant d'être intégré dans la présente étude: 19 formes et le point d'interrogation ont été éliminés et 26 formes nouvelles y furent ajoutées; seules les lettres g, ḥ, k et ṯ sont restées inchangées.
Les trois signes de d̲, dont deux sont identiques à ceux de son catalogue, appartiennent à d̲ et ḏ (le dernier signe). Les deux derniers signes de w, dont un se retrouve dans son catalogue, sont ḏ (100).Les premier (cf. aussi le catalogue) et troisième signes de z sont d̲ (101). La seconde forme de ṭ (cf. aussi le catalogue, mais avec un point d'interrogation) doit être supprimée; l'étude paléographique de la lettre ne permet pas de l'accepter comme authentique; elle ne peut être qu'une mauvaise copie de l'original. Les formes de ḳ de son catalogue, qui proviennent de l'alphabet publié par G. Ryckmans (102), ont déjà été rejetées par A. van den Branden (103) et ne sont pas reprises dans le nouvel alpha-

bet. Ce dernier reproduit deux autres formes et la seconde en position verticale et couchée. Ces deux formes sont ṣ (104). La première forme de ḏ provient de la colonne no.2 de la planche I de A. van den Branden (105). L'auteur ne s'est pas rendu compte qu'il s'agit du "dédanite".

c - L'alphabet safaïtique est repris de son catalogue de 1962, avec l'addition d'une forme de y. Il contient deux erreurs, savoir la forme de z est l, et la troisième forme de y est ḥ. Il est également très incomplet et aurait dû contenir des formes très courantes comme, p.ex., la forme recourbée de d, la forme angulaire de n, la forme cursive de f, le point pour n et c, etc.

C - L'utilisation des publications antérieures.

L'utilisation très limitée des publications antérieures est d'autant plus répugnante et prétentieuse que l'auteur n'est pas spécialiste dans l'une ou l'autre des branches sur lesquelles il discerte. Voici quelques exemples.

Nes Thamudic Studies figure dans sa bibliographie, et tout ce que l'auteur en retire, c'est la mention de la bibliographie qu'il contient (n. 315 de p. 372). Nes Minaean Inscriptions... ne figurent même pas dans sa bibliographie, alors qu'un exemplaire lui fut envoyé immédiatement après sa parution et dut lui parvenir avant l'envoi de son manuscrit. Sa bibliographie n'a aucune place pour les publications de textes safaïtiques (106) et libyanites de 1967 et 1968, mais elle utilise (p. 30)) une lettre datée du mois d'août 1964. Enfin et surtout, le nom de F. V. Winnett, qui a tant travaillé dans les différents secteurs nord-arabes, est voué à l'oblivion la plus complète; son nom ne figure même pas dans la bibliographie. Ce fait à peine croyable ne peut être qu'un acte de flatterie à l'égard de G. Ryckmans. Cet auteur, qui aimait tant rédiger des comptes rendus dont il se servait à des fins personnelles, n'en a publié aucun du volume de F. V. Winnett, intitulé Safaitic Inscriptions from Jordan (107), parce qu'il fut dépité par le compte rendu que le savant canadien publia du Corpus des textes safaïtiques (108), dans lequel il s'était permis de formuler cinq critiques affectant un nombre important d'inscriptions.

Bien que le nombre des pages consacrées à l'Arabie du centre et du nord ne soit pas très élevé, il n'en reste pas moins impossible de discuter toutes les affirmations de l'auteur. Un choix de questions s'impose de toute nécessité. Il est très heureux que l'auteur ait lui-même - involontairement d'ailleurs - épargné au lecteur le souci d'établir une liste de points à discuter en la lui fournissant dans le petit nombre des textes nord-arabes mentionnés explicitement dans sa prose.

D - Le dédanite et le liḥyanite.

L'étude du dédanite et du liḥyanite (p. 368 - 372) se limite à des répétitions bien connues. Toutefois, le compte rendu de E. Ullendorff (109) aurait dû mettre l'auteur en garde contre les graves défaillances de l'ouvrage de W. Caskel (110), mais ce compte rendu est une autre victime de l'ostracisme systématique de l'auteur. Enfin, il est de mise ici de renvoyer [illegible] sur le dédanite et le liḥyanite, qu'accompagnent de nombreuses études de textes et remarques relatives aux textes cités ci-dessous (111), ne fait l'objet d'aucune men-

Pour JsaL 106 et 131, voir ci-dessous, la [illegible]

JsaL 75 - L'auteur rapporte fidèlement (p. 372 et n. 315) l'opinion de W. Caskel (112), qui prétend [illegible] du texte au lieu Salmān, et

les détails de cette opinion sont tout ce que l'auteur juge bon de noter au sujet du dieu Salmân (113). ʾbʾlf est le nom de la personne pour qui l'auteur de JsaL 75 et JaL 3 (114) a travaillé et qui est déjà mentionnée dans JsaL 72, un texte gravé plus haut sur la même paroi rocheuse que JsaL 75. Le premier paragraphe de la p. 372 de l'auteur, exception faite du nom divin Salmân, doit être supprimé.

JsaL 83 - Le texte n'est pas mentionné explicitement, mais "ʿm-šmʿ" (p. 372), qui n'est attribué à aucun texte, lui appartient de fait. L'auteur a repris son information d'un endroit de l'ouvrage de W. Caskel, où cet auteur supprime les crochets qui indiquent que ʿ est une restitution (115), mais il n'a ni contrôlé le texte original ni lu (ou pris en considération) les remarques de A. van den Branden (116). Puisque la lettre initiale est restituée, rien de certain ne peut être tiré de]mšms, et le second paragraphe de la p. 372 de l'auteur doit être supprimé.

JsaL 103 - L'entichement de A. van den Branden pour sa divinité ʿA l'aveugle au point de tenir ʾgmʿ pour un nom théophore (117). Il ne faut cependant guère de spécialisation en liḥyanite pour savoir que la forme nominale ʾqtl y est bien représentée. Le premier paragraphe de la p. 371 de l'auteur doit être supprimé.

JsaL 127 - La note 304 (p. 370) contient l'unique analyse paléographique que l'auteur offre à son lecteur. Cette petite étude est donc particulièrement précieuse; elle se lit comme suit: "Nach dem Faksimile auf Pl. II[(118)] wäre, so scheint es, eine Lesung ʾsʿd nicht ausgeschlossen; w ist ein blosser Kreis ohne Querstrich, r ist im Verhältnis zu den anderen Buchstaben sehr klein, vielleicht also kein Schriftzeichen, sondern ein zufälliger Ritz im Stein, der dann den relativ grossen Abstand zwischen ʾ und s erklären würde. Da nur Kopien der Inschrift vorliegen, wird eine sichere Entscheidung schwer möglich sein". Cet exposé est vicié par trois faits de première importance. (1) Il n'y a qu'une seule copie du texte, celle de Jaussen et Savignac (119); le tracé de A. van den Branden n'en est qu'une reproduction approximative. (2) L'auteur base toute son étude sur ce fac-similé approximatif, contrairement au principe méthodologique le plus élémentaire. (3) Il déforme complètement les proportions de son r qui serait "sehr klein" comparé aux autres lettres. Cette lettre et le b de la même ligne ont, sur la copie originale de Jaussen et Savignac, la même hauteur, 3,5 mm. De plus, la lecture ʾsʿd n'est même pas probable puisqu'elle élimine la seconde lettre du nom, et c'est une erreur de présenter comme certaine une correction de lettre; son "ʾrswd" de la p. 370 devrait être transcrit ʾrs(w)d. L'auteur déclare, enfin, que "Van den Branden hat im übrigen gewiss die richtige Übersetzung des Textes". Il n'informe cependant pas son lecteur d'où il tient cette révélation. Le texte est longuement discuté et traduit dans mes Minaean Inscriptions..., p. 20 - 21 (cf. aussi p. 5 et 6). Les deux passages de la p. 370 de l'auteur doivent être supprimés.

JsaL 139 - L'auteur aurait dû faire remarquer que A. van den Branden (120) vocalise le nom de l'auteur du texte de deux manières différentes: "ʾÂyidmanât" (p. 19, sous l'influence de W. Caskel)(121) et "ʿIyadmanât" (p. 20 et 68). Le lecteur remarque également le ʾ de la première vocalisation. De plus, la lecture de la seconde lettre du deuxième nom en l est inacceptable, car la courbe de l n'a jamais la longueur de la hampe qui la supporte. Dans le cas présent, la verticale de gauche est même plus longue que celle de droite. La lettre est sans doute incomplète et peut être lue (k); seul manque le petit trait diacritique de l'extrémité supérieure de la hampe droite. Le nom se lit s(k)m Say(ka)m; cf. l'arabe saykam "qui marche à petits pas". Enfin, E. Ullendorff (122) suggère à tort de tenir rcy pour un participe.

Jeal 370 - le dernier paragraphe de la p. 370 de l'auteur doit être supprimé. W. Jaskel (125) mentionne le deuxième nom du texte comme "Samš < Šams Sonne"; A. van den Branden (126) le transcrit šmš et le traduit par "Šams" pour la splendide raison que "šmš est à lire šms"! L'auteur n'a pas consulté l'édition du texte; le nom se lit šmn (127).

E - Le safaïtique.

L'étude du safaïtique (p. 382 - 387) est une parodie du matériel dont toute la perspective est faussée.

Les trois cinquièmes de ces pages sont consacrés à ce qui paraît être, aux yeux de l'auteur, la question la plus importante, sinon l'unique, de tout le matériel safaïtique, savoir les dessins rupestres et plus particulièrement certaines représentations humaines. Par contre, les nombreux détails sur les relations entre les Safaïtiques et leurs divinités ne sont pas simplement passés sous silence; ils sont niés par cette affirmation: "aus vielen tausend Inschriften erfahren wir über die Religion nicht viel mehr als eine Anzahl von Götternamen" (p. 382). L'auteur ne connaît pas les textes safaïtiques; il ne les a ni inventoriés ni travaillés. On comprend dès lors qu'il recopie des erreurs, telles que la forme bʿlsmy (p. 383), qui est déjà mentionnée dans son catalogue de 1962 (126) et est reprise de E. Littmann (127). On comprend aussi qu'il ne sache comment traduire ʾlhʾ kll (n. 25 de p. 374). Mais on ne comprend pas du tout son affirmation reproduite plus haut et pas davantage la suivante: "Es ist daher gewiss richtig, das Wort ʾbn durch 'er legte einen Stein auf das Grab' zu übersetzen und in ganz konkreten Sinn aufzufassen" (p. 387) (128). Il est assurément beaucoup plus aisé de vouer à l'oubli l'argumentation contraire de F. V. Winnett (129) et son article de 1966 (130), qui, comme ses autres publications de 1957 et 1963 sur le safaïtique, ne se retrouvent même pas dans sa bibliographie, que de travailler tout le matériel en vue de le connaître de première main.

L'auteur mentionne explicitement 21 textes (131) à cause des représentations humaines qui les accompagnent, à l'exception d'un seul, CIS 5011, qui n'est pas illustré par un dessin. Ce texte est indiqué parce qu'il rentre dans le contexte général de la discussion de ces représentations. Le problème étudié par l'auteur est celui de plusieurs dessins de femme nue, dont certains entourent un texte contenant le nom divin Rudā.

1 - N'ayant ni fait la concordance des textes ni consulté leur édition, l'auteur ignore que Littmann 66 (non 67) et Littmann I Ii c 1ª (non I Ii c) (p. 385) et que Littmann 154 (p. 386) est, lui aussi, identique à Graham 7 a (non 7) (p. 386). A ces rectifications, il faut en ajouter deux autres: CIS 4351 est Vogüé 402 a (non 402, p. 386) et Vogüé 66 (p. 386) est 65 a.

2 - Son étude du problème laisse de côté les éléments essentiels de la figure annexée à CIS 4351 + 4352, sauf le contre-sens (à paraître). La maîtrise de l'auteur est apparente dans ses affirmations.

En thamoudéen, "meist wird Radū als Göttin angesehen, obwohl die Texte [ ] über das Geschlecht der Gottheit keine Anhaltspunkte geben; ob die Frauengestalt, die man als ein Bild von Radī [illegible] zu deuten ist, ist gleichfalls nicht sicher" (p. 388 - 389). Le raisonnement ne paraît illogique, puisque le sexe féminin de la divinité n'est pas prouvé, A. van den Branden (132) écrit sans hésiter au sujet de Rāt "elle est la déesse gracieuse s'il faut en croire l'[illegible] (rwm, précieux, bienveillant) ainsi que les images qui la représentent", et il renvoie dans sa note 1 à un seul dessin qui n'est même pas thamoudéen, [illegible] de celui qui re-

compagne le texte safaïtique CIS 4351 + 4352.

En safaïtique (p. 383), l'auteur renvoie le lecteur à sa position formulée en thamoudéen, ce qui ne l'empêche pas de répéter son argumentation en des termes presque similaires, mais il en exclut le fait épigraphique signalé en thamoudéen, parce que CIS 5011 pourrait, à son avis, contenir une forme verbale féminine - ce qui est certain dans le Corpus... (p. 614) - mais il ajoute timidement: "(falls es nicht etwa eine nominale Form ist)" (n. 323 de p. 374). Il est très facile de suggérer l'interprétation d'un mot sans en donner la traduction et pas davantage celle de la péricope à laquelle le mot appartient (133). L'auteur utilise la cote du CIS, parce que la référence lui est fournie par A. van den Branden (134). Il ajoute enfin: "Hier sei vorweggenommen, dass die Identifikation der Frauengestalt mit Raḏū reichlich ungewiss ist". Ce préavis est incompréhensible et illogique, étant donné que le résultat final de son étude est formulé en ces termes: "Es scheint das Nächstliegende, in der Frauengestalt eine Tänzerin zu sehen" (p. 386), ce qui est exact avec la restriction suivante: s'il ne formule pas son interprétation comme un fait certain, c'est que, comme je l'ai dit plus haut, il a laissé de côté les éléments essentiels de la figure annexée à CIS 4351 + 4352. De plus, son étude inclut la représentation de CIS 1104, qu'il mentionne sous la cote de Graham 7 (à lire 7 a) (p. 386). Ce dessin n'a rien à voir avec les représentations étudiées, puisqu'il s'agit d'un homme effrayé et blessé par la lance d'un cavalier. En ce qui concerne CIS 5011, cf. mon article Safaitic Vogüé 402, qui élimine aussi la divinité ymyt mentionnée par l'auteur (p. 384) (135). Deux autres divinités, nʾr (p. 384) (136) et slh, que l'auteur n'a jamais mentionnée pour une raison qui reste inconnue, doivent également être rayées du panthéon safaïtique (137).

Sa liste des textes du milieu de la p. 385 complète celle de son catalogue de 1962 (138), mais en supprime par erreur LP 142 et 143.

Les représentations de danceurs thamoudéens et safaïtiques cités à la p.386 sont des dessins très frustres et très courants de personnes humaines.

F - Le thamoudéen.

L'étude du thamoudéen (p. 372 - 382) doit, elle aussi, être refaite, basée qu'elle est presque exclusivement sur les théories de A. van den Branden qui se laisse entraîner trop souvent par des explications subjectives influencées par son obsession du divin et du caractère astral de la triade sud-arabe et dont les déchiffrements relèvent trop souvent de la fantaisie. Trois exemples suffisent ici.

1 - L'auteur reproduit et discute la théorie de A. van den Branden (139) relative à "ʾAṯir(at)" (p. 376) et affirme que "die beiden Personennamen [mʿdʾṯr de Hu 756 et trʾṯrt de Ph 319, 2] sind die einzigen Belege bei dem Thamūd". Si l'auteur ne donne pas les cotes des deux textes d'où proviennent les noms propres, c'est parce que l'ouvrage consulté ne les donne pas. Ensuite, A. van den Branden fait aussi appel au nom théophore bʾṯrt de JsaT 483, que l'auteur exclut sans en donner la moindre raison, alors qu'il l'avait accepté en 1954 tout en suggérant que b pouvait être la particule d'invocation (140). De plus, l'interprétation que A. van den Branden donne de bʾṯrt est adaptée au changement de ses idées: "Bi-ʾAṯirat" (141) devient "fils de ʾAṯirat" (139). JsaT 483 contient le nom personnel ʾAṯirat (142).

Le déchiffrement, la traduction et le commentaire de A. van den Branden, de même que sa liste des noms propres (143), donnent la transcription fautive mʿdʾṯr

au lieu de mdbtr dans Hu 756. De plus, cet auteur élimine gratuitement la lettre de l'extrême gauche comme étant un wasm. Le texte se lit de gauche à droite: lbdmn rt bdm Par Badmân. bAdcam est arrivé trop tard; cf. l'arabe râta (i).

En ce qui concerne Ph 319, 2 (144), l'auteur reproduit purement et simplement une donnée d'un ouvrage de A. van den Branden (145), sans avoir pris la précaution de consulter l'édition du texte par le même auteur, dans laquelle le nom est "trbtr(t)" (146). La dernière lettre est donc devenue certaine, de douteuse qu'elle était, sans la moindre addition documentaire! De plus, 1 et 2 de Ph 319 sont de la même main, et A. van den Branden donne un autre exemple de sa méthode rigoureusement objective en éliminant une lettre, en en corrigeant une autre et en donnant une valeur erronée à deux autres. Ph 319 1 + 2 se lit: cty cn rt drt cAtay a aidé Ratt, celui de Ratt.

2 - Les cinq noms théophores bsrtl, mrbšms, rtlht, rcbrtl et šmsbb, que l'auteur mentionne dans la moitié supérieure de sa p. 378 sans référence à aucun texte parce que A. van den Branden n'en donne pas (147), n'existent pas. Les textes auxquels ils appartiennent, Hu 145/1, 174/1, JsaT 22 + 21, Hu 234 et Ph 277 a 10, ont été repris dans mes publications antérieures (148), que l'auteur n'utilise pas.

3 - Comme je l'ai déjà dit plus haut, l'auteur passe sous silence la question des graffites sabéens et thamoudéens du sud de l'Arabie Saoudite; elle est exposée dans une publication de 1965 (149) qui, elle aussi, est éliminée par l'auteur. Par contre, il ne manque pas de mettre en exergue les théories de J. Ryckmans (150) dont les deux principales thèses sont le caractère bédouin des Thamoudéens et la multiplicité des groupes ethniques qui ont produit les textes dits thamoudéens.

La première thèse ne paraît aussi exagérée que l'opinion contraire de A. van den Branden (151) qui fait des Thamoudéens des sédentaires. La vérité se trouve entre ces deux extrêmes: les Thamoudéens, tout comme les Safa'tiques d'ailleurs, étaient les deux avec la prédominance de l'élément nomade.

La deuxième thèse est résumée par l'auteur en ces termes: "attribuer les textes thamoudéens à la seule tribu de Thamud serait assigner à cette tribu, si elle était nomade, un territoire sans rapport avec la région peu étendue qui lui est attribuée par les auteurs classiques et la tradition arabe" (p. 8). La valeur exclusive donnée aux sources étrangères est nettement exagérée, l'exemple safa'tique le prouve clairement. Qui, en effet, se permettrait d'affirmer que ces sources, même continées, contiennent une description exhaustive des faits qu'elles rapportent? S'il en était ainsi, l'étude des reliquats, littéraires ou autres, laissés par les autochtones serait en principe inutile et superflue. D'ailleurs, "la région peu étendue" de J. Ryckmans est déjà une réduction exagérée des faits, comme l'a montré A. van den Branden dans un article (152) qui, lui aussi, est ignoré par l'auteur.

Les différences paléographiques et autres des textes thamoudéens s'expliquent normalement et aisément par l'influence de groupes ethniques du nord et du sud, selon les cas, et cette influence affecte aussi bien la forme des lettres que la vie civile et religieuse. Des différenciations similaires se retrouvent dans les graffites sabéens du sud et du nord, tout autant que dans les graffites qatabanites et hadramoutiques. La présence du nom du dieu Salm dans les textes thamoudéens du nord et son absence dans ceux du sud proviennent du simple fait que seuls les Thamoudéens du nord étaient en contact direct et prolongé avec Teima. L'argument de J. Ryckmans au sujet du nom divin Yagût (p. 10) induit son lecteur en erreur, parce qu'il omet de signaler que ygt appartenait aussi à l'ancien panthéon du Yémen et que ce nom divin est utilisé comme second nom sabéen dans RÉS

5002. Le fait que les noms théophores composés de yġt sont en plus grand nombre dans le nord que dans le sud s'explique tout naturellement par l'influence de la proximité d'un de ses centres cultuels. De plus, l'argument qu'il tire de l'absence des noms divins Ruḍā et Nāhî dans les textes du sud (p. 10) ne vaut qu'à cause de sa thèse fondamentale qui met une équation étanche entre un groupe ethnique et un type d'écriture et cette absence liée à des tracés de lettres se retrouvant dans des centaines de graffites sud-arabes aurait dû normalement lui démontrer l'erreur de sa thèse fondamentale qu'il continue à maintenir malgré l'évidence épigraphique contraire et selon laquelle le sud-arabe n'est représenté dans les graffites que par l'alphabet monumental. D'ailleurs son interprétation des différences locales se contredit elle-même, comme je l'ai déjà montré dans une autre publication (153).

La ou les raisons pour lesquelles l'auteur ne trouve rien à objecter aux opinions de J. Ryckmans, si elles restent inconnues, n'en indiquent pas moins une partialité inconciliable avec l'objectivité de la recherche scientifique, à moins que son silence ne soit une conséquence de son manque d'intérêt pour la question des graffites, ce qui serait tout autant injustifiable.

Trois textes parmi les vingt-sept qui sont mentionnés explicitement par l'auteur, ne sont cités qu'à cause des représentations humaines qui les accompagnent (p. 386), et six autres sont sabéens, et nullement thamoudéens.

Hu 263, 691 a 3, 761, JsaT 416 et Ph 160 n 40 (sabéen) (154). - Tous ces textes sont utilisés par l'auteur dans son étude du soi-disant dieu Watt (p. 370 et 376). Qui s'imaginerait qu'une phrase, telle que "Zum Gott Watt vgl. auch A. Jamme, The so-called Thamudic Divine Name wt = wtn. BiOr 24, 1967, S. 279 - 288", indique que l'article en question contient une étude détaillée prouvant à l'envi que les interprétations reprises par l'auteur sont réfutées. Mais telle est bien l'attitude générale de l'auteur dont la fidélité à ses idoles est aussi tenace qu'aveugle.

L'histoire du soi-disant dieu Watt est née d'une double erreur de H. Grimme, savoir sa lecture de tntwt dans Hu 761 et son rapprochement de ce dernier avec le nom nabatéen tntlw, comme l'indique mon article précité (p. 279 - 280 et 282 A). C'est un tour de force que d'accumuler autant d'inexactitudes que celles que l'auteur concentre dans sa note 303 (p. 370).

(a) Il retient tntwt qui est "einigermassen überzeugend". Le lecteur serait heureux de connaître le véritable sens de cette expression énigmatique.
(b) Il ne traduit qu'une partie de Hu 263 (155), en maintenant une fausse traduction de wdd. Il est toujours très aisé d'éliminer une partie d'un texte.
(c) Il signale "Hu 691 a,3 (statt 691)" et "Ph. 160 (so statt 169) n 40". Ces corrections ont déjà été faites dans mon article précité (p. 284 A et 283 B).
(d) Il affirme que "in Jsa 416 ist ʿlwt statt ʾlwt zu lesen". Cette lecture n'a été suggérée par personne.
(e) Il doute de l'unité de Ph 160 n 40 qu'il considère toujours comme thamoudéen. Mon article précité montre que ce texte sabéen est composé de deux petites inscriptions.
(f) Il lit ʿyrwt dans le texte précédent. Le w est une erreur au lieu de ḏ et sa lecture ne tient pas compte des deux lettres suivantes.

L'ignorance d'un sujet s'accompagne normalement de simplisme grâce auquel les problèmes, même les plus importants, ne sont pas aperçus. Ses connaissances paléographiques des graffites sud-arabes sont des plus limitées, et celles des graffites nord-arabes frisent le néant. Aussi, n'est-on pas surpris de le voir considérer encore JsaL 106 et 131 comme des textes dédanites (p. 370 et n. 302) et d'y

trouver deux noms théophores.

Hu 359 (p. 373). - L'auteur reprend de A. van den Branden (156) la lecture du nom tgr. Le fac-similé se compose de deux parties différenciées par la hauteur des lettres, et la seconde partie est isolée par deux traits qui rappellent ceux de JsaL 106. La proximité des deux textes suggère que la notice nécrologique de a fut gravée par l'auteur de b.

a: btcn mt Batcân est mort.
b: /11b/ / Par labb./

Hu 638, 718 et 795 (n. 327 de p. 375). - Hu 718 est une erreur au lieu de 418/2 (157), et 638 et 795 doivent être corrigés en 638/2 et 795/1. L'auteur reprend l'interprétation de A. van den Branden (158), selon laquelle le nom divin ≥lh est suivi de l'épithète ≥btr dans les trois textes.

Donner la valeur d'épithète à un mot qui suit un nom divin dans plusieurs textes se doit d'être basé sur la phraséologie, comme c'est le cas pour dh(w)n; en d'autres termes, cette interprétation n'est pas nécessairement la bonne; p.ex., le verbe scd suit le nom divin nhy dans plusieurs textes, e.g., Hu 779 (159).

L'épithète ≥btr n'est pas adaptable au dieu ≥Ilah. Le sens d'"isolé" que lui donne G. Ryckmans (160), suivi par A. van den Branden (161), déforme le sens original de la racine btr "couper, retrancher" et des adjectifs arabes ≥abtaru "coupé, mutilé, privé de" et ≥ubâtir "privé d'enfants" retenu par H. Grimme (162). Ces significations ne peuvent s'appliquer à ≥Ilah. C'est vraisemblablement pour cette raison que l'auteur suggère sa propre interprétation. Il affirme, tout d'abord, que l'arabe batara signifie "(der Nachkommen) berauben" (p. 375). Pour les besoins de la cause, il donne à la 1e forme verbale le sens de la 4e. Enfin, il propose de traduire ≥btr par "Räuber, Vertilger". Cette traduction ne peut même pas en appeler au sens de "tranchant" donné par R. Dozy (163) à l'arabe ≥abtaru et elle est contredite par le matériel thamoudéen dans lequel ≥Ilah n'est pas une divinité néfaste.

Hu 418/2 (164) peut se lire comme suit: hlh ≥btr hlṣ twh db Par ≥Ilah. ≥Abtar a sauvé [cf. l'arabe halaṣa] Tawh, [qui] était attaché au sol (cf. l'arabe dabba). Le déchiffrement précédent est identique à celui de A. van den Brandon (165). Le nom personnel ≥btr est connu dans Ramm 3 (166).

Hu 638/2 se lit hlh ≥btr sk hsrr O ≥Ilah! ≥Abtar s'en est allé à l'aventure [cf. l'arabe sakka] au milieu de la vallée (cf. l'arabe sarâr). A. van den Branden corrige le premier s en b pour pouvoir y lire bk "en toi" (167).

Hu 795/1 (168) se lit hlh ≥btr ʿlm ≥nm O ≥Ilah! ≥Abtar a marqué ≥Anâm. A. van den Branden lit fautivement l au lieu de n (169).

JsaT 270 - L'auteur y consacre sa note 322 (p. 374), qui reproduit le déchiffrement de A. van den Branden (170) et est centrée sur ses deux points d'intérêt, nhy et wt. Il ne paraît pas se rendre compte que nhy peut également être un nom personnel. L'examen du fac-similé montre que les quatrième et sixième lettres sont paléographiquement identiques, et la sixième est ≥, L'extrémité inférieure de la lettre est ornée d'un dessin elliptique représentant une petite cavité dans le roc. Le texte se lit ...]m bnhy hbwt ...]m, fils de Nâhî. Poussière! Cf. l'arabe habwat.

JsaT 409 et Ph 271 z (n. 328 de p. 375) sont cités à cause de l'épithète divine dh(w)n, dont l'existence est justifiée par la construction grammati-

cale du verbe ṯtm, comme l'indique mon article The Thamudic Verb ṯtm (171), dont la p. 294 B contient la réédition des deux textes précités. Puisque l'auteur suit l'interprétation de A. van den Branden (172), la cote du second texte doit être corrigée en "Ph 271 (2) 1".

Ph 238, 239 et 371 (n. 344 et 345 de p. 381). - L'auteur utilise ces textes à cause des signes magiques qu'ils contiennent, savoir la main, l'"échelle" et la croix ornée de quatre petits cercles. Il fait appel à son article de 1952 consacré aux signes magiques; ses théories en la matière sont discutées plus haut. Mise à part la main dont le caractère magique est bien établi, les autres signes sont tout simplement des wasm.

Ph 256 e, 257 c et 320 c (p. 386). - Les représentations qui accompagnent ces textes, ont été discutée en safaïtique.

La mention "der eigenartige Stierkopfe von Ph 266" (173) (p. 380; cf. aussi p. 381) doit être supprimée. Il s'agit de têtes humaines, comme le montrent les photographies publiées par F. V. Winnett et W. L. Reed (174).

Ph 269 bis a (n. 334 et p. 380). - L'auteur y fait sienne la seconde interprétation de A. van den Branden (175), qui est un autre exemple de sa méthode de travail.

Le fac-similé que A. van den Branden reproduit dans sa seconde étude, déforme volontairement toutes les lettres importantes pour sa seconde interprétation; p. ex., les deux éléments obliques de la partie supérieure de ḏ sont distincts l'un de l'autre, ont la même longueur et se rejoignent à la barre horizontale de la lettre dans l'original. Par contre, dans le second fac-similé, l'élément de gauche est vertical et celui de droite, beaucoup plus court, est oblique et s'accroche au tiers inférieur du précédent. La lettre est manifestement un ḏ dans le fac-similé original, mais le second fac-similé la déforme au point qu'elle paraît être s dont A. van den Branden a besoin et sans lequel sa nouvelle interprétation est impossible. En d'autres termes, c'est l'interprétation qui prime et le fac-similé doit s'y conformer.

Le déchiffrement de la partie centrale de la l.2 est un défi au respect dû aux lettres. "Le t e la r [] sono piuttosto guaste, ma la lettura non soffre difficultà", affirme A. van den Branden (p. 46 A). Les deux lettres n'existent même pas! Ce qui existe sur le fac-similé, c'est une seule lettre, le no. 4, composée d'un rectangle placé verticalement et légèrement ouvert à la base; il s'agit donc d'un g. Les lettres nos. 5, 6 et 7 sont ḏry que A. van den Branden lit sm en unissant les deux dernières lettres! La moitié droite de la lettre no. 9, lue m par A. van den Branden, n'existe pas et le tracé elliptique de la partie gauche appartient à w et certainement pas à m dont les quatre coins sont angulaires dans les cinq exemplaires du texte.

A. van den Branden donne à un homme un nom féminin par nature ḏmʿtrsm, et il le fait en connaissance de cause: "Il nome significa 'Madre di ʿAtarsamm'. [] Il contesto dimostra che qui si tratta del nome proprio di un uomo" (p. 46 A). M. Höfner n'objecte rien à un fait aussi étrange.

La dernière question à traiter concerne les points utilisés pour séparer les mots. Les Thamoudéens ont emprunté aux Sud-arabes le long trait vertical et aux Lihyanites la demi-barre et les points, mais ils ne les utilisent qu'assez rarement et, quand ils le font, ils ne les emploient pas nécessairement après chaque section du texte (176).

Ph 269 bis a/2 se lit comme suit: ḏmʿg ḏry:m(w)lk.dmt ḎAmʿag s'est fixé [cf. l'arabe ḏará (i)] à Ma(w)lak d'une manière permanente: cf. l'arabe dîmatᵃⁿ.

Ph 340 d (p. 380). - La remarque de l'auteur concernant Halim doit être supprimée. Le texte est repris dans mes Thamudic Studies (p. 75, ...), qui sont ignorées par l'auteur; le nom clanique est hkm Hakam.

Ph 374 (à lire 374 a) (p. 381). - Ce numéro contient quatre figures humaines des plus crudes, dans lesquelles A. van den Branden (178) voit des idoles. L'auteur remarque que "es werden - wenigstends vorerst - auch andere Möglichkeiten zu erwägen sein". Cette remarque est très instructive: elle ne contribue rien de positif. Deux ou trois mots - juste de quoi remplir le reste de la ligne - eurent suffi pour informer le lecteur quelles étaient - à supposer qu'elles existent - ces autres possibilités d'interprétation.

Les textes suivants, à l'instar de Ph 160 n 40 (cf. plus haut) sont tenus pour thamoudéens par l'auteur, qui ne fait que suivre A. van den Branden; ils sont de fait sabéens.

Ph 160 n 25: ce sigle eût dû remplacer "einem Text" à la p. 379, où le nom "ʾAwām" est cité. Cette lecture, qui est copiée de A. van den Branden (179), est erronée: le nom personnel est scm Sacûm, qui est bien connu en safaïtique. Les deux dernières lignes de la p. 379 et les deux premières de la p. 380 de l'auteur doivent être supprimées.

Ph 166 p (p. 377). - La l.2 du graffite contient le second nom personnel Hâris.

Ph 167 ak 3 (p. 380). - L'auteur accepte la division du graffite en trois sections et la lecture de 3, telles que les donne A. van den Branden (180). 3 + 1 se lit comme suit: ʿgctt bbtm ʾAggcatat, fils de Battam. btm est également connu par le texte safaïtique Wi 485 (181). Le troisième paragraphe de la p. 380 de l'auteur doit être supprimé.

Ph 177 d 1 et 2 (n. 359 de p. 379). - L'auteur accepte le nom divin rthy (p.379) et se contente de formuler deux objections, l'une relative à l'étymologie de A. van den Branden (182) et l'autre sur la différence entre rthy et rthy des ll. 1 et 2 du fac-similé. C'est tout. Un lecteur attentif remarque aisément le passage du "probablement un nom divin" de A. van den Branden (182) à son affirmation catégorique de "ce dieu" (183), et ce passage n'est justifié nullement part. L'étude du déchiffrement du fac-similé par A. van den Branden (182) fournit un autre exemple de sa méthode fantaisiste. Sans même en avertir son lecteur, il élimine la dernière lettre de la l.1 et rend par trois points les deux dernières lettres, très claires, de la l.2. Quelle valeur peut avoir son interprétation qui ne retient du texte que ce qui cadre avec ses théories préconçues? Le point de départ de ma lecture est la similitude des cinq premières lettres de chaque ligne, et le fait que la lettre no.6 de la l.2 est un t placé sur un large U. Le nom rthyct s'y lit fort aisément et peut se retrouver à la l.1 où h fut copié h et t est remplacé par une hachure verticale. Le fac-similé peut se lire comme suit:

rt(h)yc[t] rh mtw — 1 Rat(ha)yca[t] est allé ça et là [cf. l'arabe râha (i)], marchant d'un pas rapide. Cf. l'arabe matâ (o).

rthyct lkc — 2 Rathaycat s'est arrêté [ici]. Cf. l'arabe lakaca.

Pour le premier élément du nom théophore rthyct, cf. l'arabe rahâ (o), 8e forme "égruger les épis de froment". Le dixième paragraphe de la p. 379 de l'auteur doit être supprimé.

Ph 182 b 6 (p. 380). - "mdh, wobei d als zweifelhaft bezeichnet wird". La lettre n'est pas douteuse; il s'agit d'un d parfaitement normal. De plus, en acceptant la lecture de mdh, l'auteur approuve le déchiffrement de A. van den Branden (184), qui supprime les deux lettres de la ligne supérieure et réunit les deux parties de la ligne inférieure. Toutefois, la paléographie exige d'isoler la partie gauche de la ligne inférieure et de réunir l'autre par-

tie de cette ligne aux deux lettres de la ligne supérieure.
a: la partie droite de la ligne inférieure + la ligne supérieure: mdkn Mudakkin.
b: la partie gauche de la ligne inférieure: (ɔ)ḥlt (ɔḥ)ḥlat.

A la même ligne que son mdḥ, l'auteur note que "Yarar scheint als Göttername nicht sicher". S'il ne cite aucun texte, c'est parce que A. van den Branden (185) n'en mentionne aucun. Le texte, Hu 104, contient le nom divin "[hn]hy Symbole" (186), que E. Littmann (187) était parvenu à lire yrr.

Conclusion.

L'étude que l'auteur présente de ʿ de certains noms est un exemple typique de sa méthode, où l'on retrouve les incertitudes, contradictions et erreurs d'un auteur fort mal à l'aise dans un sujet qu'il ne maîtrise pas. Elle peut avantageusement servir de conclusion générale aux pages précédentes.

L'interprétation de ʿ comme une forme abrégée de ʿttr "bleibt zunächst unsicher", affirme l'auteur à propos du nom liḥyanite ɔgmʿ (p. 371; voir plus haut), mais elle devient absolument certaine en thamoudéen (p. 377): "ʿAttar[] ist im Thamudischen auch [] schliesslich [als] ʿa zu finden". Ce que le lecteur a beaucoup de peine à comprendre, c'est que, sans l'addition de nouveau matériel ou d'une argumentation plus adéquate, l'auteur puisse en arriver à une certitude, alors que son point de départ n'est qu'une probabilité. En effet, il s'en réfère, dans sa note 335, à son compte rendu du premier ouvrage de A. van den Branden (188) et à son catalogue de 1962 (189). On lit ce qui suit dans son compte rendu: "in HU 761, 762 (tntʿ), Dghty 16, 5 (thmʿ) und HU 346 (bnʿ) halte ich ʿ für die verkürzte Form eines mit ʿ beginnenden Göttternamens, wohl von ʿAttar oder ʿAmm". Cette affirmation correspond à la suivante de son catalogue de 1962: "ʿA ist jedoch sehr wahrscheinlich eine Verkürzung aus einem anderen Gottesnamen (--> ʿAttar oder --> ʿAmm)" (p. 419). Aucune des trois inscriptions précitées ne justitie la certitude de la première affirmation et le lecteur ne peut que manifester à nouveau son étonnement devant la facilité avec laquelle une conclusion probable est également présentée comme certaine. De plus, ni son catalogue de 1962 ni sa dernière publication ne réalisent sa promesse de 1952 de reprendre la question (190), car aucune ne tient compte et ne signale même pas l'article que A. van den Branden a consacré à la question en 1954 (191). Enfin, sa dernière publication ne mentionne pas davantage que Hu 761 et 762 ont été repris dans un de mes articles de 1967 (192), et que tntʿ, qui d'ailleurs s'expliquerait normalement par la racine ntʿ, n'existe pas. Les deux autres noms donnés par l'auteur n'existent pas davantage.

Doughty 16, 5 est un texte dextrogyre qui se lit ʿmg tbn Tâbin s'est depêché.
L'interprétation du texte que A. van den Branden a présentée comme douteuse (193), l'auteur la tient pour certaine, mais le lecteur en ignore la raison. De plus, l'interprétation de A. van den Branden repose sur la considération absolument gratuite selon laquelle le début du texte fait défaut.

Hu 346 + 345 (194) se lit comme suit:

wddf bnʿ	1	Waddaf, fils de Naʿ-
w bn nbl	2	w, s'est arrêté [ici]; il

fut atteint d'un trait. Cf. l'arabe nabala, voix passive. Dans l'étude de A.van den Branden (195), "6 + 5" doit remplacer "5 + 4".

Hu 344 + 343, 346 + 345 et 348 + 347, qui forment un panneau sur le même rocher, racontent l'histoire de Waddaf, sa fuite, sa blessure, son amaigrissement et ses plaintes.

Notes

(1) Cf. Les religions arabes préislamiques, 3e édition, dans Histoire générale des religions, Paris, 1960, t. II, p. 200 - 228 et 595 - 605.

(2) Cf. Religion der Menschheit, t. X, 2, Stuttgart, 1970, p. 223 - 402. La liste des abréviations et l'index des noms et sujets (p. 463 - 491) sont communs aux trois contributions du volume. Le lecteur remarque tout de suite que le sigle d'inscriptions sud-arabes "RES" (p. 234), qui est utilisé tout au long de la première partie de la prose de l'auteur, devient "RES" à la p. 467, où "RES" signifie tout autre chose.

(3) Cf. mon compte rendu de Sabaeica, t. III, Hamburg, 1966, dans Orientalia, 36 (1967), p. 374 - 380. Ce compte rendu n'est pas signalé par l'auteur.

(4) Cf. Die Eponymenliste von Saba (aus dem Stamme Halīl), Vienne, 1965.

(5) Cf. Les listes onomastiques sabéennes de(?) Sirwâh en Marhab, Washington, 1966. La réponse de A. G. Lundin (cf. JAOS, 89 [1969], p. 533 - 541) ne répond de fait à aucune des objections qui lui furent formulées et dont il ne paraît pas se rendre compte; aussi, se limite-t-il à répéter purement et simplement ses thèses, et c'est au moins la sixième fois qu'il le fait. Il n'y avait donc pas lieu de rédiger une réplique, qui ne fut demandée par la rédaction de JAOS avant que la prose de A. G. Lundin ne soit imprimée.

(6) Cf. RSO, 42 (1967), p. 361 - 406 et pl. I-III. Cet article n'est ni mentionné ni utilisé par A. G. Lundin dans sa réponse et W. Höfner dans son compte rendu.

(7) Cf. WZKM, 62 (1969), p. 341 - 342. Mon droit de réponse, qui ne pèche pas par sa longueur et dont le texte intégral est reproduit ci-dessous, fut envoyé à la direction de WZKM, qui refusa de le publier. Cette attitude d'obscurantisme moyenâgeux, qui contraste du tout au tout avec l'initiative libérale de JAOS (voir plus, n.5), ne surprendra personne eu égard aux circonstances qui ont déterminé le compte rendu de W. Höfner. Voici le texte de ma réponse:

"La méthode de W. Höfner.

La prose que W. Höfner vient de publier ici-même dans la seconde partie de son compte rendu de l'ouvrage de A. G. Lundin (cf. 62 [1969], p. 341-342), se caractérise par des déformations volontaires de faits bien connus et des affirmations de principes méthodologiques qui foulent aux pieds l'objet même de la recherche scientifique, savoir la poursuite de la vérité objective. W. Höfner n'informe pas ses lecteurs qu'elle fut le premier et principal rapporteur de l'ouvrage de A. G. Lundin? Quelles que soient les raisons qui l'ont incitée à rédiger un rapport approbateur et sa tentative de justification, le cas n'est qu'une illustration moderne du vieil adage suivant:"Errare humanum est, perseverare autem diabolicum".

(8) Cf. Oriens Antiquus, 5 (1966), p. 145.

(9) Cf. F. S. Vidal, The Oasis of al-Hasa, Aramco, 1956, p. 77.

(10) Cf. La pénétration des Arabes en Syrie avant l'Islam, Paris, 1955, p. 23, fig. 1.

(11) Cf. F. S. Vidal, l.c., p. 1.

(12) Cf. Wörterbuch der Mythologie, Section 1, vol. 1, Stuttgart, 1962, p. 467 - 481 (Arabie du nord et du centre, et p. 483 - 552 (Arabie du sud).

(13) Cf. WZKM, l.c., p. 341.

(14) La théorie de J. Pirenne qui voit dans le rocher de al-ᶜUqlah "le modèle de ces mḥfd", "la mḥfd [...étant] le réceptacle où l'eau reposera, à l'abri du soleil" (cf. CRAIBL, 1969, p. 89 et 87) est une hallucination basée sur la négation et la déformation des faits, des inventions tout d'une pièce et un manque remarquable de bon sens. A al-ᶜUqlah, il n'y a ni bloc de lave ni construction à remplissage; il ne s'y trouve qu'un rocher isolé supportant une petite construction tout en ruines. A Mârib, les pierres poreuses sont utilisées comme remplissage (non comme blocage) des compartiments formés par les deux murs extérieurs et les petits murs de refend qui servent à consolider les premiers. Ces petits murs, on en compte environ soixante paires "throughout the circonference of the oval wall" (cf. F. F. Albright dans Archaeological Discoveries in South Arabia, Baltimore, 1958, p. 218 B). L'information précédente qui est fournie par l'archéologue lui-même, est d'abord perfidieusement mise en doute (p. 82: "du Sud-Est [] jusqu'à l'extrémité nord-est, on ne voit pas distinctement des murs transverses") et ensuite, cinq pages plus loin, niée effrontément (p. 87: "la dernière partie du mur, celle du Nord-Est, où ne se trouvent pas de mḥfd"; cf. aussi, p. 88:"sur la partie du mur ovale qui ne comporte pas de mḥfd"). - Une autre information est également éliminée. Les compartiments susmentionnés étaient remplis de "rough stones, chips, earth, and sand" (cf. F. P. Albright, l.c.). J. Pirenne élimine en douce la terre de ces remplissages. Toutefois, l'eau qui suinte à travers un tel gâchis,ne peut devenir qu'une eau boueuse inutilisable tant par les animaux que par les hommes. - "Toute la partie du mur comprenant des mḥfd aurait donné environ 45 litres par jour" (p. 85). Quelle population serait assez insensée pour construire un mur gigantesque dans le but de récupérer quelques dizaines de litres d'eau, alors que la digue, qu'elle construisit à la même époque, pouvait en contenir des dizaines de millions? Serait-ce alors pour alimenter le bassin situé à l'intérieur de l'entrée septentrionale? Il serait tout aussi insensé de construire un mur gigantesque dans le but d'alimenter un bassin ridiculement petit, si on le compare aux dimensions du mur. Mais il est une autre insanité. Etant donné sa position élevée et sa location au nord, ce bassin ne pouvait recevoir que quelques unités de ces 45 litres. Si l'on s'en tient uniquement aux traces de bronze encore visibles lors des fouilles pour évaluer les dimensions du bassin et, conséquemment, en calculer le cubage, le récipient devait contenir quelque 8.000 litres. Il aurait donc fallu des années pour le remplir!!! - Enfin, "Ja 561 (réinterprétée par J. Ryckmans) prouve que [] le roi ordonna de reconstruire les mḥfd avec un canal de trop-plein, vers le wâdî" (p. 85). Le texte en question est Ja 651 (non 561), et "un canal de trop-plein, vers le wâdî" est une invention de J. Pirenne, puisqu'il s'agit d'une construction de la digue. Enfin, la prose de J. Ryckmans, que le lecteur ordinaire ne peut trouver puisque J. Pirenne ne lui fournit aucune référence (cf. Le Muséon, 79 [1966].p. 467 - 491) est caractéristique des embrouillages et des traductions nébuleuses de l'auteur.-Il va de soi que les théories religieuses et sociales que J. Pirenne suggère sur la base de son hallucination, ne valent pas la peine d'être relevées.

(15) Cf. Sabaeica, t. III, p. 21 A.

(16) Cf. BASOR, no. 172, décembre 1963, p. 41 - 54.

(17) Cf. mes Sabaean and Hasaean Inscriptions from Saudi Arabia, Rome, 1966.

(18) Cf. ma Research on the Sabaean Rock Inscriptions from Southwestern Saudi Arabia, Washington, 1965, p. 3 - 9.

(19) Cf. Sabaean and Hasaean..., et Orions Antiquus, 6 (1967), p. 181 - 187 et pl. 47 - 49.

(20) Cf. RSO, 37 (1962), p. 231 - 241.

(21) Cf. Le Muséon, 60 (1947), p. 144 - 145.

(22) Cf. mes Sabaean Inscriptions from Maḥram Bilqîs (Maʾrib), Baltimore, 1962, p. 383, n. 16.

(23) Cf. G. J. Botterweck, dans Orientalia, 19 (1950), p. 437 - 438.

(24) Cf. Cahiers de Byrsa, 5 (1955), p. 271 - 272. La traduction de mkrb basée sur cette interprétation est "unificateur" (cf. l.c., p. 271) ou "uniter" (cf. W. Phillips, Qataban and Sheba, New York, 1955, p. 107, note). Aveuglé par ses préférences personnelles qui l'empêchent de s'informer des faits, G. Ryckmans affirme que "J. Pirenne avait déjà proposé cette étymologie en 1955" (cf. Les religions..., p. 596, n. 210). La conférence de J. Pirenne eut lieu le 31 mars 1955 (cf. Ephemerides Theologiae Lovanienses, 31 [1955], p. 697), mais la date de la parution du livre de W. Phillips est le 25 février de la même année.

(25) La seconde références de la note 241 est un article de A. van den Branden qui n'est pas un spécialiste en sud-arabe et dont la discussion est un hors-d'oeuvre dans son interprétation du texte thamoudéen Ph 269 bis a; cette inscription est reprise plus loin. La troisième référence est du remplissage, puisqu'aucune des formules n'y est discutée.

(26) Cf. La paléographie sud-arabe de J. Pirenne, Washington, 1957, p. 139 - 140. Le renseignement donné par H. von Wissmann (cf. Zur Geschichte und Landeskunde von Alt-Südarabien, Vienne, 1964, p. 14) relatif à mon volume, savoir "(nicht im Buchhandel)" est une grossière erreur inventée de toute pièce et il est repris par J. Pirenne: "un écrit privé, hors commerce" (cf. BiOr, 23 [1966], p. 11 A, n. 86). Elle continue en donnant son jugement personnel sur le volume en question: "le caractère passionné et injurieux sautent [sic!] aux yeux sans vouloir parler des qualités du contenu". On lui rend la balle en utilisant le sarcasme dont elle s'était elle-même servie (cf. La paléographie..., p. 1 et n.4), et c'est passionné! Elle confond de toute évidence cerveau et sentiments, du moins en ce qui me concerne. On appelle les choses par leurs noms sans édulcoration, et c'est injurieux! Il n'y a que la vérité qui blesse. Quant au contenu, la réponse est toujours attendue. Tout ce que je regrette, c'est d'avoir cru que le public intéressé à se procurer mon livre serait très limité...et le volume est épuisé depuis plusieurs années. J. Pirenne complète sa pensée dans BiOr (26 [1969], p. 306 A et n. 37) à propos d'un autre ouvrage en disant qu'"il s'agit d'un écrit hors commerce que nous ignorons, et que nul n'est tenu de connaître, non plus que les autres pamphlets de même nature". Puisque tous ces travaux étaient dans le commerce dès leur parution, la décision de J. Pirenne, dont la démence va même jusqu'à se poser en juge de moralité, est une malhonnêteté à ajouter aux autres.

(27) Cf. mes Notes on the Published Inscribed Objects Excavated at Ḫeid bin ʿAqil, Washington, 1965, p. 46 - 47.

(28) Cf. Le Muséon, 61 (1948), p. 185.

(29) Cf. l.c., 69 (1956), p. 99 - 100.

(30) Cf. l.c., 70 (1957), p. 111.

(31) Cf. l.c., 69 (1956), p. 102.

(32) Cf. Oriens Antiquus, 3 (1964), p. 303.

(33) L'auteur se réfère à la p. 414 du Zur Geschichte... de H. von Wissmann. Le cas présent est typique des embrouillages, répétitions et erreurs engendrant des contradictions, qui infestent les publications de cet auteur et tout particulièrement l'ouvrage cité et qui les rendent des plus rébarbatives.

P. 181, n. 369: "Naqīl Šiğāc oder ↄʌšğāↄ" avec la remarque que la lecture du nom est donnée dans mes Sabaean Inscriptions..., p. 346 A. Le texte porte šgc et aucun des noms mentionnés.

P. 211, n. 2: "Šigac" avec la remarque précédente.

P. 214: "Šgↄ-Pass" avec renvoi à la note 13 qui se lit: "Vgl. S. 42, 140, 197". Le ↄ est une faute , et les trois références sont fausses.

P. 371: "'sgc', Šigac" avec renvoi à la note 330 qui répète la même remarque qu'aux pages 181 et 214. Plus loin, on lit "Naqīl Šiğac" (à deux reprises différentes et aussi aux pages 370 et 374) avec "a" au lieu de "ā" et "Šiğac-Pass" avec "ğ" au lieu de "g" de plus haut.

P. 414: "ŠG[c]-Pass". Pourquoi utiliser ici la majuscule "G" et mettre c entre crochets, contrairement à toutes les autres mentions?

P. 465: "Naqīl Šiğac" comme aux pages 370 - 371.

(34) Cf. Le Muséon, 70 (1957), p. 109.

(35) Cf. WZKM, 31 (1924), p. 40, n. 2.

(36) Cf. Le Muséon, 69 (1956), p. 103 - 104.

(37) Cf. l.c., p. 104 - 107.

(38) Cf. l.c., p. 103.

(39) Cf. ZDMG, 114 (1964), p. 425. L'auteur y affirme également que cṭwf de Ja 735/9 est le pluriel de ṭwf parce que l'assimilation partielle de ↄ à l'emphatique suivante produit un c. Au lieu de s'en référer au Tigré qui ne peut, en toute hypothèse, intervenir que subsidiairement, l'auteur eût mieux fait de s'en tenir au sud-arabe et d'expliquer pourquoi, dans tous les cas où il est suivi d'une emphatique, le ↄ reste inchangé; p.ex., le minéen ↄṭbnwsm de NaNHB 62 = RÉS 3012/6 (cf. H. Y. Nâmî, dans Magallat kullîyat al-ↄadâb, Le Caire, 2 [1956], p. 4 - 5) leurs fonctionnaires, et le qatabanite ↄṭbnlw de TC 1155/3-4 les fonctionna[ires de ... (cf. mes Notes on the Published..., p. 46 - 47). On peut ajouter ici que J. Ryckmans déclare au sujet de l'expression ↄntn/cṭwfhn de Ja 735/9 loving wives (cf. mes Sabaean Inscriptions..., p. 212 - 213) que "l'analyse reste douteuse" (cf. Le Muséon, 79 [1966], p. 499). Cette remarque est une autre preuve de l'infatuation hautaine de cet auteur qui prend son affirmation pour une preuve.

(40) Cf. AfO, 16 (1952), p. 271 - 286.

(41) Cf. Cahiers de Byrsa, 8 (1958 - 1959), p. 166 - 167.

(42) Cf. WZKM, 43 (1936), p. 216.

(43) Mon étude parue dans Histoire des religions (Paris, 1954, t. IV, p. 292) réflète l'influence de l'opinion commune que trop de faits ne me permettent plus de maintenir.

(44) Cf. WZKM, l.c.

(45) Cf. Le Muséon, 60 (1947), p. 79.

(46) Cf. Cahiers de Byrsa, 5 (1955), p. 266 - 267 et pl. 1.

(47) Cf. Festschrift Werner Caskel, Leiden, 1968, p. 259. On ne peut douter que ce soit par souci de probité scientifique que G. Ryckmans ne mentionne pas son article cité à la note précédente et reproduit encore (cf. pl. 7, fig.17) le croquis de E. Glaser, qui est aussi approximatif qu'inexact.

(48) Cf. Hermann von Wissmann-Festschrift, Tübingen, 1962, p. 181 - 185.

(49) Cf. aussi Wörterbuch..., p. 493 et XII. Deutscher Orientalistentag von 21.

bis 27. Juli 1968 in Würtzburg, Wiesbaden, 1969, p. 712. Comparer le "sollte", nicht zu einem Stier passen?" in Hermann..., p. 185.

(50) Cf. Hermann..., p. 185, n. 19.

(51) Cf. Wörterbuch..., p. 293.

(52) Cf. ZDMG, 114 (1964), p. 425.

(53) Cf. Zur Archäologie und antike Geographie von Südarabien, Istanbul, 1968, p. 6.

(54) Cf. Die Eponymenliste..., p. 94.

(55) Cf. Wörterbuch..., p. 485.

(56) Cf. Die Lautensach-Festschrift. Stuttgarter geographische Studien, Stuttgart, 69 (1957), p. 321.

(57) Cf. New Catholic Encyclopedia, 1966, t. XII, p. 775.

(58) Cf. Paléographie des inscriptions sud-arabes. T. I: Des origines jusqu'à la période himyarite, Bruxelles, 1956.

(59) Cf. Sabaeica, t. III.

(60) Cf. Les graffites sabéens de l'Arabie Saoudite méridionale (à paraître).

(61) Dans son article de BiOr (26 [1969], p. 303 - 311), J. Pirenne ne discute nullement mes objections de base formulées à l'endroit de ses trois piliers sans lesquels aucun de ses arrangements historiques ne peut tenir debout. Elle se contente de répéter une fois de plus des arguments déjà présentés et d'arranger le matériel qu'elle utilise conformément aux cadres de ses deux derniers piliers.

(62) Cf. BiOr, 24 (1967), p. 140 B.

(63) Les questions furent déterminées d'une manière excluant tout choix personnel. Le livre fermé était adossé à ma table de travail. Les yeux clos, je libérais le livre qui retombait ouvert et je laissais tomber un crayon dont la marque indiquait l'endroit qui serait retenu.

(64) Cf. Wörterbuch..., p. 496. Cette information fut ajoutée au crayon par l'auteur lui-même.

(65) Cf. Le Muséon, 59 (1956), p. 97, n. 13.

(66) Cf. Zur Geschichte..., p. 102 - 103 et n. 78 et 79. La prose de M. Höfner se trouve à la n. 79.

(67) Cf. I. Yu. Kratchkovskij, Izbranniye sotchinyeniye, Moscou, t. I, 1955, p. 402 et 406.

(68) Cf. RB, 1932, p. 394.

(69) T. VII, 1950, p. 10, et naturellement aussi le t. VIII, 1968, p. 174 A. Ce tome fut composé, nous affirme-t-on, "avec le soin extrême, la précision scrupuleuse et le dévouement que requiert ce genre de travail" (cf. CRAIBL, 1969, p. 91). Voyons si les faits relatifs au présent texte corroborent ce dithyrambe. Le substantif tmn (1.4) est donné comme "adj." (p. 174 A). La forme féminine des verbes lbst (1.3), hbnt (1. 5) et htnt (1. 8-9) n'est pas renseignée (p. 187 A, 170 A et 171 A), alors que celle de hdrnt (1.8) est bien indiquée (p. 233 B). La 5e forme de thlṯn (1.9) n'est pas signalée. Le d des deux noms divins dnyt et dsmwy est mis entre parenthèses, ce qui est d'autant plus injustifiable qu'il ne l'est pas dans dgndm (p. 146 A). Ce dernier nom est d'ailleurs erroné; l'original

porte dgdnm.

(70) Cf. I. Yu. Kratchkovskij, l.c., planche en face de p. 402.

(71) Cf. Cahiers de Byrsa, 8 (1958 - 1959), p. 157.

(72) Cf. Wörterbuch..., p. 492.

(73) Cf. mes Sabaean and Ḥasaean..., p. 77.

(74) Cf. Les religions..., p. 600 A, n. 496.

(75) Cf. La Grèce et Saba, Paris, 1955, p. 72, n. 2.

(76) Cf. Cahiers de Byrsa, l.c., p. 157 - 158.

(77) Cf. WZKM, 51 (1948), p. 38 - 39.

(78) Cf. Wörterbuch..., p. 493.

(79) Cf. XII. Deutscher..., p. 712.

(80) Cf. Le Muséon, 68 (1955), p. 317 - 322.

(81) Cf. Serta Cantabrigiensia, 1954, p. 29 - 36.

(82) Cf. BSOAS, 17 (1955), p. 154 - 156.

(83) Cf. BiOr, 13 (1956), p. 182 - 186.

(84) Cf. Wörterbuch..., p. 495.

(85) Cf. Cahiers de Byrsa, 7 (1957), p. 205 - 217 et pl. I - II.

(86) Cf. CRAIBL, 1969, p. 91.

(87) Cf. Wörterbuch..., p. 496 et 519.

(88) Cf. Sabaeica, t. III, p. 27 B.

(89) Cf. Le Muséon, 76 (1963), p. 207 - 209.

(90) Cf. Kromkyie soobshenny instituta naradov Azii, 86 (1965), p. 149. L'article lui-même (p. 148 - 154), qui est centré sur son interprétation de Ja 540 et est consacré aux questions agraires en Arabie du sud, est un bel exemple de la productivité de l'auteur. On dirait vraiment qu'il a besoin de remplir un certain nombre de pages, et il les sature de redites oiseuses.

(91) Cf. Arabian Highlands, Ithaca (N.Y.), 1952, fig. 24.

(92) Cf. AION, 30 (1970), pl. 2 a. Les photographies des planches 2 b et 3 b sont sens dessus dessous, et celle de la pl. 5 a a été imprimée du mauvais côté, si je la compare au Kodachrome du Dr. G. Brown.

(93) Cf. mes Sabaean and Ḥasaean..., fig. 4, Ja 1010 k et l.

(94) Cf. AION, l.c., p. 261.

(95) Cf. BASOR, no. 138, avril 1955, p. 39 - 47.

(96) Cf. mes Notes on the Published..., p. 52.

(97) Une abondante documentation peut être trouvée dans T. Fahd, Le panthéon de l'Arabie centrale à la veille de l'hégire, Paris, 1968. Pour ce volume qui ne figure pas non plus dans la bibliographie de l'auteur, cf. le compte rendu de G. Vojda, dans Arabica, 17 (1970), p. 220 - 222.

(98) Cf. Libyan und Libyanisch, Cologne, 1954, p. 33 - 34.

(99) Cf. Wörterbuch..., p. 416.

(100) Cf. mon volume Minaean Inscriptions Published as Lihyanite, Washington, 1968, p. 134 - 137.

(101) Cf. mes Thamudic Studies, Washington, 1967, p. 4 - 7. L'introduction de l'ouvrage en décrit les deux buts, et le second est de montrer "the necessity of a new systematic study" des textes thamoudéens déjà publiés. A. van den Branden a répondu à ce travail dans son article Les études thamoudéennes du R.P. Jamme paru dans Melto, 1969, p. 289 - 304. Il suffit de voir comment les objections sont escamotées par la répétition pure et simple des anciens clichés et l'illogisme des arguments pour se rendre compte à quel point une étude nouvelle et systématique des inscriptions est nécessaire. Ma réponse à A. van den Branden, Note de méthodologie thamoudéenne, vient de paraître dans Parole de l'Orient (= Melto Dandho, nouveau nom de la revue Melto), 1970, deuxième fascicule. J'ignore la pagination exacte.

(102) Cf. Supplément du Dictionnaire de la Bible, Paris, fascicule 25, 1952, col. 331 - 332.

(103) Cf. Les inscriptions thamoudéennes, Louvain, 1950, p. 29.

(104) Le premier signe serait représenté d'après A. van den Branden (cf. l.c.) dans Ramm 30 et Rh 7. L'original du second texte porte un ṣ ordinaire et est réédité dans mes Thamudic Studies (p. 65, Rho 18). La copie du premier texte montre une lettre appartenant au type de ṣ de Rho 11 (cf. l.c., p. 64). L'interprétation de Ramm 30 par A. van den Branden (cf. Les inscriptions thamoudéennes, p. 489) est typique de l'auteur: "que se perde et meure celui-ci". Qui peut être désigné par "celui-ci" sinon l'auteur du texte lui-même? De plus, le commentaire mentionne ce qui suit: "ctẓ, arb. 'se perdre'". Ce verbe n'existe pas en arabe et pas davantage cẓẓ ou cw/yẓ. Le texte se lit lᶜtṣ wmtṣ Par ᶜAtṣ. Et il a bu [ici]. mtṣ, 8e forme de ṣ; cf. l'arabe maṣṣa, 1e et 8e formes "humer, boire en humant".

(105) Cf. Les inscriptions thamoudéennes, l.c.

(106) Cf. Orions Antiquus, 6 (1967), p. 189 - 213 et pl. 50 - 55. A. van den Branden a repris certains de ces textes dans al-Machriq (63 [1969], p. 733 - 744). Ma réponse (cf. l.c., 64 [1970], p. 323 - 324) ne reconnaît nullement à A. van den Branden une spécialité qu'il n'a pas. Elle se limite à rectifier une opinion erronée dont il s'est servi. Il convient aussi de faire remarquer qu'aucune spécialité n'est requise - il suffit d'un peu de bon sens - pour éviter une autre erreur de cet auteur qui n'admet qu'une inscription par pierre.

(107) Toronto, 1957.

(108) Cf. JAOS, 73 (1953), p. 40 - 43. Pour une étude détaillée du Corpus inscriptionum semiticarum. Pars quinta: Inscriptiones saracenicas continens, Paris, 1950, cf. mes Safaitic Notes, Washington, 1970. Le lecteur aura sans doute remarqué que "not" a sauté à la fin de la l.7 de la p. 21.

(109) Cf. Orientalia, 24 (1955), p. 428 - 433. Le jugement de cet auteur est le suivant: "The shortcomings of this book are as much in its manner as its matter.[] [The reviewer] cannot suppress some misgivings as to the degree of conjecture on which many of these new translations and much of this general outline rest" (p. 429).

(110) Cf. Lihyan...

(111) Cf. mes Minaean Inscriptions..., p. 149 B et 150 A.

(112) Cf. Lihyan..., p. 46 et 110.

(11) G. Ryckmans écrit qu'"on lui [= Salmân] offrait des statues (121) et on venait peut-être des filles au service de son sanctuaire (122)" (cf. Les religions..., p. 206 B); les deux notes, qui se trouvent à la p. 594 B, mentionnent respectivement JsaL 77 et 73. Les deux détails précités n'existent pas. JsaL 77 - La traduction qu'en donne W. Caskel (cf. Lihyan..., p. 116 - 118, no. 82) est une de celles que E. Ullendorff caractérise comme étant "fanciful in the extreme" (cf. Orientalia, 24 [1955], p. 431). Pour ne citer qu'un exemple, comment l'arabe gahbal, qui signifie "l'honorable, le chef, l'adulte" pourrait-il, comme le prétend W. Caskel (p. 118), avoir "die Grundbedeutung" de "Schlauche"? - La partie centrale du texte se lit comme suit:

- - -:wdyw:nfs:mr:bn:ḫwt:mh	2	- - - ont construit le monument funéraire de Murr, fils de Ḫawt. Ce qui
ʾhd:ʿlhmy:hrg:whdtʾ:ldy:d	3	fut pris pour eux deux [fut] les frais et les produits printaniers durant le prin-
tʾ:ḫmm:bdʾfʿ:wldġbt:bd	4	temps [comme] un don dans DÛ-ʾAfawʿ, et pour DÛ-Ġabbat dans Da-
bl:ym:mʾt:wʿšrn:sdl	5	bal-Yawm cent vingt rideaux.
wl:ḫmm:bbth:ṣlm:wl:slmn	6	Et quant au don dans son temple, [ce fut] une statue. Mais, en ce qui concerne les deux pierres
bḫq[w]y:kfr:ḫlb:- - -	7	aux deux cô[té]s du tombeau, [ce fut] un impôt. - - -

Ma lecture du texte, qui est basée sur la photographie de l'estampage publiée par Jaussen et Savignac (cf. Mission archéologique en Arabie, Paris, t. II, atlas, pl. 87), diffère de celles de W. Caskel (p. 117) et de Jaussen et Savignac (p. 441) en trois points des ll. 4, 5 et 7. S'il est certain que les prépositions à sens identique ʿl de la l.3 et l de la l.4 (cf. le même groupe dans JsaL 73/5 et 4) dépendent du verbe ʾhd de la l.3, la question de la valeur des deux l de la l.6 doit être posée. Si l'on fait de slmn un nom divin, comme le fait W. Caskel, l qui l'introduit dépend, lui aussi, de ʾhd de la l.3. Dans ce cas, ḫmm de la l. 6 doit également être un nom divin en raison du parallélisme des trois expressions suivantes:

WL dġbt:	B bdl:yn:	mʾt: -
WL:ḫmm:	B bth:	ṣlm
WL:slmn:	B ḫq[w]y:kfr:	ḫlb

Toutefois, la l.4 indique que ḫmm est un substantif et non un nom divin. En conséquence, le parallélisme de deux dernières expressions précitées indique que slmn est un autre substantif, ce que semble bien corroborer la correspondance de sa terminaison du duel absolu à celle du duel construit de ḫq[w]y, c'est-à-dire un slm pour chaque côté du tombeau. Les deux l de la l.6 peuvent dès lors être pris pour des lâm de corroboration.

Selon ma traduction, la partie centrale du texte fait état des stipulations relatives à la construction du monument funéraire de Murr. Les deux artisans reçoivent le montant des frais en guise de gratification personnelle, et également les produits printaniers de Murr qu'ils ont donnés au temple DÛ-ʾAfawʿ. Enfin, le dieu DÛ-Ġabbat reçoit le cadeau de 120 rideaux pour son temple de Dabal-Yawn. Les auteurs du texte précisent alors deux points particuliers: les produits printaniers ont été donnés au temple sous la forme d'une statue, mais les deux pierres de chaque côté du tombeau ont été imposées. DÛ-ʾAfawʿ paraît être le temple de DÛ-Ġabbat bien connu des auteurs du texte; la mention de DÛ-Ġabbat avant Badal-Yawm semble indiquer que ce temple n'était pas familier aux deux auteurs du texte et était celui où Murr pratiquait ses dévotions. - hrg, cf. l'arabe harg "frais, dépenses". - bdl:yn est le nom du temple rappelé par bt de la l.6. - sdl, cf. l'arabe sadîl "rideau". - slm, cf. l'arabe salamat et salimat "pierre". - ḫlb, cf. l'arabe ḫulab "impôt". - La construction d'un nfs était soumise, semble-t-il, à des prescriptions qui incluaient des donations

aux temples et des ornementations sur les pierres adjacentes.

JsaL 73 - La seule difficulté que renconcontrent les auteurs dans leur traduction du texte vient du troisième mot de la l.2, qui est lu bcd par Jaussen et Savignac (cf. l.c., p. 435) et W. Caskel (cf. l.c., p. 111, no. 73). La traduction du mot en "nach dem Tode" par W. Caskel introduit l'idée de mort qui ne se trouve pas dans le texte. Celle de Jaussen et Savignac en "au lieu de" (p. 436), empruntée à l'hébreu, a en commun avec la traduction de W. Caskel qu'elle entraîne une situation inacceptable: une femme a voué à la divinité, à la place de sa propre fille, la fille d'une autre personne. Quel droit cette mère pourrait-elle avoir sur un enfant qui n'est pas le sien? De plus, l'addition gratuite de W. Caskel ajoute une autre difficulté. Normalement, en effet, une promesse cesse d'exister avec la mort de son objet et le texte ne fournit aucun détail qui puisse indiquer que le cas présent est une exception. Un autre fait commun aux deux traductions précédentes est la nécessité dans laquelle se trouvent leurs auteurs de chercher la mention de deux filles dans les ll. 2 - 3. W. Caskel sépare bnth de qn, et Jaussen et Savignac qn de bnt htl. Le mot crucial de la l.2 se lit bgd qui peut être expliqué par l'arabe bigâd "tente". La forme de la seconde lettre est celle de g et est plus large et beaucoup plus haute (3,4 x 5,8 mm.) que c de la l.1 (2,9 x 3,5 mm.), celui de la l.5 (3 x 4,2 mm.) et celui de la l.6 (2,6 x 3,3 mm.) sur la photographie de l'estampage publiée par D. H. Müller (cf. Epigraphische Denkmäler aus Arabien, Vienne, 1889, pl. 4, no.26). qn est la fille de l'auteur du texte, dont le mari s'appelait htl. Le début du texte se lit comme suit:

ɔmtyt[n]/bnt	1	ɔAmatyatiʿân, fille de
cd/nd[r]t/bgd bn	2	Dawd, a vou[é] la tente de sa
th/qn/bnt htl	3	fille, Qayn, fille de Ḥâtil,
lslmn/ - - -	4	à Salmân, - - -

(114) Cf. mes Minaean Inscriptions..., p. 134 et planche. L'identité des deux htlf a déjà été reconnue par D. H. Müller (cf. l.c., p. 72, 74 et 91 A).

(115) Cf. Lihyan..., p. 47 ou 144 A; comparer "[ʿ]mšms" de la p. 91.

(116) Cf. al-Machriq, 1960, p. 100.

(117) Cf., p.ex., Les inscriptions dédanites, Beyrouth, 1962, p. 19 et 25.

(118) Cf. A. van den Branden, l.c.

(119) Cf. Mission archéologique..., pl. 130.

(120) Cf. Les inscriptions dédanites.

(121) Cf. Lihyan..., p. 96 et 144 A.

(122) Cf. Orientalia, 24 (1955), p. 431.

(123) Cf. Lihyan..., p. 151 B.

(124) Cf. Les inscriptions dédanites, p. 66.

(125) Cf. mes Minaean Inscriptions..., p. 143.

(126) Cf. Wörterbuch..., p. 429.

(127) Cf. Safaitic Inscriptions, Leyden, 1943, p. 303 A: pour cette question, cf. mes Safaitic Notes, p. 11.

(128) Cf. aussi Wörterbuch..., p. 472.

(129) Cf. JAOS, 73 (1953), p. 41.

(130) Cf. Orientalia, 36 (1967), p. 159 - 172.

(131) La mention de LF 417 (n. 354 de p. 383) n'est pas un renvoi à un texte, mais la simple indication de l'endroit précis de l'explication de E. Littmann à laquelle l'auteur se réfère.

(132) Cf. Les inscriptions thamoudéennes, p. 12 - 13.

(133) C'est dans ce sens que F. V. Winnett traduit la péricope, savoir "(Grant) a (safe) return, Ruḍā" (cf. F. V. Winnett and W. L. Reed, Ancient Records from North Arabia, Toronto, 1970, p. 75, n. 19). L'introduction absolument gratuite de "(safe)", nécessaire pour donner un sens plausible à l'interprétation, prouve déjà que celle-ci est forcée. Concernant l'ouvrage précité, cf. mes deux comptes rendus (à paraître).

(134) Cf. Histoire de Thamoud, Beyrouth, 1960, p. 113, n. 434.

(135) Cf. Wörterbuch..., p. 480.

(136) Cf. l.c., p. 457.

(137) Cf. mon article The so-called Safaitic Gods slh and nɔr (à paraître).

(138) Cf. Wörterbuch..., p. 463.

(139) Cf. Histoire de Thamoud, p. 94.

(140) Cf. Orientalia, 23 (1954), p. 315.

(141) Cf. Les inscriptions thamoudéennes, p. 286.

(142) Cf. mes Thamudic Studies, p. 43.

(143) Cf. Les inscriptions thamoudéennes, p. 180 - 181 et 535 B.

(144) Cf. A. van den Branden, Les textes thamoudéens de Philby, Louvain, 1956, t. II: Inscriptions du nord, p. 80. L'éditeur élimine les trois dernières lettres de Ph 319, 4, sans en avertir son lecteur, lit ʿyst qu'il vocalise "ʿIyâhat" tout en se référant à ʿys "ʿAyas" de Hu 161/2 (cf. son volume Les inscriptions thamoudéennes, p. 101). La différence de vocalisation et la substitution de h à s indiquent que l'auteur avait en tête un autre nom. Le nom se lit ʿystɔl ʿAysatɔil.

(145) Cf. Histoire de Thamoud, p. 94.

(146) Cf. Inscriptions du nord, p. 80.

(147) Cf. Histoire de Thamoud, p. 114. La mention des noms mrɔšms et šmsɔb pose un problème. L'ouvrage précité de A. van den Branden donne simplement ce qui suit: "les noms propres nous apprennent que Šams est élevé, qu'il est seigneur et père" (p. 115). L'auteur a retrouvé les deux noms personnels qui correspondent à la seconde partie de l'affirmation de A. van den Branden, mais il ne dit rien de la première. Le lecteur ne sait pas pourquoi il l'écarte: a-t-il cherché un nom tel que šmsʿl(y)? Ne le trouvant pas, a-t-il simplement laissé tomber la question? Quoi qu'il en soit, cette première partie est erronée parce que, selon son volume Les inscriptions thamoudéennes (p. 12 et 114, dans Hu 789/8), le mot en question, mtʿly, est une épithète divine et nullement un nom propre et il ne se trouve pas renseigné à la p. 556 A. De plus, la lecture de cet auteur (p. 114) ajoute "(h)" avant šms, qui n'existe dans aucune des six copies du texte; cette addition est nécessaire à son interprétation. Le texte peut se lire comme suit:

bk hsrr šms 1 Bawk a tenu Šams caché
mtʿly 2 de Taclay.

hsrr, cf. l'arabe sarra, 4e forme "cacher, tenir caché". Enfin, "121 + 122" du titre de l'inscription dans l'ouvrage précité (p. 113) doit être corrigé en "221 + 222".

(148) Cf. respectivement Minaean Inscriptions..., p. 86, n. 33, Thamudic Studies, p. 50 - 51, The so-called Divine Name wt = wtn, dans BiOr, 24 (1967), p. 286 B, et Minaean Inscriptions..., p. 143.

(149) Cf. ma Research on Sabaean Rock Inscriptions..., p. 3 - 7.

(150) Cf. Studia islamica, 5 (1956), p. 5 - 17.

(151) Cf. Les inscriptions thamoudéennes, p. 7 - 8.

(152) Cf. BiOr, 15 (1958), p. 7 - 8.

(153) Cf. Les graffites sabéens de l'Arabie Saoudite méridionale (à paraître).

(154) Mon compte rendu en langue anglaise (à paraître) de F. V. Winnett and W.L. Reed, Ancient Records..., précise que "the photographs of Thamudic texts published in the present book ring the death knell of Philby's copies. If compared with the photographs, they are mere scribblings which do not deserve any consideration". En conséquence, "scholars in the field can hardly expect even their deciphering work to have lasting worth" (cf. mes Thamudic Studies, p. 1). En bonne logique, les copies de Philby ne devraient plus être utilisées par personne puisque leur étude se solde par une perte sèche de temps. Il est toutefois difficile d'espérer que des auteurs, tels que A. van den Branden et J.Ryckmans, acceptent cette conclusion avec effet rétroactif et n'aient plus recours dans le futur à ces mêmes copies. Il faudra donc, pour leur répondre, continuer à perdre son temps.

(155) Ce texte est repris à la p. 292 B de mon article The Thamudic Verb ʾtm dans JAOS, 88 (1968), p. 290 - 294. Cet article ne figure pas dans la bibliographie de l'auteur.

(156) Cf. Les inscriptions thamoudéennes, p. 187.

(157) Cf. l.c., p. 205.

(158) Cf. l.c., p. 205, 324 et 234 - 235.

(159) Cf. mes Thamudic Studies, p. 77, n. 52.

(160) Cf. Le Muséon, 50 (1937), p. 333.

(161) Cf. Les inscriptions thamoudéennes, p. 11, et Histoire de Thamoud, p. 90.

(162) Cf. Die Lösung des Sinaischriftproblems, Münster, 1926, p. 66.

(163) Cf. Supplément aux dictionnaires arabes, Paris, 1927, t. I, p. 50 B.

(164) Hu 418/1 se lit blhn bstc ʾd Balhân, fils de Ṣâtic, a été coupé. La lecture des premières lettres en rn par A. van den Branden (cf. Les inscriptions thamoudéennes, p. 205) est erronée. Cf. l'arabe ʾadda "couper" à la voix passive.

(165) Cf. l.c.

(166) Cf. mon article The so-called Divine Name..., p. 285.

(167) Cf. Les inscriptions thamoudéennes, p. 327.

(168) rm hlṣt de Hu 795/2 (cf. A. van den Branden, l.c., p. 235) signifie Halṣat a dormi [ici]. Pour rm, cf. mes Thamudic Studies, p. 44 et 91 B. Hu 795/3 se lit ḫlʾn cyk dnk Halʾân a cherché refuge chez Dûnayk. Cf. l'arabe câka (o). L'étude du texte par A. van den Branden (cf. Les inscriptions thamoudéennes, p. 235) est caractéristique de l'auteur: il lit trois noms propres qu'il réunit en inventant "(fils de)" deux fois (cf. mes Thamudic Studies, p. 2), et il élimine la dernière lettre comme "un wasm?". De plus, il renvoie son tlʾ à

G. Ryckmans (cf. Les noms propres sud-sémitiques, Louvain, t. I, 1934, p. 299), qui mentionne un nom tribal safaïtique et nullement thamoudéen. Dans ce texte, Wetstein I II a = CIS 5089, ṯlṯ est corrigé en ṯ(y)ṯ.

(169) Cf. Les inscriptions thamoudéennes, p. 235.

(170) Cf. l.c., p. 351.

(171) La lettre a après Ph 271 (p. 294 B) est une coquille au lieu de z.

(172) Cf. Inscriptions du nord, p. 34.

(173) Aucun des dessins reproduits par A. van den Branden dans son Histoire de Thamoud (p. 67) ne reproduit fidèlement l'original de ses Inscriptions du nord.

(174) Cf. Ancient Records..., p. 93, fig. 36 et 37; cf. mon compte rendu en langue anglaise (à paraître).

(175) Cf. Bibbia e Oriente, 2 (1960), p. 41 - 47.

(176) Cf. mes Minaean Inscriptions..., p. 77 - 78. Un exemple de points utilisés après chaque section du texte est WiTa 3 (cf. F. V. Winnett and W. L. Reed, Ancient Records..., p. 96, 222 et 225), qui est repris dans mon compte rendu en langue française (à paraître). JsaT 376, 426 et 428 sont de beaux exemples illustrant la liberté avec laquelle les Thamoudéens se servaient des traits de séparation des mots (cf. mes Thamudic Studies, p. 60).

(177) Cette correction doit être reportée aussi sous les dessins de Histoire de Thamoud (p. 66) de A. van den Branden, où tous les fac-similés ne sont que des copies approximatives des dessins originaux.

(178) Cf. Les inscriptions thamoudéennes, p. 66.

(179) Cf. Les textes thamoudéens de Philby, Louvain, 1956, t. II: Inscriptions du sud, p. 53.

(180) Cf. l.c., p. 96. Concernant Ph 167 ak 2, cf. mes Minaean Inscriptions..., p. 103, n. 56.

(181) Cf. mes Safaitic Notes, p. 135 - 136.

(182) Cf. Inscriptions du sud, p. 116; cf. aussi p. 17: "il se peut que rṯḥy[] soit le nom d'un dieu nouveau".

(183) Cf. Histoire de Thamoud, p. 114.

(184) Cf. Inscriptions du sud, p. 131.

(185) Cf. Histoire de Thamoud, p. 101.

(186) Cf. mon article The Thamudic Verb etm, p. 291 - 292.

(187) Cf. Zur Entzifferung der thamudenischen Inschriften, Berlin, 1904, p. 42, suivi par A. van den Branden, Histoire de Thamoud, p. 78.

(188) Cf. Orientalia, 23 (1954), p. 311.

(189) Cf. Wörterbuch..., p. 419.

(190) Cf. BiOr, 9 (1952), p. 212 B.

(191) Cf. Le Muséon, 67 (1954), p. 349 - 354.

(192) Cf. The so-called Thamudic Divine Name..., p. 282.

(193) Cf. Les inscriptions thamoudéennes, p. 317 et Le Muséon, l.c., p. 351.

(194) Hu 344 + 343 se lit comme suit:

wddf wh	1	Waddaf s'est sauvé [cf. l'arabe wahaga]
ḫ lbṭ bbz	2	chez Bawsat, fils de Bazz.

A. van den Branden divise le texte en deux petites inscriptions (cf. Les inscriptions thamoudéennes, p. 161).

Hu 348 + 347 se lit comme suit:

wddf bs	1	Waddaf est aminci [cf. l'arabe bissa].
wn ʿht	2	Faiblesse! [Cf. l'arabe wann] Malheur! Cf. l'arabe ʿâhat.

A. van den Branden (cf. l.c., p. 162) restitue gratuitement ɔ entre les deux premières lettres de la l.2; dans son titre, lire "(55) + (54)" au lieu de "(54) + (55)".

Le nom propre de Hu 342 + 341/1 est ydn Yadann, au lieu de ydf de A. van den Branden (cf. l.c., p. 161); dans le titre du texte, il faut également corriger la référence de Halévy en "679 + 680".

(195) Cf. l.c., p. 161.

La publication récente de quelques textes sud-arabes.

La publication d'une dizaine de textes sud-arabes inédits par G. Garbini (1) ne détonne malheureusement pas dans l'ambiance actuelle des recherches en ancient arabe. Il s'agit du travail amateuriste d'un auteur intéressé aux questions historiques sud-arabes et dont la volonté de publier des inscriptions historiques ne peut suppléer à son ignorance du matériel sud-arabe qu'il n'a même pas inventorié (2). Une situation de ce genre est à peine croyable, mais ce n'est pas un cas unique (3). Un auteur désireux de traiter de questions d'interprétation devrait au préalable connaître le sujet et ce n'est pas une preuve de spécialisation en sud-arabe que de reconnaître des lettres bien lisibles ou de connaître la signification d'expressions stéréotypées ou même d'arriver à une traduction inspirée par la connaissance des langues sémitiques du groupe du nord. La prétension ahurissante de passer d'un domaine de recherche à un autre sans une préparation adéquate, vraisemblablement sous prétexte que toutes ces langues appartiennent au même groupe linguistique, ne peut être excusée soit par le désir d'allier son nom à la publication de textes historiques, soit par l'aveu qu'il s'agit d'une "preliminary publication" (cf. IrGaSRI, p. 406). Dans le cas présent, cette expression doit être prise au sens strict: ces publications précèdent l'édition princeps et ne peuvent prétendre l'être. Non seulement l'oeuvre fondamentale par excellence, le déchiffrement du texte, reste incomplète et contient beaucoup d'erreurs, mais encore l'interprétation du texte n'est pas fondée sur le matériel sud-arabe, comme le prouvent les nombreuses erreurs de traduction et d'évaluation de données épigraphiques que contiennent ces articles. De plus, cette prétention s'accompagne d'une attitude générale de flagornerie dont le but est de s'assurer la sympathie de plusieurs auteurs de qui on attend en retour - c'est le moins qu'ils puissent faire - une récognition indue, des applaudissements généreux et, tout au plus, quelques critiques mielleuses et excusantes.

Le ton de confiance des articles ne peut qu'induire le lecteur en erreur. Les pages suivantes lui fournissent les éléments nécessaires lui permettant de juger par lui-même de la valeur de ces publications. En ce qui me concerne, elles justifient ma décision de ne reprendre aucune des publications futures de l'auteur et de me limiter à en utiliser les textes sud-arabes dans la mesure où leur lecture se déduit de la documentation photographique.

Une dernière remarque s'impose au sujet de mon utilisation dans mon article précédent, du compte rendu de l'auteur d'un volume de A. G. Lundin. Ce compte rendu est antérieur à sa prise de position partisane qui fausse les articles discutés dans ces pages, et ne s'occupe pas de questions épigraphiques et paléographiques.

I - Le texte hébreu accompagnant Ga 3 (cf. GaUBS, p. 153, 154 et 157 - 158).

Mise à part sa transcription en caractères hébreux (p. 154), tout ce que l'auteur dit de ce texte (p. 153), c'est qu'il est "in lingua e scrittura ebraica", qu'il est gravé au milieu du monogramme central et qu'il est "purtroppo non visibile sulla fotografia qui pubblicata". Cette remarque est nette-

ment superflue; le lecteur n'a aucune peine à voir qu'il ne peut l'y retrouver. Mais la qualité de la photographie ne peut excuser le manque de tout détail paléographique et l'absence d'un calque ou même d'un fac-similé ordinaire. L'auteur ne semble pas se douter que le lecteur pourrait lui retourner son principe obscurantiste (4) avec d'autant plus de raison que le texte hébreu n'est nullement un "materiale largamente ignoto"; il l'est entièrement. Le lecteur ne le suivra pas dans sa voie partisane; il attendra patiemment, avant d'en dire quelque chose, que la documentation soit mise à la disposition des chercheurs. Toutefois, en raison de la situation actuelle, un fac-similé ne suffit plus; une photographie non retouchée est nécessaire.

II - Déchiffrement des textes.

Ga 1 et 2 (cf. GaHeS, p. 160). - L'omission du trait de séparation des mots après wtnw de Ga 1/8 et de n de wrhn de Ga 2/6, l'élimination de m de mrrm de Ga 1/5 et 2/4, l'invention de n de csn de Ga 1/7 (une section du rebord de l'encadrement fut prise pour n), l'incapacité de lire k de kkm de Ga 1/7, la fin de Ga 1/3, le début de Ga 1/4 et les trois premières lettres de Ga 1/10 sont bien à leur place dans un déchiffrement où g (5) est le g dans gyr de Ga 1/4, f et t sont lus q et z dans tflt de Ga 1/4, k est le m dans kyn de Ga 1/4, r est lu d dans rngl de Ga 1/5 et 2/3-4, et où l'auteur s'avoue incapable de distinguer l et r (p. 562 et 563) (6), ce qu'indique sa lecture de plm au lieu de prhl de Ga 1/5 et 2/5.

Ga 12 = KRS 3,01 (cf. GaAY, p. 403). - L'auteur affirme à propos de la l.1 que "la fotografia conferma una buona parte delle integrazioni di Nordmann - Mittasch, non accettate del RES". Deux lettres, l et le premier b, sur les six restituées par ces deux auteurs sont à retenir. De plus, la lecture de "/r" à la fin de la ligne est absolument erronée. Il faut lire b/: le trait horizontal de la lettre est très clair; le nom est >lhbb >Ilhabib.

Ga 20 (cf. IrJaRI, p. 405 - 406). - Le déchiffrement du texte est particulièrement lamentable. La liste des additions et corrections serait trop longue. Son déchiffrement ajoute 69 lettres à celui de l'auteur et en corrige 20 autres de sa lecture.

III - Transcription des textes.

Plus les signes d'une transcription sont inusités, et plus le travail prend un aspect savant. La transcription par les signes s1, s2 et s3, des sibilantes ordinairement reproduites par s, š et ś, ne prouve absolument rien et ne présente aucun avantage. Elle complique la situation étant donné que le système ordinaire de transcription est adopté dans les traductions. Mais cette dualité de systèmes n'est même pas constante. Si š devient régulièrement un simple s, s2 est rendu par š et s3 dans Ga 8/2 (cf. GaHeS, p. 163 et 164), mais š, en s1, dans Ga 20/3 (cf. IrJaRI, p. 405 - 406). La liste de détail précise est également visible dans l'élimination de ' et de points diacritiques de h et d dans la traduction de beaucoup de mots propres. Deux autres remarques d'ordre genre peuvent être ajoutées ici. Ga 3 et 5 transcrivent de "beyt el-Ashal" (cf., e.g., GaHeS, p. 153). Si le lecteur n'éprouve aucune difficulté à voir que c'est >, et non ', qui est omis après l'article da nom, il ne sait d'où vient et à quoi correspond l'accent grave fantaisiste placé au-dessus de la lettre "a". Enfin, "šafar" doit être corrigé en "šafir".

Les trois points utilisés dans une transcription indiquent un nombre inconnu de lettres disparues ou illisibles. Pourquoi en mettre quatre dans Ga 2/3-5 (cf. GaUNIS, p. 560) ou retenir les trois quand rien ne manque, puisque le texte continue à la ligne suivante, comme dans la traduction de Ga 17 (cf. GaAY, p. 404) ou encore quand le nombre des lettres illisibles peut être déterminé avec précision: une (Ga 1/3 et 20/3; cf. respectivement GaUNIS, p. 560 et IrGaSRI, p. 405), deux (Ga 20/3), quatre (Ga 20/3) et cinq lettres (Ga 20/7; cf. l.c., p. 405 - 406). -- L'étude de Ga 17 (cf. GaAY, p. 404) se caractérise par la contradiction de parler de "la parte terminale di un'iscrizione", ce qui est bien indiqué par la transcription du texte, tout en mettant trois points à la fin de la traduction des trois premières lignes et en suggérant de restituer la fin des ll. 2 et 3.

Le point imprimé au-dessus d'une lettre indique une lecture douteuse, et l'auteur l'utilise abondamment; p.ex., il y en a 51 dans sa transcription de Ga 1 (cf. GaUNIS, p. 560). Quelle peut bien être la différence entre ce point et le "(?)" placé après une lettre de Ga 13 = RÉS 3980 (cf. GaAY, p. 403) et Ga 20/4 (cf. IrGaSRI, p. 405 et 407)?

Le petit rectangle de la fin de Ga 3/1 (cf. GaUBS, p. 154) est "un riquadro con un rilievo che non mi è stato possibile decifrare" (p. 153). Comme dans le cas du petit texte hébreu, aucun calque ou fac-similé ordinaire n'est publié. C'est faire preuve de prétention arrogante que d'empêcher le lecteur de l'étudier et de s'en faire une idée personnelle parce qu'on est incapable d'y voir clair soi-même.

A propos de Ga 11 = RÉS 3985 (cf. GaAY, p. 403), l'auteur ignore que le seul endroit où les dimensions de la pierre et la hauteur du relief sont donnés, est le commentaire de Ja 531 E = Tazzer 8 (7).

La description de Ga 20 (cf. IrGaSRI, p. 405) est inexacte. "Only scanty traces of signs appear on the left part of the inscription". Cette affirmation est exacte si "line 2" remplace "the inscription". L'auteur continue en disant que "badly damaged [] is also the right part of the following seven lines". Puisque le début de la l.9 se lit sans grande difficulté, les sept lignes deviennent six, et ces endroits ne sont pas "badly damaged", autrement toute lecture en serait impossible. Il est vrai que le début des ll. 3-8 n'est pas déchiffré par l'auteur. Cette incapacité de lire des lettres difficiles indique que sa mention de nombreuses lettres (e.g., *mqlthmw* de la l.2, *mqlhn* de la l. 3 et *tlwb* de la l.9) ne vient pas de sa lecture de la photographie, mais bien d'un raisonnement basé sur l'existence du même mot ailleurs dans le texte.

IV - Interprétation des textes.

A - Les monogrammes de Ga 1 et 2.

La transcription de Ga 1 et 2 (cf. GaUNIS, p. 560) marque l'emplacement de quatre monogrammes et d'un symbole dans le premier texte et celui de deux monogrammes et d'un symbole dans le second. Le commentaire ne s'occupe d'aucun d'eux et le lecteur non spécialisé se pose la question de quatre monogrammes pour les deux noms de l'auteur du texte. Les dessins nos. 1, 2 et 5 de Ga 1, identiques aux trois de Ga 2, sont des symboles et se retrouvent déjà, p.ex., dans CIH 541/70-72. Les deux monogrammes de Ga 1, les dessins nos. 3 et 4, représentent respectivement les premier et second noms de l'auteur du texte.

B - Recherches étymologiques et traduction des mots.

La recherche étymologique est pratiquement inexistante; l'auteur ne

signale presque jamais si un mot est nouveau ou non, et ses commentaires manifestent clairement que le matériel sud-arabe est pour lui terra incognita.

Le commentaire de Ga 1 et 2 (cf. GaUNIS, p. 561 - 565) contient trois recherches étymologiques qui toutes font appel à l'hébreu, comme si le sud-arabe n'était qu'une espèce de dialecte hébraïque. D'ailleurs, son ignorance du sud-arabe est démontrée par la superfluité des deux dernières de ses étymologies. Le mot slm (p. 564) a déjà été expliqué depuis bien longtemps, et le mot lbš (p. 563) est déjà connu au sens métaphorique, p.ex., dans Geukens 6/24. Les trois mots en question s'expliquent naturellement par l'arabe, et point n'est besoin de chercher la solution en hébreu. C'est également parce qu'il ne considère que l'hébreu que l'auteur déclare que "la parola mḥrtm [de Ga 1/6 et 2/4-5] non mi è stato possibile tradurla" (p. 563).

Comment comprendre la traduction de ncywhw de Ga 1/5 (cf. aussi Ga 2/4) par "le sue parti alte", celle de mzll de Ga 1/9 par "pavimento", et celle de šrct de Ga 1/5 et de šrc de Ga 1/10 par "tegole terminali" et "bocche d'acqua" (cf. GaUNIS, p. 561)? Inutile de chercher l'étude étymologique de chaque mot ou la mention de textes parallèles; ils n'existent pas. Le dernier exemple indique également que la traduction ne s'occupe pas du nombre du substantif et donne deux sens différents au même mot.

C'est faire preuve de simplisme historique que de traduire ymnt par "Yemen".

La restitution de w avant tmdm dans Ga 2/2 (cf. l.c., p. 560) est une erreur. De plus, si, comme il faut le penser, le texte commence au niveau du monogramme, la première lettre de la ligne est t et il n'y a pas de place pour une autre lettre; le trait de séparation des mots y serait d'ailleurs unjustifiable.

Plus de treize lignes de commentaire sont consacrées à l'étude de sen skt de Ga 3/2 (cf. GaUNIS, p. 154 - 155), qui fait appel à l'araméen zᵉkhût. Ce parallèle n'est pas acceptable en raison de la disparition de la consonne h et aussi parce que, le mot étant araméen, l'auteur juif du texte n'aurait pas manqué de transcrire la faible w. On peut d'ailleurs se demander pourquoi l'auteur a choisi zᵉkhût de préférence à zᵉkût (8), qui n'entraînerait pas la première objection. Le mot se lit tkt sur la photographie publiée. Le trait horizontal du b précédent est bien visible, mais les deux traits horizontaux de z ne le sont pas. De plus, l'auteur aurait dû s'en référer à HC 11 (9), un autre texte de la même région, qui porte un parallèle parfait: -/b(3)tkt/mrʾhmw au lieu de btkt/mrʾhw du présent texte, et mrʾ des deux inscriptions désigne le dieu monothéiste rḥmnn. Malheureusement pour l'auteur, HC 11 n'est pas inventorié dans RES, VIII. Cf. l'arabe takyit, masdar de kāta (i), 2e forme "arranger, mettre en ordre"; tkt peut se traduire par "disposition, arrangement". - La fin du commentaire de l'auteur se lit: "un altro probabile caso di aramaismo giudaico in sabeo si può ravvisare in ʿm 'popolo' (anziché ʿm 'con') di Ja 1028 (1.4) e forse di Ry 508 (1.8)". L'auteur ne veut connaître du matériel sud-arabe que ce qui est conforme à ses idées. Les deux textes mineens mentionnant ʿm peuple ont été dûment signalés par G. Ryckmans dans son commentaire du deuxième texte (10). De plus, le lecteur aurait aimé trouver une explication du "forse" devant la cote du second texte, car les deux textes sont datés de la même année, 633 de l'ère sabéenne, et sont gravés dans la même région. L'adverbe paraît venir du fait que le premier nom de l'auteur du premier texte, le roi provincial Yūsuf bʾsbʾar Yaṯbar, est juif, et le nom de l'auteur du second texte est strictement sud-arabe. Cette différence ne justifie pas le "forse" parce que Yūsuf est sud-arabe de naissance et de culture, et sa conversion au judaïsme ne change pas

cette situation.

Les quinze lignes de commentaire de ṣrhtḫw de Ga 3/5 (cf. GaWG, p. 156) n'aboutissent à aucune interprétation! Le lecteur est cependant heureux de rencontrer ici pour la première fois une étymologie arabe, raḥaṭ. Mais elle est introduite par la remarque suivante: "Se fosse possibile (e linguisticamente ralla si oppone a ciò)". Une précaution aussi oiseuse prouve que l'auteur est étranger aux relations entre le sud-arabe et l'arabe. ṣrḥṭ signifie familles; cf. l'arabe raḥṭ ou raḥaṭ "famille, tribu d'un nome".

Ga 10 (cf. GaAY, p. 402). - La restitution de la fin de la l.1 peut être soit bs̆ms[hmw par [leur] divinité solaire, soit bs̆ms[yhmw (e.g., Ja 618/34) par [leurs deux] divinité[s] solaire[s]. - Le ʾ final de la l.2 appartient à ʾ[dm les ser[viteurs de ...; cf. RÉS 3992/9.

wʾs̆n de Ga 17/5 (cf. GaAY, p. 404) est traduit par "potenza". Cette nouvelle traduction n'est fondée sur aucun commentaire philologique, et l'auteur ne dit pas où il a puisé sa traduction erronée. Le mot est bien connu et signifie aide.

Le commentaire de Ga 20 (cf. IrGaSKI) est ridiculeusement limité;il ne prend même pas toute la p. 407. On n'y trouve que deux étymologies. Mais,progrès sensationnel, elles font appel à l'arabe et les deux mots en question sont même reproduits en lettres arabes! Exception faite de cette innovation, plus des trois quarts du commentaire ne veut rien et ce qui peut être retenu, ne dit qu'une partie de ce qui aurait dû être dit.

a - L'auteur signale que rmgl se dit d'une "road cut in the mountain". Puisqu'il ne se réfère à aucun texte, l'auteur donne à son lecteur l'impression qu'il s'agit là d'une de ses trouvailles.

b - ʿdy (l.5) signifie jusqu'à et nullement "in the direction of".

c - La traduction de ṣrbt par "dug" (l.6) et "cutting" (l.10) et celle de ḥgb par " have cut" (l.6) sont contredites par les parallèles sud-arabes qui ne sont évidemment pas renseignés.

d - Le commentaire déclare que le nom propre ṯmn est attesté pour la première fois à la l.12 en relation avec ʿAttar. Il se trouve déjà dans Khalidy-Condé 8/2 (11). Pas plus que celle de HC 11, cette référence ne peut être trouvée - c'est bien dommage - dans RÉS, VIII.

C - Théories linguistiques.

Un fait bien connu en sud-arabe est l'utilisation de bny (au lieu de bn) le fils de, après un seul nom personnel, soit au nominatif (e.g., Ja 588/1), soit à un cas indirect (e.g., Ja 614/8). Ignorant le fait précédent, A. Capuzzi en est encore à considérer bny du premier cas comme un duel et, dès lors, s'étonne de ce que "la questa particolarità non è stata discussa da A. Jamme" (12) dans son édition de Ja 665. Wadi Masil 1/1 et Ga 1/2 sont les deux seuls exemples connus de bnw utilisé au lieu de bny du premier cas. "Una spiegazione soddisfacente di questo fenomeno non è stata ancora data", déclare GaWHS (p.561), et, naturellement, il a une explication à offrir, savoir -w et -y sont des matres lectionis. Puisqu'il utilise RoIGES (voir plus bas), il est difficile de croire que l'auteur ignore - mais lors, pourquoi ne pas s'y référer? - que sa solution est exactement dans la ligne de celle de RoIGES, qui écrit: "It does therefore seem possible that w and y sometimes represent matres lectionis for the vowels ī, ō and ū, ō" (p. 5) (13).

le cas de bn = bnw/y contient déjà en lui-même la preuve que -w et -y ne sont pas des matres lectionis, puisque la valeur fondamentale de -y est d'indiquer un cas oblique. L'explication doit être cherchée ailleurs. Il s'agit, à mon avis, de l'écriture pleine d'un mot à troisième faible, combinée à l'interchangeabilité bien connue des faibles, surtout en troisième position. D'autres exemples existent en sud-arabe, dans lesquels il ne peut être question de matres lectionis; e.g., rdw (e.g., Ja 561 bis/18) et rdy (e.g., CIH 323/7). La même solution peut être appliquée au cas de faibles à l'intérieur d'un mot. Pour ne s'en tenir qu'aux deux exemples de BeDGES (p. 5), il faut bien avouer qu'aucun d'eux n'est probant. L'équivalence du sud-arabe hmyr et du grec Homêritai doit avant tout tenir compte qu'il s'agit d'une prononciation étrangère et que les équivalences grecques sont loin d'être consistantes. De plus, la bonne logique impose de donner la même importance aux deux syllabes et nullement de ne s'occuper que de la seconde. "Ho" doit correspondre à hu; hmyr devrait donc être compris comme une forme qutayl. C'est la diphtongue ay que le grec rend par ê dans le cas présent, comme il le rend par ei ou oi dans d'autres cas.
Le cas de ym et ywm dans le même texte, CIH 338, prouve uniquement la facilité avec laquelle l'écriture défective est utilisée, quelle qu'ait été la prononciation du mot.
Les noms yhwdb et symsn de Ga 3/1 et 4 (cf. GaUBS, p. 154) ne peuvent ni influencer la solution suggérée plus haut, ni intervenir dans l'évaluation des lettres faibles sud-arabes. Les deux mots sont des transcriptions juives, et le premier nom lui-même est juif.

Plus de la moitié de la p. 562 de GaUNIS est consacrée à la présentation d'une théorie nouvelle: t- de tbyt de Ga 1/4 et 2/3 serait "un elemento pronominale determinativo indifferente al genere". Il suffit de faire remarquer que cette théorie est basée sur la discussion d'un contexte incluant la lecture fautive de deux mots, sur une traduction partielle et augmentée de deux points d'interrogation et sur l'inutilisation du vocabulaire arabe, où le mot tbyt existe. Il est vrai que, dans cet article, l'auteur se limite à l'hébreu pour trouver une solution à ses problèmes.

L'expression mr>/hyn/wmwtn de Ga 3/2 (14) est déclarée "linguisticamente ambigua" (cf. GaUBS, p. 155) et est traduite par "Signore dei vivi e dei morti" (p. 158). Il n'y a aucune ambiguité; aucun indice ne suggère le pluriel et -n, la terminaison du pluriel régulier, est très rare. Les deux mots sont au singulier et signifient respectivement la vie et la mort. De plus, la remarque "hy per hyn in RES 3709, numer." est une autre erreur en ce sens que les deux cas sont différents et ne sont pas interchangeables: hyn du présent texte est à l'état absolu défini, mais hy de RÉS 3709/3 est à l'état absolu indéterminé sans mimation.

L'auteur est à ce point igrare de la phraséologie sud-arabe qu'il n'hésite pas à traduire bcl/dmr(3)... de Ga 17 (cf. GaAY, p. 404) par "signore di M...". bcl déterminant un nom divin n'est jamais suivi du pronom relatif d.

Les trois caractéristiques linguistiques que l'auteur signale à propos de Ga 20 (cf. InGaSRI, p. 407 - 408) n'existent pas.

a - Au sujet de son blcl, voir plus loin.

b - "The emphatic dual ending -hn was found only in early Sabaean inscriptions" (p. 407). "Of course, the date of the inscription in the year 320 A.D. compels us to change our views about the supposed early use of forms like -hn" (p. 407 - 408). Ces deux affirmations prouvent que la prétension de l'auteur n'a d'égal que son ignorance et son attitude partisane.

la première affirmation s'en réfère à BeDGES, qui écrit: "-hn in early SaB, as in R 4781/1 nhlhn" (p. 32). L'attitude partisane de G. Garbini s'allie à son manque de méthode et à sa crédibilité aveugle. Il ignore la remarque de Lipiński (24), selon laquelle nhlnhn doit être lu dans RÉS 4781/2, 1-2 et 4 (au lieu de 3), la suppression du premier n de nhn dans les trois cas est une erreur de gravure de G. Ryckmans (16). De plus, G. Garbini n'a pas étudié BeDGES; autrement, il aurait remarqué que cet auteur se contredit lui-même en mentionnant "an early SaB R 4781/1 sln/nhlnhn" (p. 47) avec le renvoi à la note 112 (p. 74 s), où il écrit: "wrongly printed in Répertoire as nhlhn". G. Garbini ignore également le duel bythn de Ga 7,3/4, un texte qui est certainement loin d'être "early" (c - "The ending -yn of the absolute dual (in ʿlyn form [A here from] ʿlw 'shrine [carved in the rock]')". Cette interprétation est inacceptable en raison de l'élimination de la troisième radicale.

Par contre, les deux caractéristiques du texte ne sont pas relevées.

a - hmt de la 1.6, l'adjectif démonstratif masculin pluriel hmr (16) en écriture pleine, n'a pas été lu par l'auteur.

b - L'expression dn/pstrn des ll. 10-11 est reprise plus loin.

D - Constructions grammaticales.

Les constructions grammaticales ne semblent avoir de valeur que lorsqu'elles coïncident avec l'idée générale que l'auteur a du texte.

L'expression pslm/kwslm de Ga 1/10 (cf. aussi Ga 2/5) est traduite par "figure di stambecchi" (cf. GARBINI, p. 501), ce qui suppose pln/ wln.

L'expression wtnw bhw/bemān de Ga 1/8 est déformée par la traduction fantastique suivante: "e il suo bacino (?) che è in esso con colonne" (cf. l.c.). L'absence de tout commentaire ne permet pas au lecteur de comprendre la première partie de cette traduction. Qu'a-t-il rendu par "bacino"? Est-ce wtn ou tn au cas où il aurait oublié un des deux wt faisant l'un ou l'autre de ces deux mots peut-il donner "bacino"? Il est toutefois certain que l'auteur a restitué h avant le w final de wtnw, et l'idée de "bacino" lui est venue de sa traduction de la ligne précédente, où il trouve une "cisterna", qui est la traduction erronée de csn, et la lecture de ce mot est, elle aussi, erronée.

Le commentaire de slt de Ga 3/3 s'étale sur seize lignes (cf. GARBINI, p. 155 - 156), y compris la citation d'un passage biblique dont on ne voit pas l'utilité, pour aboutir à une erreur syntaxique, savoir la dépendance de bslt de d de la même ligne, alors que bslt est le pendant de bnḥ rbbt (2.2) et bnyn (2. 3 et 4). mqlt/mlkm semble et sur la base de sa traduction; cf. l'arabe salat en plus "ricevette, locali".

Le reste de quarante-sept lignes de commentaire, c'est-à-dire plus d'une page entière, sont consacrées à la vie (cf. loco, p. 156 - 160) et se basent l'interprétation syntaxique fantaisiste des deux mots mlat hwrtn - le premier serait le complément déterminatif de rbt qui le suit (cf. loco p. 156 et 160) - sur la traduction de mlk par un substantif et, enfin, sur une attribution pour l'hébreu d'une signification du dernier mot.

Le texte se lit comme suit:

- [illegible]
- [illegible]

La répétition de la préposition l avant mkrbn a pour but de rattacher le mot à mknt, comme mcn de la 1.6 rappelle byt de la 1.1. Sans cette préposition, le texte porterait mknt/mlkn/mkrbn, qui se traduirait normalement par "le sanctuaire du roi Makrabân". Dès lors, ṯhlk est le nom propre de mkrb. Les neuf lignes du commentaire de la dernière expression ne retiennent que deux possibilités hébraïques. La restitution qui s'impose tout naturellement utilise le verbe hyy (cf. Proche-Orient 1/6 qui, comme HC 11 et Khalidy-Condé 8, n'est pas inventorié dans RÉS, VIII). Enfin, le texte est manifestement incomplet. S'il n'en était pas ainsi, on ne comprendrait pas pourquoi le graveur aurait tellement serré les lettres de la 1.5 pour laisser inutilisé un cinquième de l'espace final. La partie non détruite de la 1.5 comprend 49 lettres et 10 traits de séparation des mots, et la même section de la 1.1 n'en contient que 37 et 6. Toute restitution est sans doute conjecturale. Il n'en reste pas moins vrai que la première restitution qui vient à l'esprit (voir plus haut), comble parfaitement la lacune du point de vue du nombre des signes manquants.

L'interprétation de dhgrm de Ga 17/4 en "della città." (cf. GaAY, p. 404) contredit l'opinion de l'auteur qui met un point final après le mot. Il doit être suivi du nom propre de la ville, qui se trouvait au début de la 1.5.

L'étude de Ga 20 par IrGaSRI est sans contredit la preuve la plus éclatante que l'auteur donne de son ignorance du sud-arabe, tout autant que de son incapacité de lire un texte difficile.

a - Son hlel (1.5) est présenté comme une "enlarged form of cl" (p. 407). Cette expression est sans doute copiée de BeDGES (19), mais elle n'explique rien. Une explication était d'autant plus nécessaire que cette préposition composite comprendrait deux prépositions de lieu encadrant une préposition de mouvement, b + l + cl. Une préposition de ce genre est impossible.

b - L'expression mnqltn/ṣrot (1.6) "the dug roads" se composerait d'un mot déterminé et de son adjectif indéterminé!

c - A la 1.8, en plus des trois mots qui restent sans traduction, il en est quatre autres dont l'interprétation est erronée. slyn a été discuté plus haut. Les mots cbm et tyhm sont traduits comme des substantifs à l'état déterminé, bien qu'ils soient à l'état indéterminé. Mais ils ne sont pas des substantifs; ils sont des noms propres. bn est pris pour le verbe bny! Ce verbe n'est jamais attesté en écriture défective. bn est connu comme un verbe signifiant s'arrêter, faire une halte dans deux textes minéens, JsaL 102 et 341 (20).

d - La traduction de la 1.9 contient trois cas de déformation du nombre des mots. Le pluriel rqyh est traduit par le singulier, "work", et les deux singuliers composant mwrthw sont rendus par deux pluriels, "their defences". Voir déjà plus haut, le cas de ṣrc et ṣrct.

e - L'auteur déclare que "the syntactic construction of this phrase [ll. 10-11] arises some difficulty" (p. 407). Comme d'habitude, aucun détail n'est donné et le lecteur ne peut savoir quelle est la difficulté de l'auteur. Force lui est donc de se limiter à la traduction imprimée. La traduction de kwn - - dkrn/dn/ ṣṭrn par "were remembered by this inscription" (p. 406) est inexplicable. Quelle est la valeur de dkrn et surtout de sa terminaison -n? D'où vient le "by"? Comment le singulier dn peut-il être l'adjectif démonstratif du pluriel ṣṭrn?

E - Questions historiques.

1 - A propos de Ga 1. - Ga 1 mentionne la date de 572 de l'ère sabéenne en relation avec le règne de ʾsrḥbʿl/yʿfr, fils de ʾbkrb/ʾsʿd,

et cette date entraîne, comme le dit GaUNIS (p. 566), la modification de la chronologie de JaDSY (21), selon laquelle srḥbʾl/ycqf "avrebbe incominciato a regnare nel 570 e.s." Ce détail est une déformation de la réalité; ma chronologie spécifie clairement " ± 570". Il m'est d'avis qu'il peut à juste titre se réjouir l'auteur qui, presque dix années avant la publication de Ga 3, était parvenu à une approximation serrant la réalité de si près.

Dans sa note 14, l'auteur mentionne tout d'abord "un altro punto delle argomentazioni di A. Jamme", "la gratuità dell'identificazione (peraltro assai poco verosimile)" de cbkllm, auteur de CIH 6, avec cAbdkulâl de la tradition arabe. Pourquoi l'auteur déforme-t-il, ici encore, la réalité? JaDSY ne parle que "de l'identification éventuelle" des deux noms (p. 5). Et pourquoi l'auteur ne daigne-t-il pas donner la ou les raisons de son "essai poco verosimile"? S'imaginerait-il, par hasard, que seule son affirmation suffise?

L'auteur continue en affirmant que "le iscrizioni CIH 6 e CIH 644 restano completamente indipendenti perché la prima ricorda la costruzione del palazzo yrt, la seconda del palazzo yrsȝ. L'identificazione dei due nomi operata da A. Jamme appare ungiustificata". La lecture de yrt dans CIH 6/3 est contredite par la photographie de la pl. 4 du CIH (voir plus bas, la n. 22). C'est une autre erreur que de m'attribuer l'identification des deux noms; elle a été faite en 1930 par CIH, t. III, p. 314 B. Et c'est une invention pure et simple que d'affirmer que CIH 644 "ricorda la costruzione del palazzo [] yrsȝ"; voir plus bas, ma remarque à propos de J. Ryckmans. Le lecteur non averti pourrait difficilement se rendre compte que la rédaction de la note 14 n'a pour but que d'abonder dans le sens d'un de ses idoles, J. Ryckmans (22). Mais l'auteur se garde de le dire.

La note 15, qui clôture GaUNIS, pose la question de l'identification de šrḥbʾl/ykf avec srḥbʾl/ycfr (23), "il quale ad un certo momento, per ragioni di successione dinastica (il cui meccanismo ci rimane totalmente ignoto) non abbia cambiato il suo cognome. L'ambito cronologico di tale regno resta possibile [], e tale ipotesi potrebbe giustificare l'assenza di coregenze di Šarahbiil Yacfur con i suoi figli". La seule chose à retenir de cette suggestion saugrenue est un lieu commun, savoir notre ignorance du procédé exact suivi dans la succession des règnes. Mais cette ignorance n'est pas un blanc-seing pour n'importe quelle suggestion. La possibilité d'une théorie n'est pas assurée du simple fait qu'il n'y a que 39 années de différence entre la première mention connue d'un roi en corégence avec son père et ses frères et la dernière date connue de son règne solitaire. Son unique possibilité vient de l'hypothèse du changement du second nom royal du premier roi, et cette hypothèse ne repose sur aucune donnée épigraphique et l'auteur ne tente même pas de lui donner un semblant de probabilité. Quel avantage un roi dont les deux noms sont connus par la titulature mentionnant la corégence de son père avec ses fils, pourrait-il avoir à changer son second nom, sinon celui de ne plus être identifiable dans cette titulature une fois le changement accompli? On comprendrait si le changement avait pour objet un nom dynastique. Mais ce n'est pas le cas ici.
Bien que l'auteur ne dise pas d'où lui est venue l'idée d'un changement de nom royal, il m'est d'avis qu'elle lui a été suggérée par le cas du roi provincial Yûsuf ʾAsʾar Yaṯʾar, déjà mentionné plus haut. On peut toutefois se demander où se trouvent les points de similitude. Aussi longtemps que l'auteur ne s'en explique pas, ce serait battre l'eau que de discuter le cas.

De plus, l'auteur se contredit en prétendant que l'allongement du règne de srḥbʾl/ycfr, suite à son identification avec srḥbʾl/ykf, pourrait expliquer l'absence de sa corégence avec ses fils, puisque la corégence de šrḥbʾl/ykf avec ses fils est attestée à deux stages successifs dans RÉS 4919 + CIH 537 (24) et Ja 676 (25). Toutefois, si le srḥbʾl/ycfr de la dernière inscription est bien lui-

même et non šrḥbʿl/ykf, l'auteur met en scène des individus dont on ignore tout, y compris leur existence. À mon avis, "figli" est une erreur pour "fratelli" qui, eux, sont connus par Geukens 2. Dans ce cas, l'hypothèse fantaisiste de l'auteur n'explique rien du tout; la corégence de šrḥbʿl/yᶜfr avec ses frères aînés devrait plus normalement précéder son règne solitaire et, donc, se placer entre les années 543 et 565 de l'ère sabéenne. Un allongement du règne de šrḥbʿl/yᶜfr ne change rien à la situation.

2 - A propos de Ga 3. - ʾplk, "anche questa parola, un plurale interno, non risulta attestata finora" (cf. GaMRS, p. 157). Ce nom est celui d'une maison dans CIH 279/3. Les textes du CIH ne sont pas non plus inventoriés dans RES, VIII. L'erreur de l'auteur, qui interprète le mot comme un substantif, en engendre une autre, celle de considérer que mkrb de Ja 856 est le même que celui de Ga 3. Toutefois, il est impossible au lecteur de savoir si c'est l'interprétation de ʾplk comme substantif qui a donné naissance à l'identification erronée des deux mkrb, ou si c'est le désir d'identifier les deux noms qui l'a forcé à ne pas prendre ʾplk pour un nom propre. Quoi qu'il en soit, l'analyse de cette erreur d'identification vaut son poids d'or; c'est un bel exemple de déformation de données textuelles et, puisque ces données crèvent les yeux, leur déformation montre à quel point l'auteur est incapable de se servir de données épigraphiques. Cette erreur est présentée comme une "ipotesi (che non raggiunge una totale certezza ma che appare però estremamente probabile)".

Le mkrb de Ja 3 s'appelle ʾplk et fait partie d'une maison qu'un individu brs a construit sous le règne de drʾmr/ʾyʾmn.

Le mkrb de Ja 856 s'appelle bryk et est une construction indépendante que deux rois, mkrb/yhmn et son fils, [ʾlkrb/ʾsʿd], [brʾw/whwtrn/wʾlhqrn ont construit et fondé et] couvert.

Le seul point commun aux deux textes est la mention d'un mkrb, et la corégence signalée dans Ja 856 est antérieure au règne attesté dans Ga 3.

3 - A propos de Ga 5 et 8. - JaSDTB (p. 385 - 388) a suggéré l'existence de deux ʾlkrb/ʾsʿd, et cette distinction "si rivela [] essere un elemento formale [] [] []

l'auteur termine en formulant une vérité de La Palice, savoir "ma su ciò, la risposta è al futuro". S'il en est ainsi, c'est arrogance et folie de sa part que d'affirmer catégoriquement que la distinction des personnages royaux "ai rivela dunque fallace". Il eût certainement été avantageux pour la science sud-arabe que l'auteur se soit tu en attendant le verdict du futur. Mais le lecteur ne doit l'attendre pour se rendre compte du présent, c'est-à-dire la témérité et l'ignorance de l'auteur. D'ailleurs, il se montre incapable de juger à leur juste valeur les données archéologiques et épigraphiques des textes et ne craint pas de les truquer pour les utiliser à ses fins.

a - "Le due iscrizioni di Minkath [= RÉS 2625 et 3444] offrono un argomento a favore di questa soluzione" (p. 163), cette question étant la restitution du second nom royal de Ja 856. Les pierres portant les deux textes précités sont employées presque côte à côte dans un mur de la mosquée, et le simple fait de leur proximité actuelle, que tout archéologue tient pour absolument fortuite, est "un argomento" prouvant, d'après l'auteur, que les deux noms mentionnés sur ces deux pierres doivent également réunis dans Ja 856.

b - En vue de rendre sa théorie plus appétissante, l'auteur ne recule pas devant le trucage des données épigraphiques de deux textes en inversant volontairement les noms des deux fils de mlkkrb/yhpmn. RÉS 3383 et Ga 5 donnent la nomenclature suivante: wbnyhw/ʾbkrb/ʾsʿd/wdrʾmr/ʾymn. Le tableau chronologique de l'auteur inverse les données de cette liste de la manière suivante: "con i figli: Dharaʾʾamar Ayman e Abukarib Asʿad" (p. 165).

L'information historique de Ga 5 et 6 ajoute une corégence au tableau de JaSEB (p. 393) tout en confirmant les dates générales qui y sont données, puisque 493 de l'ère sabéenne correspond, selon le comput de la p. 362 A du même ouvrage, à 383 de notre ère. Elle ajoute aussi la relation de père à fils entre ʾbkrb/ʾsdʿd du précédent tableau et le ḥsn/(mlkkrb/)y(h)mn du tableau de la p. 394.

4 - A propos de Ga 20. - Avant d'étudier l'information historique de Ga 20, il faut faire remarquer que GaUNIS et GaJPS mentionnent toutes les dates en ère sabéenne sans donner leur équivalence en ère chrétienne. Par contre, IrGaSRI laisse tomber la datation en ère sabéenne et n'utilise que l'équivalence en ère chrétienne (p. 408). Le passage s'opère sans une remarque de quelque nature que ce soit. En d'autres termes, le lecteur non averti doit croire que la question du début de l'ère sabéenne a reçu une solution définitive. Comme ce n'est pas le cas, le lecteur ignore tout de la raison pour laquelle l'auteur a choisi la date de 115 avant notre ère pour le début de l'ère sabéenne. Le choix de l'année 115 est une autre initiative flagorneuse de l'auteur à l'égard de J. Ryckmans, et c'est "l'opportunisme de se concilier les bonnes grâces de son nouveau collaborateur, A. J. Landin" (27) qui a poussé J. Ryckmans à la retenir de préférence à l'année 109, qu'il utilisait précédemment.

Ga 20 fut gravé en 435 de l'ère sabéenne durant le règne de ʿtrm/yhnʿm, fils de dmrʿly/yhbr, l'un et l'autre est qualifié de roi de Saba et de Raydân. Avec une simplicité vraiment remarquable, l'auteur ajoute purement et simplement cette information à sa reconstruction de GaTN, mais se garde d'informer son lecteur - mais l'a-t-il vu? - que la première conclusion de sa reconstruction historique confirme définitivement sa distinction des deux lignées d'homonymes royaux. En effet, si ʿtrm/yhnʿm règne seul en -35 de l'ère sabéenne, on doit normalement supposer qu'il avait atteint l'âge mûr. Conséquemment, son fils, rlkkrb/yhpmn naquit vers l'an 40 - -25, et les deux fils de ce dernier naquirent vers -10 - -15. Au terme de la reconstruction historique de l'auteur, sʾmrb/ʾsʿd, le fils cadet de ce même rlkkrb/yhpmn, serait encore roi en 543.

c'est-à-dire approximativement à l'époque de son centenaire! La situation générale ne changerait guère même si la date de naissance des deux individus était abaissée de dix ou même de vingt années; ɔbkrb/ɔsʿd serait nonagénaire ou octogénaire en 543! Il est plus aisé de passer une difficulté sous silence que de la résoudre.

En outre, l'auteur identifie tɔrn/yhnʿm avec tɔrn/ycb/yhnʿm de RÉS 4909, ce en quoi il ne fait que suivre fidèlement son favori, J. Ryckmans (28). Ga 20 confirme la remarque de JaSNB (p. 378 B), selon laquelle le nom du premier ne comporte jamais qu'une seule épithète, alors que le second en a toujours deux. Pour l'auteur, cette distinction "corresponds to different historical or stylistic situations". Faire appel à des situations qui restent inconnues, qu'on n'essaie même pas de deviner ou de préciser et qui, somme toute, n'existent pas même pour l'auteur lui-même, puisqu'il s'agirait de la même personne, en vue d'escamoter un fait épigraphique que chaque nouvelle inscription confirme est une attitude anti-scientifique qui est bien dans la ligne des erreurs des tendances récentes historiques, et le résultat auquel cette attitude aboutit, ne mérite aucun crédit.

L'information de Ga 20 comparée à celle de RÉS 3383 et Ga 5 implique non seulement que mlkkrb/yhɔmn était presque au terme de sa carrière lors de la gravure de RÉS 3383 et Ga 5, mais également qu'une autre lignée de rois accupa le trône pendant une certaine période entre les deux règnes connus par les textes précités. S'il en était autrement, il faudrait supposer une longue royauté d'au moins 25 ans après 435 pour tɔrn/yhnʿm et avant 493 pour mlkkrb/yhɔmn.

V - Ga 1/3-10, 2/?-8 et 20/2-11.

Les passages les plus importants de Ga 1 et 20, mise à part la date conterue dans la finale de chaque texte, doivent être repris; leur déchiffrement par l'auteur contient trop d'erreurs.

Ga 1/3-10.

3 - - -/ʿdy/mr

4 myn/whgbɔhw/tbytm/ġyr/tflthw/ɔqdmn/wšmw/lšyḫhw/sqfn/ʿlym/m

5 ...m/wrbʿtm/wɔghlm/mwlgm/wnʿywmhw/šrʿtm/ɔtwrm/ʿṣbym/wɔlbɔm/

6 sym-bole | wmʿhrt ʿṣbym wdn/w ṣbym | sym-bole | m/dhbm kwn/ʿs wtnw bwsṭ | Ša-raḥ-bi-ɔil | byn/ɔt hw/mw bhw/ɔ mẓlln | Yaʿ-fur | wrn/d sm/mś ʿmdm/ʿ wtfrʿ | sym-bole

10 thw/wšrʿhw/ɔṣlmm/wɔwʿlm/- - -

3 - - - jusqu'au som-

4 met. Et ils l'ont remise à neuf comme gîte de passage sans en sauver les parties antérieures. Et ils ont assuré de lui mettre un haut toit en .

5 ... et en pierres équarries et en grosses pierres poreuses. Et ses pierres de refend, des figures, [étaient] des taureaux de support et des lions

6 et des démons en bronze entre les taureaux de

	support.	ayant été	rotonde dé-	coréé le carc-
	saire, et	île le pour-	vurent de	colorres de
	support	au milieu de	dais.	Et ses addi-

tions supérieures et ses figures [étaient] des statues et des bouquets---

L. 4: tbyt (cf. aussi Ga 2/3), cf. l'arabe tabyît et tabyitat "endroit, gîte où l'on passe la nuit". - tflt, 5e forme de flt; cf. l'arabe falata, Ic, 4o et 5e formes "sauver". - šyḥ, cf. l'arabe šâḥa (i) "faire avec grand soin".

L. 5: ɔghl (aussi Ga 2/3; sans traduction dans la publication de l'auteur), cf. l'arabe ğayhal "grand", adjectif appliqué à un rocher, ṣafât. - mwɡl (aussi Ga 2/3-4), cf. CIH 325/1, mwɡ[l], RÉS 3966/3-4 et 4170. Dans CIH 325/1, la distinction entre ɡ et l se trouve, non pas dans la hauteur de l'appendice, comme le pense CIH (I, p. 361 A), mais dans l'endroit où l'oblique droite de l'appendice s'insère dans la barre horizontale ou verticale de la lettre. Dans l, l'oblique recoupe soit l'extrémité droite de la barre horizontale, soit le haut de la barre verticale. Dans ɡ, elle rejoint la croisée des deux barres. Sur la photographie de RÉS 3966 et mon estampage de RÉS 4170 (29), la partie supérieure de l'appendice de ɡ est une ligne brisée formant un angle droit; par contre, la même partie de l est une ligne rectiligne inclinée vers le bas. Cf. l'arabe mawɡil "lieu où l'on a craindre quelque danger, creux dans lequel l'eau stagnante croupit". Employé comme matériau, mwɡl signifie une pierre poreuse; le mot est apposé à ɔghl. Dans Fakhry 77/3-4, que G. Ryckmans transcrit sur une seule ligne (30) contrairement au fac-similé de A. Fakhry (31), le mot mwɡl est certain dans ma copie, MaN 13. De plus, G. Ryckmans déforme l'expression mwɡl/ɔr/mśwdhr[w] le creux du fortin de leu[r] lieu de réunion. quand il écrit dans son commentaire que "dans le présent texte mśwd [] est en relation avec un ɔr ou forteresse, ce qui semble en faire une de ces demeures fortifiées, telles qu'on en voit encore aujourd'hui dans le Yemen". Le texte dit juste le contraire: le mśwd se composait, entre autres choses, d'une place fortifiée. Enfin, mwɡlm de CIH 660 = Ja 411/2-3 et 3 est un nom propre. - nɔym (aussi Ga 2/4), pl. de nɔm; cf. l'arabe naɔâmat, pl. naɔâyim "pierre en saillie dans l'eau et où se place celui qui puise l'eau; pierre, signe dans le désert". Ces deux sens ont en commun l'idée fondamentale de pierre en saillie ou émergeante. - šrɔt, cf. l'arabe šarɔat "chose qui ressemble à une autre". Ce substantif est apposé au mot précédent et en détermine l'usage. Les pierres de refend servaient d'ornementations figuratives et la liste des figures suit immédiatement. - ɔṣby, cf. l'arabe ɔaṣabîy "celui qui aide, défend" et ɔaṣbîyat "aide, défense".

L. 6: mɔhrt (aussi Ga 2/4-5), cf. l'arabe ɔayharân, espèce de démons (ğûl).

L. 7: ɔs, cf. l'arabe ɔass "ronde" et "gobelet" (parce qu'il est rond). Il s'agit ici d'une construction circulaire.

L. 8: wtnw, cf. l'arabe watana, 3e forme "s'appliquer à une chose".

L. 9: mɡll, cf. l'arabe miğallat "dais, baldaquin".

Ll. 9-10: tfrɔt, cf. l'arabe tafrîɔ "développement" et masdar de l'arabe farɔa, 2e forme "monter sur une hauteur".

L. 10: šrɔ, pl. de šrɔt de la l.5.

Ga 2/7-8.

Ga 1/13-14 se retrouve dans Ga 2/7-8 et en assure la restitution et, de fait, permet d'établir la longueur totale de Ga 2/8.

7 - - -/wɔrḍn/[bɔḫyl/wrdɔ/ɔšᶜb]

8 [ḥmw/wɔḥmsh]mw/sbɔ/ - - - /dltny/wsb[ᶜy/whms/mɔtm]

C'est d'ailleurs de Ga 2/7-8 que l'auteur a repris sa lecture, autrement impossible sur la photographie, du début de Ga 1/13 et 14.

Ga 20/2-11.

2 ...[/wmnqlthmw/mhɔnkn/mnqln/dšfr

3 wmnqln/dɔrḍ/šᶜbn/ḥrtn/wmnqlhn/dy/wtr/wmnqln/dᶜśrm/wm

4 nqln/dqrtm/wmnqln/ddrɔmn/wmnqln/dɔlhm/wmnqln/dᶜqrmn/w

5 mnqln/dntln/wbnhw/dmᶜl/ᶜdy/mṣrᶜn/dkmn/mṣrᶜ/hgrhm

6 w/ᶜlwḍn/wkwn/qrb/hmwt/mnqltn/ṣrbt/hṣbw/bn/ɔsrrh

7 mw/ɔlɔmym/whmln/wḥbrm/wdnbtn/wšbn/wmyfᶜtn/wm

8 wrḥm/wṣlbn/wᶜymm/wtyln/wwlḥm/wᶜdnm/wbn/ᶜrn/wtyḥm

9 bttwb/wmbrɔ/wmqyḥ/ɔbyt/bnyfrᶜ/wmwrthw/dbhgr

10 n/smsm/wkwn/nṣb/wmnṣf/ṣrbt/wttwb/mnqlt/dkr/bdn/

11 ɔsṭrn/ - - -

2 ... et leurs défilés agrandis: le défilé de Šafar

3 et le défilé de la terre de la tribu de Ḥartân, et les deux défilés de Ḥatar, et le défilé de ᶜAšnum, et le

4 défilé de Qarnum, et le défilé de Ḍaraɔmân, et le défilé de ɔAlham, et le défilé de ᶜAqarmân, et

5 le défilé de Natlum, et de celui de Macal jusqu'aux portes de Kazmân, les portes de leur ville

6 ᶜAlwaḍân. Et il y avait près de ces défilés des terrains fertiles [qu']ils ont fertilisés par leurs vallées

7 ɔIlɔumaym et Ḥamlum et Ḥabrum et Dī-Nabatân et Šatam et Ḥayfactân et Na-

8 warân et Ṣaltân et ᶜAymum et Taylan et Walḥum et ᶜAdnum et Bin-ᶜIrrân et Taymum

9 grâce à la restauration et à la construction et aux travaux des maisons des tard Yahufric et de sa route, qui [se trouve] dans la ville

10 Carwân. Et l'aménagement et l'exploitation de terrains fertiles et la restoration de défilés sont devenues un souvenir dans ceci:

11 les lignes d'inscription. - - -

L. 2: mnnk, participe de la 4e forme de nrk; cf. l'arabe nāraka "être grand".

L. 6: ṣrbt (aussi l.10), cf. l'arabe ṣarabat al-ɔard "la terre produisit des herbes et plantes (comme celles appelées ṣarb)". ṣrbt peut être traduit ici par "champs productifs, fertiles"; cf. ṣrb "moisson", e.g., dans CIH 73/7. - ḥṣb, cf. l'arabe ḥaṣaba "fertiliser, rendre fertile, féconder"; le verbe est suivi de deux séries de compléments, les premiers d'origine sont introduits par br (l.6), et les seconds de moyen par b (l.9). Cf. le substantif ḥṣb dans RES 4646/13.

L. 8: tn/ᶜrn: la gravure d'un nom composite en deux sections n'est pas excep-

tionnelle; cf., e.g., ʾmt/ʾbh de CIH 533/1. L'interprétation de bn comme une préposition, qui répéterait bn de la l.6, est contredite par le fait que bn n'est répétée devant aucun des noms précédents. Tous les noms des ll. 7 et 8 sont des noms de vallées introduits par ʾsrrhmw des ll. 6-7.

L. 9: ttwb, maṣdar de twb. - mʿrt, cf. mon étude dans G. W. Van Beek et al., Hajar bin Ḥumeid: Investigations at a Pre-Islamic Site in South Arabia, Baltimore, 1969, p. 338 - 339.

L. 10: rṣb, cf. l'arabe raṣaba "préparer, disposer, arranger". - mṣf, cf. l'arabe munâṣif "colon, fermier". - dkr, cf. l'arabe dikr "souvenir, récit, histoire". - dn/ʾstrn, cas similaire de celui de RÉS 3858/5 (32). ʾstrn indique la pluralité des lignes du texte et est apposé au pronom démonstratif dn, qui se réfère à l'inscription elle-même comme un tout.

Une dernière remarque a trait aux ll. 12-13, où l'auteur lit ʾlyhmw. La grande ellipse de w est clairement visible sur la photographie b de la planche 2. Ce qui pourrait être pris pour le cercle d'un y (cf. photographies a et b de la planche 2) est beaucoup plus petit que celui des autres y du texte. Il faut lire ʾlwhmw leurs dieux.

VI - Gl 389 et 823.

Ga 5, connu par une copie de l'auteur qui n'est pas certain de son travail de copiste (cf. GaUBS, p. 162) et une photographie inutilisable (pl. 1 c et p. 161), contient, à l'exception d'un seul mot, le même texte que Gl 389 = RÉS 3383 = Ga 4, dont la photographie (cf. pl. 1 b) est en majeure partie inutilisable, elle aussi. Ici encore, GaUBS ne publie aucun calque, aucun fac-similé de ces deux textes qui, cependant, aurait été d'une importance vitale dans la question du problème de Gl 389 et 823. Mais ce problème reste ignoré de l'auteur, bien que sa note 13 (p. 161) se réfère à la p. 432 de RycCASP, où ce problème est longuement discuté (n. 99). Tout ce que l'auteur tire de cette page 432, c'est une information qui, passée au tamis de son attitude partisane, devient "a identica conclusione era già pervenuto J. Ryckmans" (n. 13). Cette conclusion est formulée par G. Garbini en ces termes: "la lettura s¹my[n] è dunque sicura", parce que "la fotografia (come del resto anche il disegno del Glaser) mostra chiaramente l'esistenza di uno spacio dopo il segno y di s¹my nonché tracce del segno n". Quelles sont ces "tracce" de n? Une ligne de plus n'eût certes pas été de trop. Déjà en 1960 (33), j'affirmais l'existence de "the expression mrʾ/smy[n] in line 4 of the text", Gl 389, "because there is ample space for the letter n in E. Glaser's copy". Et, en 1962, JaSIMB (p. 386 A) réaffirmait ma position de 1960, et la note 32 de la même page la réitérait d'une manière on ne peut plus claire, "the reading of mrʾ/smy[n] must be accepted". Ces trois faits ne cadrent pas avec l'attitude flagorneuse de G. Garbini, qui les ignore.

L'existence de deux textes distincts au contenu presque identique, se composant chacun de quatre lignes, portant les trois mêmes symboles aux mêmes endroits et la date à la l.4, montre que les deux copies Gl 389 et 823 pourraient être distinctes, elles aussi. RycCASP (p. 432, n. 99) conclut à l'identification des deux copies sur la base de son étude du Tagebuch, VI (p. 23) de E. Glaser. Les renseignements qu'il y donne, ne sont pas précis et il s'est servi d'une copie manuscrite du Tagebuch. En outre, l'auteur se contredit lui-même en débutant sa tirade par la mention que JaSIMB (p. 386, n. 35) distingue les deux copies, alors qu'il signale plus loin que la disposition de Gl 823 "a fait croire à Hommel qu'il s'agissait d'un texte d'une ligne et demie". Puisque l'autre copie se compose de quatre lignes, F. Hommel n'a pu que les considérer comme dis-

tinctes, comme l'indiquent clairement son "und" au lieu de "=" entre les deux cotes (34) et l'absence de toute identification dans son catalogue (35). M. Höfner et H. von Wissmann, eux aussi, tiennent les deux copies pour distinctes (36), ce que JaSNOB a dûment rappelé.

Le silence de E. Glaser lui-même au sujet de Gl 823 dans la publication de sa traduction de Gl 389 (37) et celui de F. Hommel dans son catalogue (35) indiquent qu'aucune des deux copies ne contient une note renvoyant à l'autre. Si Gl 823 ne comporte qu'une ligne et demie, c'est vraisemblablement parce que E. Glaser a pu croire, en voyant l'inscription en 1888, qu'il l'avait déjà vue au cours de son voyage précédent de 1885, et il s'est contenté d'en copier les parties les plus importantes. Il est certain, d'autre part, que son calepin contenant Gl 389, le Tagebuch, VII, ne l'a pas accompagné au cours de son voyage de 1888. Enfin, il ne paraît tout aussi certain que E. Glaser n'aurait pas pu se rappeler, après trois années, les menus détails de la première inscription d'une manière à ce point claire et précise qu'il pouvait, en toute certitude et sans l'aide de son calepin, affirmer qu'il voyait le même texte pour la seconde fois. Il est donc possible, à priori, que Gl 823 soit une copie de Ga 5.

La distinction de Gl 389 et 823 est également possible du point de vue de l'origine des deux pierres. Gl 389 se trouve enchâssée dans un mur du village de Markat et, s'il faut en croire l'information de RyCkSP, Gl 823 fut également copiée à Markat en 1888. Ga 5 se trouve actuellement remployée dans un mur du village de Bayt al-Ahwal. Ces deux localités se trouvent dans les environs immédiats de Ẓafār, et l'autre texte de Bayt al-Ahwal, Ga 3, y a été amené en 1969, mais il provient "nella zona di Ẓafar" (cf. BaMS, p. 153). D'autre part, il serait difficile de prétendre que E. Glaser a copié tous les textes qui se trouvaient dans les endroits qu'il visita. Il est donc possible qu'il ait pu voir un texte en 1885 et l'autre en 1888 et, le recul du temps aidant, croire en 1888 qu'il voyait un texte déjà copié en 1885.

La conclusion des remarques précédentes est que l'identification de Gl 389 et 823 ne peut être prouvée que grâce à l'étude conjointe de la reproduction photographique du cahier de E. Glaser et des photographies très lisibles des deux pierres.

Notes

Note préliminaire: abréviations: BeDGES : A. F. L. Beeston, A Descriptive Grammar of Epigraphic South Arabian, London, 1962. - Ga : textes publiés par G. Garbini. - GaUNIS, GaJBS, GaAY et IrGaSRI, cf. respectivement les quatre articles mentionnés dans la n.1. - JaDSY: A. Jamme, La dynastie de Šarahbi'il Yakûf et la documentation épigraphique sud-arabe, Istanbul, 1961. - JaSIMB: A. Jamme, Sabaean Inscriptions from Maḥram Bilqîs (Mârib), Baltimore, 1962. - RycCASP: J. Ryckmans, Le christianisme en Arabie du Sud préislamique, dans Accademia Nazionale dei Lincei, Rome, 1964, p. 413 - 453.

(1) Ga 1 et 2 dans G. Garbini, Una nuova iscrizione di Šarahbi'il Yaʿfur, dans AION, 29 (1969), p. 559 - 566 et 4 pl.; Ga 3-8 dans G. Garbini, Una bilingue sabeo-ebraica da Zafar, dans l.c., 30 (1970), p. 153 - 165 et 2 pl.; Ga 9-19 dans G. Garbini, Antichità yemenite, dans l.c., p. 400 - 404 et 18 pl.; Ga 20 dans M. al-Iryani - G. Garbini, A Sabaean Rock-Engraved Inscription at Hosnas, dans l.c., p. 405 - 408 et 3 pl.

(2) G. Garbini se réjouit de la parution de RÉS, VIII en ces termes: "Di grande utilità l'indice degli autori e il lessico" (cf. AION, 29 [1969], p. 577). Ce tome ne contient aucun lexique, puisque les mots n'y sont pas traduits. Assurément, le volume le dispense d'inventorier lui-même les textes des t. V-VII du RÉS. Pour le sud-arabisant, cependant, ce tome n'est d'aucune utilité pratique; les textes ont, depuis longtemps déjà, trouvé leur place dans son fichier. Tout ce qu'il lui apporte, c'est un nouveau sujet de critique, puisque cette concordance est incomplète et parsemée d'erreurs. En plus, il faut dénoncer avec la plus grande vigueur l'attitude anti-scientifique qui consiste à réimprimer des erreurs corrigées depuis des années. Il faut lire les trois dernières lignes de la première page de l'avant-propos pour trouver en des termes aussi creux que fallacieux la réponse à la critique précédente. Voici le texte: "Il y aura par conséquent des dispositions à prendre pour l'éviter et pour ménager l'utilisation actuellement valable de volumes qui ne sont pas d'aujourd'hui" (p. 7).Quel peut bien être le sens de ce verbiage? Et si, comme cet avant-propos l'annonce, le tome IX contiendra "des compléments et révisions qui y feront normalement l'objet de nouveaux numéros" (p. 8), les tomes VIII et IX AURAIENT DU ETRE FONDUS EN UN SEUL pour éviter un chevauchement qui sera une nouvelle source de confusion et compliquera les références en ajoutant une nouvelle série de cotes des textes, que le tome IX soit muni ou non de tables générales couvrant les deux tomes. Cette distribution insensée du contenu des deux tomes, comment pourrait-elle être excusée? Si G. Ryckmans n'a pas eu le courage depuis 1950 de rédiger les tables des tomes V-VII, vraisemblablement parce qu'il aurait dû utiliser des publications qui ne le flattaient pas autant qu'il le désirait, rien ne pressait,quelques années de plus n'avaient aucune importance. Quelle est donc la véritable raison de cette distribution? Elle se trouve indiquée à la première page de ce même avant-propos: "l'absence de tables sans lesquelles l'utilité du Répertoire, oeuvre de notre maître, ne pouvait être pleinement appréciée et utilisée" (p.7). La lacune que le tome VIII désire combler, c'est G. Ryckmans lui-même qui l'a voulue en arrêtant la parution du RÉS. Objectivement parlant, la raison précitée revient à ceci: peu importe que des erreurs dûment corrigées depuis plusieurs années soient réimprimées, peu importe les travaux qui contiennent ces corrections et peu importe leurs auteurs, la seule chose qui compte, c'est l'adulation de "l'oeuvre de notre maître".

(3) Trois autres exemples suffisent ici: J. Pirenne et une expression safaïti-

que (cf. GLECS, 7 [1959], p. 113 - 114); A. van den Branden et le safaïtique (cf. al-Machriq, 63 [1969], p. 733 - 744; voir mon article dans l.c., 64 [1970], p. 323 - 324), et M. Höfner et le matériel nord-arabe (cf. mon précédent article).

(4) Cf. AION, 26 (1966), p. 11, n. 19.

(5) Pour la forme de ġ, cf. mon tracé de Ja 658 dans JaDAM, pl. X.

(6) M. Rodinson fait le même avec à propos de Ḥimā dans BiOr, 26 (1969), p. 31 b.

(7) Cf. RSO, 30 (1955), p. 126 - 127.

(8) Cf. M. Jastrow, A Dictionary of the Targumim, New York, 1950, p. 338.

(9) Cf. Le Muséon, 82 (1969), p. 84 - 85 et fac-similé à la p. 101. La photographie du texte prise par F. Gaukens est toujours inédite, et RyCIAOP (p. 492, n. 1) utilise que pour signaler une correction, d'ailleurs superflue, du déchiffrement de la l.6 par G. Ryckmans; la lecture du mot ʾrḍ était déjà certaine sur le fac-similé. Une autre erreur de lecture de G. Ryckmans s'est produite à la l. 5. La première lettre de cette ligne est l; donc, wʾ(l.5)lwdhw et ses enfants au lieu de wʾ[š](l.5)wdhw ses [ser]viteurs (?)". Il faut donc lire wʾlwdhw et] ses [en]fant.š] à la l.1. L'interprétation de G. Ryckmans était déjà contredite par le fait bien connu que ʿbd n'a pas de pluriel, c'est plutôt qui en tient lieu. Enfin, un des deux ʾ de ylgmhmw de la l.6 doit être supprimé.

(10) Cf. Le Muséon, 66 (1953), p. 301.

(11) Cf. l.c., 72 (1959), p. 172.

(12) Cf. AION, 23 (1969), p. 422. La publication du texte est un autre exemple de travail amateuriste. - L'auteur affirme l'existence du nom tribal mlkm dans CIH 109. Cette opinion n'est pas plus probable que l'interprétation du CIH (l. p. 182): mlk/s... L'auteur renvoie aussi à "une seconde inscription citée" avec la référence à un article de 1923. Cette inscription est depuis 1930 CIH 170, et mlkm y est un nom, le Malika. Enfin, l'auteur aurait dû utiliser la l.1/2 (cf. A. G. Lundin, dans Epigrafika vostoka, 19 [1963], p. 43 - 49), où mlkʾl... est considéré comme complet, alors que le texte ne l'est pas. A. G. Lundin en appelle, lui aussi, aux deux textes précités de CIH pour justifier son interprétation. - La fin de la l.1 se lit ʾlwn ont restaure, et douze lignes de commentaire contiennent une discussion inutile, l'auteur n'ayant pas lu le second n qui est pourtant très clair. - L'auteur imite G. Garbini dans son élimination de ʾ de ʾlw et des points diacritiques de ṯ et ḏ dans sa traduction; il le suit aussi dans sa confusion des deux systèmes de transcription des sibilantes, s1 et ṣ (p. 420) avec š (p. 419, 420 et 422) et dans sa traduction de ymt par "mer". - Remarque: le ṯ final ne permet pas d'interpréter ce nom comme un nom tribal, affirme l'auteur! Puisque le mot ne peut être un nom propre, il est regrettable que l'auteur n'explique pas des noms, tels que ʾl/ctrn. A son avis, il est probable que l'inscription donne la raison de la guerre. Un seul mot semble confirmer ce jugement, ʾlwn, qui est un nom propre. Mais s'il était question de deux pierres, on ne voit pas du tout comment il soit possible de remplacer le dernier avec si peu de matériel et comment les deux pierres puissent faire penser à deux dieux. - L'auteur déforme l'expression de la l.3 en remplaçant "mes enfants et serviteurs" par "mes enfants"; cette expression n'existe pas dans le texte, le mot ʿbd étant traduit à trois reprises différentes (p. 420 et 422, par la même expression se retrouve dans CIH 541, ce qui est également faux: ...ʾlwhmw de CIH 541/3 devient bnyhm/wmn dans la transcription de l'auteur. - Il suffira de rappeler que ʾlwn est à la l.2, au lieu d'inventer un texte plus ou moins [illegible]

tée nulle part et qui ne s'impose pas du tout, l'auteur aurait pu se rappeler Ja 665/7-8, où mrʾ au singulier introduit ysrm/yhnᶜm/wbnyhw/drʾmr/ʾymn, qui se retrouve dans ...]n/ysrm/yhnᶜm/wbn[yhw/... de son texte. On lira donc mlk]n le [roi avant ysrm. - Son étude paléographique signale que r de la 1.3 a une forme différente de celle des autres r. Cette affirmation est inexacte; il s'agit de la même forme, mais elle est mal tracée. L'auteur oublie de noter que le ʾ de la 1.3 est dextrogyre. - Enfin, l'auteur en vient à son étude historique du roi mentionné dans le texte, ysrm/yhnᶜm/wbn[... Il l'identifie avec ysrm/yhnᶜm III de H. von Wissmann en raison des trois faits suivants (p. 422): Ja 665 "usa la forma duale (bnyhw: righe 7 e 10)"; dans Ja 664, tʾrm/ʾyfᶜ n'est pas appelé le fils de ysrm/yhnᶜm et, enfin, "la somiglianza tra la formula impiegata nella nostra iscrizione (... mqm ᶜtrsrqn wbrdʾ...) e quelle di CIH 46 e 448:ciò farebbe supporre una affinità stilistica e quindi una certa contemporaneità fra tali testi". Le bny de bnyhw n'a rien du tout à voir avec le duel (voir plus haut), et la fameuse expression n'existe ni dans CIH 46 ni dans CIH 448. L'auteur aurait pu avoir l'honnêteté de renseigner son lecteur que la contemporanéité de CIH 46 et 448 a été affirmée et prouvée dans une longue discussion publiée dans JaSIMB (p. 353 A et 354 - 356). Enfin, l'absence de filiation dans Ja 664 ne supprime pas la corégence des deux personnages; elle indique simplement qu'ils ne sont pas père et fils (cf. l.c., p. 374 A et 375 B).

(13) Le même auteur suggère aussi que "the fact that the inscriptional name slmyfᶜ appears in Greek as Esimiphaios indicates that ESA may also have pronounced such a vowel [= la voyelle initiale soutenue par ʾ] but it remains without notation in the script" (p. 6). Ici encore, l'argument n'est pas probant, car le grec fait parfois précéder sa transcription d'un "e" qui ne correspond à rien dans l'original; cf., e.g., "Erebekka" et "Rebekka".

(14) L'expression mrʾ/ḥyn/wmwtn donne le coup de grâce à la théorie, de par ailleurs fantaisiste, de RycCASP (p. 433 - 434), selon laquelle "le sens primitif de cette expression [= mrʾ/smyn] ne peut être que 'Seigneur céleste', 'Seigneur (qui est) du ciel'". Cette traduction est inspirée d'une expression toute différente, rḥmnn/dbsmyn (e.g., CIH 543/1), et c'est faire preuve de simplisme que de transférer dans la première le sens de la seconde. En outre, sa théorie repose tout entière sur l'adage suivant: "On ne dira jamais de quelqu'un qu'il est mrʾ d'une tierce personne". Ja 1031 a/3-4 donne un démenti des plus catégoriques au dogmaticien qu'est J. Ryckmans: mrʾ/ʿwʾdhw/šrḥʾl le maître de ses chefs, Šaraḥʾil (cf. mes Sabaean and Hasaean Inscriptions from Saudi Arabia, Rome, 1966, p. 56 - 57). Il va de soi que J. Ryckmans s'est bien gardé de mentionner le fait précédent dans son compte rendu de mon volume (cf. BiOr, 26 [1969], p. 249 A), et il est tout aussi compréhensible que le commentaire de Ga 3/2 (cf. GaUBS, p. 155) ne le mentionne pas davantage. RycCASP continue en affirmant que "l'expression élargie mrʾ smyn wʾrḍn signifierait donc 'Seigneur dans le ciel et sur la terre', encore qu'il ne soit pas certain que, du moins dans l'expression en question, le mot mrʾ n'ait fini par assumer également le sens de bᶜl". Le matériel sud-arabe prouve à l'évidence que mrʾ n'est pas synonyme de bᶜl. Après un nom divin ou le remplaçant, le bᶜl des inscriptions païennes implique un concept trop restrictif qui ne cadre pas avec la théologie juive ou chrétienne. La réapparition de bᶜl dans les expressions postérieures s'explique par l'influence du sud-arabe païen grâce au synchrétisme manifesté par l'utilisation de certains symboles de la divinité lunaire ʾIlumquh (cf. BiOr, 17 [1960], p. 5, JaDSY, p. 15 et JaSIMB, p. 387 A). Enfin et toujours dans la même veine de pensées, J. Ryckmans (p. 434 et n. 108) prétend "paraphraser (d'une façon approximative) en sud-arabe" une expression éthiopienne qui, telle quelle, n'a aucun correspondant en sud-arabe. On ne peut retenir que bḥyl de

sa paraphrase,qui aurait dû inclure l'expression bien connue dbsmyn (voir plus haut) pour rendre les quatrième et cinquième mots de l'expression éthiopienne.

(15) Cf. JaSDsB, p. 12 A. Dans RÉS (VIII, p. 205 B), "1-2, 2, 3 et 4" doivent être corrigés en "1, 1-2, 4". Il faut également faire remarquer que -nhn ne se trouve pas dans ce volume du RÉS (p. 205 A), alors que -hn y est (p.155 A), et que RÉS 4781 n'est pas mentionné sous -hn, bien qu'aucune correction ne soit signalée pour le texte (p. 270).

(16) Cf. l'édition princeps de J. Höfner, dans WZKM, 45 (1938), p. 22.

(17) Le tableau des terminaisons du duel sabéen donné par G. M. Bauer (cf. Yezik uzhnoaraviskoe pismennosti, Moscou, 1966, p. 53) est incomplet; il faut y ajouter -hn de Ja 734/5 (texte mentionné à la p. 54), -yn de Ja 577/9 (texte mentionné à la p. 52) et -nn. L'attitude de l'auteur en ce qui concerne -nn de Ja 541/8 est bien curieuse. ʾdbnn serait l'unique cas de pluriel régulier défini (p. 60), alors que -nn est bien connu comme une terminaison du duel. Il essaie de prouver l'existence de son exception en interprétant ʾdbn de Ja 540/1-2 comme un pluriel régulier et, pour ce faire, il élimine l'adjectif démonstratif singulier d(n), qui précède le mot.

(18) Cf., e.g., JaSDsB, p. 433 B.

(19) P. 59: "ʾl with its enlarged forms".

(20) Cf. mes Minaean Inscriptions Published as Liḥyanite, Washington, 1968, p. 151 B et C.

(21) P. 20. La pagination donnée par GaUNIS (l.c., n. 14) est erronée.

(22) RyCASF consacre une longue note (p. 429, n. 82) à la question de CIH 6 et 644.

J. Ryckmans remarque tout d'abord que JaDSY "n'utilise pas les données de la tradition sud-arabe et ecclésiastique". Cette remarque est superflue, puisque le titre lui-même de l'ouvrage exclut l'utilisation systématique de ces données.Toutefois, si cette remarque est une critique voilée de l'absence de ces données et, indirectement, une louange adressée à lui-même en raison de leur utilisation dans son article, elle est d'un vain pédantisme basé sur un principe fallacieux. Il est parfaitement logique, en effet, de traiter tout sujet en fonction de la littérature autochtone. De plus, sa remarque se retourne contre lui-même, car il déforme l'image du christianisme d'Arabie méridionale en omettant jusqu'à la mention des symboles ornementatifs païens de plusieurs inscriptions qui, comme je l'ai indiqué en 1960, 1961 et 1962 (voir plus haut, n.14), témoignent d'un syncrétisme religieux. Comme il ne peut pas ne pas avoir lu ces passages de mes publications, son omission est volontaire et absolument injustifiable. Enfin,son affirmation catégorique est contredite par l'utilisation de la tradition arabe relative à ʿAbdkulāl.

J. Ryckmans affirme ensuite que "la restitution rḥmnn wbn[hw], 'le Miséricordieux et son fils', nous paraît donc impossible du point de vue textuel, comme d'ailleurs du point de vue historique" parce que "la fin de la ligne 3 ne peut se lire que brdʾ rḥmnn wbr[...] (à restituer wbr[dʾ..]?)". Comme l'affirme JaDSY (p. 3), la lecture de la photographie est wbnn(1.5)w. J. Ryckmans renie donc la photographie ou ne veut pas la lire - ce qui revient au même - parce qu'elle ne corrobore pas ses cadres historiques; en d'autres termes, il ne retient du texte que ce qui lui plaît. D'ailleurs, son wbr est repris des trois copies publiées dans CIH et J. H. Kordtmann - E. Littwoch (cf. Sabäische Inschriften, Hamburg, 1932, p. 192). Ici encore, J. Ryckmans ne retient que ce qui lui plaît,car wbrʾ, et nullement wbr, figure sur ces trois copies. Qui pourra comprendre qu'un auteur puisse maintenir mordicus une lecture condamnée par la photographie et

qui le force à tenir la 1.3 pour incomplète, la seule de tout le texte qui le serait et à laquelle, selon son opinion de 1951 (cf. L'institution monarchique en Arabie méridionale avant l'Islam (Maʿîn et Saba), Louvain, 19[illegible], p. 216, n. 18), il ne manquerait pas moins de 37 lettres! J. Ryckmans ne se réfère pas à cette belle pièce imaginative, mais il ne la désavoue pas non plus.
J. Ryckmans continue en ces termes: "la restitution de mon propre de maison yr(ś) au lieu de yr(t) et par conséquent la comparaison [de CIH 6] avec CIH 644 (qui implique d'ailleurs la construction de la même maison à deux ans d'intervalle par deux personnes différentes!) nous paraît sans fondement". C'est faire montre de stupidité, à mon avis, que de ridiculiser [quelqu'un] en se servant de deux affirmations mensongères (cf. la parenthèse). Toute la première partie de CIH 644 manque et, avec elle, les détails relatifs aux auteurs du texte et au genre de travail commémoré. Puisque ce fait est de notoriété publique depuis 1883, c'est mentir effrontément que d'affirmer en connaître le contenu. La comparaison de CIH 644 et 6 a amené Ryckmans à dire que "l'original [...] portait donc, à l'instar du second, commémorer quelque reconstruction" (p. 21, ce qui ne signifie nullement qu'il s'agisse de la même construction, bien que le bâtiment soit le même.
J. Ryckmans en vient alors à son argument proprement dit, et je m'excuse de le reproduire ici tout entier. Les divisions y sont introduites en vue de faciliter la discussion.

[1]"Sur la copie de Rathjens - von Wissmann les relevés de signes donnent présentent exactement comme ceux des ś de l'inscription. [2] Or, pour une raison qui nous échappe (hostilité juive ou musulmane contre un signe qui se présente comme une croix de Saint-André) tous les ś de l'inscription, sans exception, sont martelés. [3] Comme dans les deux occurrences de mot en question la lettre litigieuse est martelée, [4] que ses restes se présentent comme ceux des autres ś, [5] et que ś et ṯ, surtout en relief, ne peuvent être confondus, [6] il nous paraît certain que le texte portait deux fois yrt. [7] Les conclusions basées sur l'occurrence similaire de yrś dans CIH 6 et 644 sont donc sans fondement".

Cette argumentation témoigne d'une attitude anti-scientifique dans la description des faits épigraphiques et d'un aveuglement qui lui fait perdre de vue, à moins qu'il ne l'ait jamais compris, la première partie de mon argumentation, savoir l'identité des deux mots [illegible]. Tout se passe [illegible] but unique de prouver la même chose!
[1] répété dans [4].- C'est une erreur [illegible] de méthodologie scientifique que de se limiter dans son étude à une copie faite par un auteur sans faire la moindre allusion, le moindre usage de la photographie. Et sur cette photographie, le losange central de la lettre est visible. Cette différence entre ś et ṯ, J. Ryckmans y fait allusion dans [3], mais il n'en tient aucun compte. Mais, même la copie de Rathjens - von Wissmann est traitée par J. Ryckmans. Elle montre, en effet, trois traits différents de ś, non un seul, comme il le prétend, savoir (1) deux traits rectilignes se croisant en leur centre (les deux exemplaires de la 1.1, celui de la 1.4 et le second de la 1.6), (2) deux courtes traverses, convexe et concave (1.3), et (3) deux traits, convexe et concave, reliées entre elles par un losange (le premier de la 1.6; cette forme est identique à celle de d de la même ligne). Le centre des trois premiers exemples de premier tracé est remplacé par des hachures, mais les deux traits supérieurs sont exactement dans le prolongement des deux inférieurs; seul le second ṯ de la 1.6 est complet. Le centre de la troisième lettre de mon propre de la 1.1 est, lui aussi, remplacé par des hachures, mais les deux traits supérieurs ne se trouvent pas dans le prolongement des deux inférieurs. Bien sur cette copie, la lettre ne peut être lue que ś.
[2]-Un simple coup d'oeil sur la photographie montre que beaucoup de lettres

sont endommagées surtout aux deux extrémités latérales et au centre. Ne mentionner que les t est une autre simplification erronée des faits, qui est utilisée pour donner à la lettre une importance qu'elle n'a pas. En outre, affirmer que toutes ces lettres ont été martelées est une assertion aussi gratuite qu'injustifiable.
[3] introduit une autre déformation de la vérité. Le ś de CIH 644 n'a certainement pas été martelé; il est brisé en deux par suite de la cassure de la pierre. Seule manque la partie supérieure comprenant environ les deux tiers supérieurs des deux petits traits. L'extrémité inférieure de ces deux traits, le large losange central et les petits traits inférieurs sont intacts sur la photographie. La lettre de CIH 644/1 ne peut être que ś.
[6] et [7] sont, à mon avis, un défi au bon sens, mais ils montrent à quel point une idée peut aveugler un auteur. Tout ce que J. Ryckmans a en vue, c'est de prouver que yrt est la bonne lecture; le reste n'a pas d'importance. [6], "le texte portait à deux reprises yrt", est absurde, puisqu'il y a deux textes, CIH 6 et 644 et que le nom propre ne se retrouve qu'une seule fois dans chacun d'eux. Est-ce que "le texte" pourrait signifier que J. Ryckmans lui-même admet l'unicité des auteurs des deux textes? C'est précisément le but de toute mon étude. [7] perd complètement de vue l'essence même de la première partie de mon argumentation, savoir l'unicité des noms propres. Comment est-il possible à un auteur de ne pas comprendre que cette argumentation garde toute sa valeur, quelle que soit la lecture du nom, pourvu qu'il soit identique dans les deux textes? C'est une erreur que G. Garbini n'a pas commise. Toutefois, en se gardant de se référer à l'étude de J. Ryckmans, il était possible à G. Garbini de ne formuler aucune critique - ce qui cadre bien avec son attitude partisane - et s'il n'a pas remarqué une erreur aussi grossière, c'est qu'il n'est guère équippé pour la discussion des textes.
J. Ryckmans termine son étude généralo par ces mots: "Cf. infra, p. 434 n. 110, et p. 440 n. 134 d'autres remarques sur ce texte".
La première note se lit comme suit: "La restitution par A. JAMME [], dans ce texte et dans CIH 644, de formules chrétiennes - respectivement rḥmnn wb(n)[hw] et [rḥmnn wbnhw krśtś ġlbn] - qui telles quelles ne sont pas attestées et dont l'équivalent (rḥmnn wmshhw, sans mention du Saint-Esprit) n'apparaît qu'un siècle plus tard en 662 him/553 (Ry 506), ne repose sur aucun fondement sérieux, et doit être rejetée. Cf. supra n. 82, infra n. 134 ". Mise à part la lettre n devenue douteuse par le simple passage de la n.82 à la n.110, l'auteur réaffirme son renient de la photographie de CIH 6 qui, donc, ne constitue "aucun fondement sérieux" pour la simple raison qu'elle ne corrobore pas ses théories historiques. Quant à affirmer que l'expression rḥmnn wbnhw krśtś ġlbn n'est pas attestée telle quelle, il est un fait qu'elle se trouve en toutes lettres dans Ist 7608 bis, déjà rappelée dans JaDSY (p. 2) et que J. Ryckmans lui-même mentionne six pages plus loin (p. 440). De deux choses l'une: sa remarque niant le fait épigraphique précédent est ou bien un indice de cynisme ou une preuve de son incompétence à argumenter. De plus, la reconstitution de CIH 644/1-2 "se recommande d'autant plus qu'elle s'adapte très bien à l'espace libre réservé au nom divin monothéiste et que les autres formules connues sont toutes trop courtes, à l'exception de celle de CIH 543/1-2 qui est trop longue", affirme JaDSY (p. 2). Ces faits, il va sans dire, ne constituent "aucun fondement sérieux" pour J. Ryckmans.
La seconde note signale simplement: "Rappelons pour mémoire les restitutions abusives de formules analogues dans CIH 6 et 644; cf. supra, n. 110". Le témoignage des deux textes s'oppose aux théories de J. Ryckmans. On ne s'étonne dès lors pas de l'acharnement avec lequel il essaie de le détruire.

(23) J. Ryckmans affirme l'appartenance de CIH 44 et 45, qu'il réunit en "CIH 45 + 44", au règne solitaire de šrḥbʾl/yᶜfr (cf. L'institution..., p. 221, avec

sa reconstitution du texte à la n.5). Comme on pouvait s'y attendre, GALLIS (p. 565) accepte cette théorie et se contente d'y ajouter l'adverbe "presumiblemente".
-a- Même dans l'hypothèse de l'appartenance des deux fragments au même original, la restitution de J. Ryckmans est inacceptable pour les deux raisons suivantes. (1) CIH 45 est brisée de toute part et son flanc droit forme une oblique inclinée à 60°. L'auteur fait donc erreur en faisant commencer chaque ligne du texte à la première lettre visible de ce fragment. (2) Environ la moitié du m de ymnt appartient à CIH 45, mais l'auteur le place à la fin de la ligne précédente.
-b- L'auteur déforme les données épigraphiques quand il affirme que w šrḥbʾl yʿ "correspond [] exactement à RES 4105"/1. Le h de hw et le f de yʿfr ne retrouvent dans J. H. Nordtmann - E. Littwoch (cf. Altsüdarabische Inschriften, Rome, 1932, p. 23, suivi par RES, VII, p. 84). Mon estampage montre aussi la base du n à 3 cm. de la hampe du h, Si cette base appartenait à ʾ (de mrʾ), elle se trouverait à 1,2 cm. Le trucage du texte par J. Ryckmans se double d'une contradiction: il admet la lecture de J. H. Nordtmann - E. Littwoch à la page suivante et la reproduit comme suit: "[wbn]hw šrḥbʾl yʿfr". Le lecteur remarque que le r est devenu certain!
-c- L'appartenance de CIH 44 et 45 au même original ne peut être affirmée sur la base des données actuelles. Seul CIH 44 est connu par une photographie et le tracé des lettres qui raccordent les deux fragments selon la restitution de J. Ryckmans, réalisé à l'échelle des lettres de CIH 45, montre que la ligne supérieure a trois lettres et un trait de séparation de plus que la ligne inférieure.

(24) C'est à n'en pas douter par pur souci d'objectivité scientifique que GALLIS omet de signaler les deux pages de remarques de JAMME (p. 8 - 9) au sujet de l'étude du texte par J. Ryckmans.

(25) La restitution de ʾln/bʿl]mym dans Ja 876/4-5 par JAMME (p. 10 - 15) "nous paraît anachronique", déclare RYCKMANS (p. 435, n. 114). Ici encore, cet auteur ne retient du matériel sud-arabe que ce qui lui plaît. La restitution est suggérée dans un texte appartenant à une corégence qui peut être datée de "± 560 - 585" (p. 20). L'expression précitée se retrouve en toutes lettres dans RES 5085/8, qui porte la date de "560" et précède donc le premier de quelque vingt années. Où est l'anachronisme?
La seconde objection de J. Ryckmans à l'endroit de ma restitution des ll. 4-5 est l'utilisation "du verbe ḫqnyw - attesté uniquement dans des contextes païens!". Ce fait épigraphique est exact, mais l'objection qu'on en tire est contredite par la mention/le termes, tels que mrʾ et bʿl dans les épithètes monothéistes - et le verbe ḫqny n'est pas plus païen que les deux mots précédents - et elle l'est surtout par l'utilisation de symboles du dieu lunaire dans les textes monothéistes (cf. plus haut, n. 14).
Enfin, en vue de prouver la probabilité de la restitution de r]mnn au lieu de ʾln, J. Ryckmans écrit que ma restitution se fonde aussi sur "la constatation que le texte est plus serré, dans ce qui reste de la ligne 4, que dans les lignes précédentes. Rien n'empêche toutefois que le texte ait été plus serré dès la seconde moitié (disparue) de la ligne 3, comme l'auteur le suppose, ibid., p. 4, dans sa restitution d'un autre texte". Tout d'abord, il faut corriger la mention des ll. 4 et 3 par celle des ll. 3 et 4. Ensuite, l'hypothèse que la seconde moitié de la l.4 puisse déjà contenir des lettres plus serrées n'est fondée sur aucune donnée épigraphique et n'est imposée que par une théorie aprioriste. Enfin, affirmer que je "suppose" un rétrécissement semblable dans "un autre texte", c'est-à-dire Ja4, est un autre mensonge. Il n'est nullement supposé; il est bel et bien attesté par la photographie elle-même, comme je l'ai déjà mentionné explicitement: "on notera toutefois le rétrécissement des signes

dans la seconde moitié de la 1.3" (p. 4).

(26) Cf. Epigraphic South Arabian Calendars and Dating, Londres, 1956, p. 18.

(27) Cf. mon volume A propos des rois ḥadramoutiques de al-ʿUqlah, Washington, 1965, p. 2.

(28) Cf. La chronologie des rois de Saba et dū-Raydān, Istanbul, 1964, p. 23 - 26. La discussion relative à la présente question se limite à un résumé fragmentaire des différents faits épigraphiques et passe sous silence les raisons qui ont motivé la distinction des deux tʿrm.
L'argument tiré de la présence de deux Ḥimyarites, au lieu de Sabéens, comme les délégués de tʿrn/ycb/yhncm dans RÉS 4909 = Ja 923, "est en soi sans fondement", déclare J. Ryckmans (p. 25), "car la dynastie de Yāsar Yuhaṣdiq doit être originaire de la région au sud de Ṣanʿāʾ" (p. 25). Cette affirmation qui est présentée comme s'il s'agissait d'une découverte personnelle, se trouve déjà dans JaSIMB, p. 382 B et 392. "Il n'y a donc rien d'anormal à ce que cette dynastie [] ait envcyé des délégués de sa région d'origine", poursuit J. Ryckmans. Le cas est cependant unique et exceptionnel dans les annales des rois de Ḥareb; il est donc anormal qu'il s'agisse d'un roi de Ḥareb. Or, le seul témoin sabéen mentionnant tʿrn/ycb/yhncm, CIH 569, provient du royaume provincial situé au sud et au sud-ouest de Ṣanʿāʾ et nullement de Ḥareb. J. Ryckmans continue en disant que "c'est d'ailleurs parce que cette dynastie a d'abord régné en territoire himyarite que ses premiers représentants ne figurent pas dans les dédicaces du temple de Ḥārib, à l'exception de CIH 365". La précision de cette affirmation est remarquable. L'expression "ses premiers représentants" indique bien un pluriel, mais, dans cette argumentation, il se réduit à un singulier, ysrm/yhṣdq, puisque CIH 365 mentionne son fils dmrʿly/yhbr I. D'ailleurs, l'origine de CIH 365 ne prouve pas que le second roi ait jamais régné à Ḥareb: Ja 566 de Ḥareb atteste le règne de frʿm/ynhb qui n'a régné que sur le royaume provincial des alentours de Ṣanʿāʾ; c'est son fils, ʾlšrḥ/yḥdb qui, après avoir succédé à son père sur le trône provincial, est devenu roi de Ḥareb. On ne voit réellement pas ce qui reste de l'argumentation de J. Ryckmans, mise à part sa déformation des données épigraphiques.
En ce qui concerne la lecture de la fin de la 1.1 de RÉS 4909, je maintiens la lecture de JaSIMB, p. 380 A, contrairement à ce qu'en dit J. Ryckmans à la p. 25. La description qu'il en donne et qui se termine par l'affirmation selon laquelle "la restitution Ya[ʿub] ne nous paraît nullement exclue", est contredite par les faits dont les deux plus marquants sont la parfaite légibilité de r et les dimensions suivantes. La longueur de y.../m à partir du coin gauche de la hampe de y jusqu'à la pointe inférieure droite de m est 8 cm. sur mon estampage, ce qui est aussi la longueur entre l'extrémité gauche de t et le coin droit de la hampe de y, ces deux lettres appartiennent à la section tʿrn/y. La lecture de ycb/m est donc impossible puisqu'il lui manque une lettre. Je maintiens également que "during my work in the Kunsthistorisches Museum in Vienna, I was told that this text had been previously designated as spurious by J. Ryckmans" (cf. l.c.), contrairement à la note 43 de la p. 24 de la publication susmentionnée de cet auteur, qui se lit comme suit: "Texte que nous tenons évidemment pour authentique, en dépit de l'opinion contraire que nous attribue gratuitement A. Jamme". Je me suis contenté de rapporter une affirmation qui me fut faite au musée, mon interlocuteur viennois n'avait aucune raison d'inventer la remarque de J. Ryckmans, d'autant plus que le nom lui-même de cet auteur n'avait pas été prononcé une seule fois aux cours des entretiens précédents, et il ne le fut pas davantage dans la suite. On comprend très bien toutefois que J. Ryckmans désirerait vivement éliminer un fait aussi embarassant; ce n'est d'ailleurs pas le premier fait qu'il essaie d'escamoter.

En ce qui concerne la série SE, J. Pirenne signale à propos de la lampe en bronze CIH 665 que "J. Ryckmans a constaté qu'elle porte sur l'autre face Zufarum-(zfrm)" (cf. Semitica, 16 [1966], p. 96). Il ne paraît pas inutile de faire remarquer que cette constatation a été publiée neuf années plus tôt dans ma Note on the Dating of the Bronze Horse of the Dumbarton Oaks Collection, Washington, p. 6 et tracé à la pl. 2.

(29) Le déchiffrement de l'édition princeps de RÉS 4170 (cf. J. H. Mordtmann und E. Mittwoch, Himjarische Inschriften in den staatlichen Museen zu Berlin, Leipzig, 1932, p. 63 et pl. 20) porte mwgl que G. Ryckmans a fidèlement recopié dans RÉS 4170 (cf. RÉS, VII, p. 117). On se demande pourquoi il a interverti l'ordre des deux dernières consonnes dans sa traduction, "Mawlag", et on comprend encore moins que la mention du texte soit suivie de "(?)" sous mwlg dans RÉS, VIII (p. 192 A), puisque le texte est déjà renseigné sous mwgl (p. 191 B).

(30) Cf. Epigraphical Texts, Le Caire, 1952, p. 54.

(31) Cf. An Archaeological Journey to Yemen (March-May, 1947), Le Caire, 1952, p. 110, fig. 57.

(32) Cf. M. Höfner, Altsüdarabische Grammatik, Leipzig, 1943, p. 41.

(33) Cf. BiOr, 17 (1960), p. 4 B et n. 20.

(34) Cf. Handbuch der altarabischen Altertumskunde, Copenhague, 1927, p. 104.

(35) Cf. E. Glaser, Altjemenische Nachrichten, Munich, 1906 - 1910, p.2A et 7A.

(36) Cf. Beiträge zur historischen Geographie des vorislamischen Südarabien, Mainz, 1953, p. 120.

(37) Cf. Skizze der Geschichte Arabiens, Munich, 1899, p. 12 et 21; voir aussi MVAG, 1897, p. 41 et 42.

Les incriptions safaïtiques du musée de Damas.

Les antiquités épigraphiques safaïtiques du Musée de Damas furent publiées par G. Ryckmans dans Le Muséon (64 [1951], p. 86 - 91 et pl. 2 - 3), à l'exception du no. 9094 qu'il édita sous le no. 63 bis dans D. Schlumberger, La Palmyrène du Nord-Ouest (Paris, 1951, p. 168, avec un fac-similé). C'est à la requête de M. R. Lion, Ministre-Conseiller de l'Ambassade de Belgique à Washington, que M. W. Tilemans, Chargé d'Affaires de Belgique a.i. à Damas, a obtenu de M. A. H. Darkal, Directeur Général des Antiquités de cette ville, vingt-deux belles photographies des sept antiquités safaïtiques du Musée. Que ces trois personnes daignent trouver ici l'expression de toute ma gratitude.

La lettre de M. W. Tilemans signale que le galet "Damas 1312" (cf. G. Ryckmans, l.c., p. 86 - 87 et photographie à la pl. 2) ne se trouve pas au Musée. Elle donne en outre les nouvelles cotes des antiquités, qui figurent dans la colonne de droite du schéma suivant, la colonne de gauche mentionnant les anciennes cotes.

4195 = 1942	9094 = 4205	13093 = 5721
5537 = 2786	11192 = 5126	13094 = 5722
6822 = 3083		

Les textes des nos. 2786, 3083 et 5721 ont été lus correctement par G. Ryckmans. Les notes suivantes contiennent les rectifications à apporter à l'édition des autres inscriptions et y ajoutent 5126 B qui est absent de l'édition princeps. On peut croire que la photographie de ce texte n'a pas été communiquée à G. Ryckmans.

1942 - A: le dernier nom est fslt Faslat; cf. fsl, e.g., dans LP 250 (cf. mes Safaitic Notes, Washington, 1970, p. 102).

B est divisé en deux petits textes indépendants par G. Ryckmans (p. 87); il se lit comme suit: lʾsd wtšwq ʾl gnnt Far ʾAsad. Et il a désiré ardemment Gunnat. - ʾsd, cf. l'édition. - gnnt, e.g., Wi 102. Les deux dernières lettres forment une ligne oblique descendante en raison de la présence de la fin du texte précédent.

4205 - La fin se lit ʾbgm bn škr ʾAbgam, fils de Šakir. - ʾbgm, LP 1183 (cf. mes Safaitic Notes, p. 47, n. 39). Le fac-similé de l'édition princeps a oublié de fermer la courbe centrale de m. - škr, e.g., CIS 967 (cf. mes Safaitic Notes, p. 103).

5126 - A est gravé sur la face frontale de la pierre. La fin se lit bn scd dʾl ḥdm fils de Sacd, de la tribu de Hudâm. Pour scd dʾl, cf. mes Safaitic Notes, p. 93, n. 159. Le nom tribal est clair sur la photographie reçue tout récemment; cf. le nom personnel ḥdmt, e.g., dans JaS 56 a. G. Ryckmans signale la présence d'"une croix circonscrite par un cercle (cf. C 2558)" (p. 89). CIS 2558 porte bien le dessin décrit par l'éditeur. Mais, dans le présent texte, chaque quartier est orné d'un gros point, qui est remplacé par un petit cercle dans CIS 3641. Le dessin précédent se trouve dans la moitié droite de la pierre. Il faut en outre ajouter la présence, dans la moitié gauche, de deux autres symboles

bien connus, savoir un large disque solaire dont toute la surface est martelée et qui est garni d'au moins vingt-trois rayons (cf., e.g., LP 1293 = CIS 3780; cf. mon article The Safaitic Collection of the Art Museum of Princeton University, à paraître) et, immédiatement à sa droite, les sept lignes verticales encadrées par deux longs traits horizontaux (e.g., Damas 4205).

B se trouve dans la partie inférieure gauche de la face latérale droite: lḥsnt bnt bh Par Ḥasnat, fille de BQh. - ḥsnt, cf. ḥsn, e.g., dans Wi 694 (pour la fin de ce texte, cf. mes Safaitic Notes, p. 115). - bh, e.g., Wi 216 (cf. l.c., p. 64, n. 73).

22 - A sur la face latérale du plateau. - La photographie confirme la lecture de qrmlt et de snm présentée par G. Ryckmans (p. 90), contrairement à mon article dans Orientalia, 36 (1967), p. 346; elle confirme également la lecture de gfw Gafaw proposée dans l'article précité. - Pour l'expression rgm mny, cf. le même article, p. 345 - 348.

B(= Bd de G. Ryckmans, p. 91) est gravé de bas en haut sur la face frontale du pied situé sous la fin de A et il continue verticalement sur la face latérale du plateau, mais les huit dernières lettres forment une ligne horizontale.
lḥrbt wtswqt ʾl sʿn fhlt qbll Par Ḥarbat. Et elle a désiré ardemment Saʿn. Et ô lat, bienvenue! - ḥrbt est un nom masculin dans JaS 127. - sʿn, e.g., CIS 3810 (cf. mes Safaitic Notes, p. 71, n. 96). - qbll: cette lecture suggérée dans mon commentaire de JaS 71 a est confirmée par la photographie.

C (= Bc + b + a de G. Ryckmans, p. 90 - 91) se compose de six parties: (1) ltm bn hgn wwgm ʿl ḥrb wʿl kwm(2)t wʿl lhld wʿ(3)l ʾdnt wʿl mgdl wʿ(4)l ʾsyb dʾl r(5)mt (6) [wtny] wwgm ʿl mgdʾl
Par Taym, fils de Higân. Et il s'est attristré au sujet de Ḥarb et de Kawmat et de Lihâlid et de ʾAdnat et de Magdil et de ʾUsayb de la tribu de Rummat. [Et il a construit] et s'est attristé au sujet de Magidʾil.
(1) = Bc de G. Ryckmans, (2) + (3) + (4) + (5) = Bb, et (6) = Ba. - (1) court de bas en haut et puis de haut en bas sur la face frontale du pied qui se trouve sous les lettres mwʿlʾn du centre de A. (2) va de bas en haut sur la face latérale droite du pied précédent; cette section du texte est reprise de l'édition princeps et ne se trouve pas sur mes photographies, car cette face n'a pas été photographiée. (3) est gravé le long du bord de la face inférieure du fond du plateau entre le pied susmentionné et celui qui est renseigné dans la description du numéro précédent. (4) court de haut en bas sur la face latérale gauche du pied situé sous bnʾnʿm de A. (5) va de bas en haut sur le bas de la face postérieure du pied mentionné sous le numéro précédent. (6) occupe la même position que le numéro (3), mais entre le pied mentionné sous (4) et celui qui porte B; les cinq dernières lettres de cette section forment une ligne droite perpendiculaire aux lettres précédentes. Sur mes photographies, ww de wwgm, de même que les lettres initiales de cette section sont cachées par l'ombre du pied décrit sous le numéro (4). La distance entre ce pied et la lettre g est 3 cm. sur la photographie. Cette longueur est celle de mgdl wʿ de (3). Les deux dernières lettres étant ww, la restitution de wtny comble la lacune des quatre lettres manquantes.

hgn, cf. hgnʾl dans CIS 3909 (cf. Oriens Antiquus, 6 [1967], p. 197) et l'arabe higân "issu d'une famille noble et illustre". Le dernier nom personnel et le nom tribal de CIS 5081 sont hgl Hâgil; cf. l'arabe hâgil "qui voyage souvent". - kwmt, cf. l'arabe kâma (o) "cohabiter avec une femme". - ʿsyb, e.g., Wi 937. - rmt est un nom personnel, e.g., dans CIS 1494. - [wbny] wwgm, cf. Orientalia, 36 (1967), p. 172.

E. A N A T I, Rock-Art in Central Arabia (Expédition Philby - Ryckmans - Lippens en Arabie. 1ère partie: Géographie et archéolcgie; t. 3) (Bibliothèque du Muséon, vol. 50). 26.2 x 17.9 cm. Louvain, 1968, Institut Orientaliste. Vol. I: VI - 197 pages, 60 plates and 99 figures in the text; 420 B.F. Vol. II: VI - 83 pages, 22 plates and 42 figures in the text; 180 B.F.

Vol. I, which is subtitled "The 'Oval-Headed' People of Arabia," opens with a "Préface" by G. Ryckmans (pp. V - VI) and a general introduction by the author himself (pp. 1 - 9). The main body of the book contains the museographic study of 28 photographs in 60 plates (pp. 9 - 143) followed by several summaries (pp. 143 - 184) with no less than 20 pages of diagrams, charts and schemas of all kinds. Finally, five indexes (pp. 185 - 196) precede the table of contents (p. 197). - The material studied is a series of photographs containing mostly human representations. "For reasons of convenience, we have divided all the figures of the studied rock-art into four chronological groups," which are called, respectively, Islamic, "'Literate' [] currently associated with South-Semitic inscriptions," "the 'Herding-Hunting' group [,] non-literate peoples who relied mainly upon hunting and herding," and finally "the 'Early Hunters'-group" whose people "were primarily hunters and did not depict domestic animals" (p. 5). These four groups become six by the addition of two intermediary sections between 2 - 3 and 3 - 4. "The absolute date of the beginning and end of the major periods has not yet been fixed" (pp. 146 and 148). However,"several of the 'Herding-Hunting' styles belong to the second and third millenium B.C., while later assemblages of the same group are likely to persist into the first millenium B.C. Earlier phases may go back to the fourth millenium and even before" (p. 148). It is to the third group that "the figures of the 'Oval-heads' assemblage belong" (p. 6; also pp. 148 and 178); in other words, "the 'Oval-headed' people appeared in Central Arabia toward the end of the fourth or at the beginning of the third millenium B.C." (p. 180). "Physically the 'oval-headed' people appear to be negroid" (p. 8), and the author speaks of "this negroid population" (p. 181; cf. already p. 179).

Vol. II opens with an introduction (pp. V - VI) and is composed of two parts entitled, respectively, "Fat-Tailed Sheep in Arabia" (pp. 1 - 46) and "The Realistic-Dynamic Style of Rock-Art in the Jebel Qara" (pp. 47 - 79). After giving the definition and the geographical distribution of the fat-tailed sheep (pp. 1 - 7), analyzes 11 photographs in 14 plates (pp. 7 - 33) and ends his study with presenting his chronology (pp. 33 - 38), his conclusions (pp. 38 - 42), and four indexes (pp. 43 - 46). The most important statement of the author is that "the earliest fat-tailed sheep were depicted in the rock-art of Central Arabia before the beginning of the second millenium B.C. [] They achieved their maximal importance in the rock-art [] probably in the late second and the early first millenium B.C. When Herodotus mentioned them in the 5th century B.C., they were in decline and decadence and were about to disappear from the rock-art" (p. 38).

The second part of the volume opens with an introduction (pp. 47 - 50) and contains the study of 5 photographs in 8 plates (pp. 50 - 62), which is followed by two general researches of the material (pp. 63 - 76). The volume ends with two appendices, four indexes (pp. 77 - 82) and the table of contents of the two parts of the volume (p. 83). "The Realistic-dynamic rock-pictures [] appear to be earlier than the literate phases with South-Semitic inscriptions.[] This group of rock-art is unlikely to be later than the second millenium B.C. and probably is earlier" (p. 70).

The two volumes described above are published the same year and deal with the same information on the rock figures photographed by two members of the 1951 - 1952 Philby expedition in southern Saudi Arabia. Volume II was written before volume I (cf., e.g., I, pp. 5 and 12). Almost all the photographs of vol. II and most of the research of the second part of the same formally belong to vol. I. Pl. XIII - XV of vol. I are the same photograph as that of pl. V of vol. II, part 1 (cf. vol. II, p. 14, note 23). Furthermore, the two parts of vol. II were intended to be published separately (cf. also, vol. I, p. 4), but were later put together without any change in the text. The reader is thus faced with the inconsistency of a continuous pagination throughout the book while the individual studies and illustrations are given a special numerotation resulting in <u>two</u> different series of nos. 1 - 5, pl. I - VIII and fig. 1 - 19: a confusing situation. The reader finds also the superfluous repetition of the same illustrations in the same vol. II (pl. VII of p. 21 and pl. V of p. 57; fig. 11 of p. 22 and fig. 5 of p. 55; cf. note 11 on p. 54). The actual publication of the two volumes shows bad planning and confusing realization, but also some kind of megalomania exercised at the expense of the purchaser of the volumes.

The superficial reading of the two volumes creates at first sight the overwhelming impression of a most carefully detailed research and study of the material. In fact, the two volumes inspired by the same method and principles are nothing short of amazing because of the author's simplistic approach to the problems leading to sweeping historical theories (contrast, e.g., B. Howe's study in <u>JNES</u>, 9 [1950], pp. 8 - 17), his unscientific and inconsistent treatment of the material put at his disposal, and his elimination of other material already studied. A detailed analysis of the contents of the two volumes would greatly exceed the size of a review and even of an ordinary publication. Therefore, the present review is limited to basic questions, such as the material, the author's ideas on the three main objects, his ability to read a photograph and, finally, his interpretation of several secondary data.

- 1 - Altogether the author publishes 41 photographs out of "232 negatives" (cf. vol. I, p. 4) and thus discards 191 of them for three unjustifiable reasons (cf. <u>l.c.</u>); the first two of them only are repeated in vol. II, p. V.

a - "Some of the negatives show just one part of a depicted surface, and nothing can be said about the unseen portion" is the author's first reason. The preceding reason is a smoke screen hiding the true reason, viz. the author's careful selection of his material to suit his theories. The unscientific cropping of photographs with the effect of removing parts of the material has already been denounced in Sabaean and Safaitic studies (cf. my volumes entitled <u>Les listes onomastiques sabéennes de(?) Şirwāḥ en ʿArḥab</u>, Washington, 1966, p. 11, and <u>Safaitic Notes</u>, Washington, 1970, p. 2). E. Anati uses the preceding method quite frequently, thus putting the reader in the same situation as that which he invokes to reject the photograph itself. The reader is thus entitled to reject even at first sight the author's study of the discarded section because he can say in all honesty that "nothing can be said about the unseen portion." Here follow four examples of cropped photographs: the left half of fig. 1 was cut off from pl. I; pl. III and IV obviously are blow-ups of a small section of the original. But the extent of the cropping can be evaluated in the case of pl. XL b (p. 125), which represents <u>only</u> about the extreme left <u>fifth</u> of the original, which is published by G. Kyckman, in <u>The Geographical Magazine</u>, July, 1954, p. 145, top. This reference is not mentioned by the author, and the section cut off by him shows animals (including a beautiful ostrich), two of them mutilated by the cropping,

and a woman. Furthermore, the above-quoted reason given by the author cannot in any way explain why he deliberately excludes clear photographs taken by the same expedition, e.g., the picture of a woman in Šacîb Sammâ published by G. Ryckmans in 1957 and erroneously labeled by him an Ethiopian woman (cf. BiOr,14 [1957] , pp. 262 - 264; the pictures of the men and cameleers published by G. Ryckmans in The Geographical Magazine, l.c., pp. 134 - 135), and the pictures of the men near the well of Wujîd and near al-ᶜAyn (cf. Ph. Lippens, Expédition en Arabie centrale, Paris, 1956, nos. 11 and 12, facing pp. 51 and 82). The exact number of the photographs rejected by the author will probably never be known since it is doubtful that all the photographs will ever be published, although it seems certain that a very great number of them will be printed in order to achieve the greatest possible propaganda effect.

b - "In many cases it is impossible to establish the size of the figures" is the author's second reason.
The actual dimensions, either absolute or relative, of any figure are of no importance for the author's specific studies. Since the scale of either the rocks or the figures traced on them is never given in any of the photographs selected by the author, he is never able to "establish the size of the figures." The relative proportions of the figures are meaningful only when the pictures were drawn by the same person, but even then they cannot by themselves alone "establish the size of the figures."

c - "Frequently it is very difficult to determine the chronological order of the styles and phases from some of the photographed surfaces" is the author's third reason.
This is no reason at all. The author should have explained the real cause or causes of such a difficulty. By looking at many selected photographs reproduced in the two volumes, the reader is convinced that, if the author claims to be able to determine not only the accurate form of each figure (e.g., in pl. I), but also the "chronological order of the styles and phases" of the same plate, hardly anything could prevent the author from doing or guessing the same in any other photograph.
A good example of the author's vivid imagination and method is his handling of photograph "46.L.12," which is studied in both vol. I (no. 17, pp. 91 - 99) and II (no. 10, p. 30). There is no cross-reference in either volume; yet the photograph is not to be found in vol. II. The study in vol. I, although giving what appears to be a thorough description of the photograph, does not mention any fat-tailed sheep and does not reproduce any tracing of the men referred to by the author's description in vol. II, which reads as follows: "Near the sheep there are some marks, resembling archaic South-Semitic alphabetic letters with a patina almost identical to that of the sheep. The sheep overlaps figures of 'oval-headed' people." The vagueness of the information is indicated by both "near" (in what direction?) and "figures" (how many are they?). These archaic letters are a group of three wasms and a Sabaean graffito above and below the design respectively. Finally, the author's tracing of the design on fig. 15 of vol. II completely distorts the shape and dimensions of the original and does not indicate the location of the human figures. If these figures exist, they are incorporated in the author's drawing. The complex design, the best reproduction of which is in the lower half of the right third of pl. XXX of vol. I (p. 95),is too obscure and imprecise to confirm the author's drawing.

- 2 - As mentioned above, the author speaks only of "negatives," that is to say black and white photographs. How can anyone claim to so accurately evaluate "differences in the shade of patination" (p. 5) on black and white

photographs so as to affirm the classification of the author's groups nos. 2 - 4 (or 2 - 6) and especially if the photographs used in the study are diapositives which have been made from the original negatives, as is mostly the case (p. 3)? The classification was first suggested "for reasons of convenience" (p. 5). These reasons are never defined in the book and nobody knows what they are, but the classification is accepted as a fact in the rest of the book.

"Superficially dotted figures tend to develop a dark patina quicker than deeply engraved areas" (p. 5). The size and shape of a mark on a stone have nothing whatsoever to do with the mark getting patinated quicker or slower; the patination depends on the weather element acting on the stone surface. But they have everything to do with the mark being more or less visible and recognizable. On the one hand, the author started his study with a wrong understanding of the patination process in pecked designs. It can hardly be a pure coincidence that most of the figures classified by him in his earliest group are precisely pecked or dotted figures. The author does not seem to know that the pecked or dotted design was still in full use in South-Arabia many centuries after the beginning of his "literate" period. It was used as a decoration on masonry blocks and inscribed stones (cf. TC 630 and 861 in R. L. Cleveland, An Ancient South Arabian Necropolis, Baltimore, 1965, p. 144 B and pl. 96, p. 149 A and pl. 98, and my volume entitled Notes on the Published Objects Excavated at Ḫeid bin ʿAqîl in 1950-1951, Washington, 1965, pp. 7 and 23; cf. also G. W. Van Beek's paper on "Marginally Drafted, Pecked Masonry" in Archaeological Discoveries in South Arabia, Baltimore, 1958, pp. 287 - 295 and pl. 209 - 214), and also on other designs connected with an inscription, as in Ḥimâ itself. The dots were also used in the writing of short texts on small alabaster objects (e.g., RÉS 4253 A,4254, etc.; cf. BiOr, 12 [1955], p. 153 B), and on the rocks of Ḥaḍramawt (cf., e.g., G. Caton Thompson, The Tombs and Moon Temple of Hureidha (Hadhramaut), Oxford, 1944, pl. LXIX) as well as in the country of Ḥimâ, e.g., in J. Fardât Bânî. On the other hand, the only material upon which a classification of such importance should be based is color photographs. The only color photograph mentioned by the author is that from which the black and white of pl. IV of vol. II, p.57 (p. 53, note 10) was made, and the author used the latter! The color photographs now at my disposal, e.g., from ʿAn al-Jamal (no. 5, pp. 22 - 25) and an-Naḍîm (no. 6, pp. 25 - 26), positively contradict the author's classification because many inscriptions have the same patina as that of many figures of animals and men around them. The author's ignorance of pre-Islamic Arabian realities is also responsible for his belief that a completely patinated design necessarily belongs to prehistory. There are hundreds of inscribed graffiti in the rocky hills of Arabia which are completely patinated. There are even inscriptions of the same kind. One example suffices here. Ja 863 "is not an ordinary graffito, but a true inscription lightly engraved, not merely scratched. Its decipherment [] was very difficult [] because there is practically no difference in color between the characters and the rock wall" and the text "may safely be referred to the 9th or the 10th century B.C." (cf. BASOR, n. 137, February, 1955, pp. 32 and 38 respectively).

Finally, when the patination is identical in two adjacent figures, the author - surprisingly as it may be - does bot necessarily ascribe them to the same historical period. A good example is the following: "Although the patina of the two figures [of pl. V of vol. II, p. 18 = pl. XIII, XIV and XV of vol. I] has the same shade, and stylistically the two figures are very similar, the pecking tool had a point thinner than that used to engrave the 'oval-headed' man" (vol. II, pp. 16 - 17). The only difference in the pecking process, which is best seen in the enlarged pl. XV of vol. I, is that the engraving of the sheep is very regular, while that of the man is not and has taken advantage of the roughness

of the stone and thus has made large holes. But, even were the author's claim correct, his deduction should have been that the two figures are from different hands, as he deduces in other instances, e.g. "the two figures have about the same shade of patina, suggesting that they were drawn in the same general period. Despite the differences in technique and figurative approach [] However, they were undoubtedly executed by different artists" (vol. II, pp. 20 - 21). In the first instance, the style is similar, but the small difference in width of the tool used is enough for the author to reject the general contemporaneity of the two figures. In the second case, "the differences in technique and figurative approach" do not matter. It seems clear that the author's reaction in particular cases depends not at all on the objective analysis of the data but only on serving and saving his preconceived classification.

- 3 - The author's interpretation of the so-called "'oval-headed' people of Arabia," "a population of which nothing was previously known" (p.5), is another wishful aberration of an author inexperienced in pre-Islamic Arabian science. He ignores the picture of the man of Qaryat al-Faw' already published by G. Ryckmans in Le Muséon, 62 (1949), pl. IV, and more recently in The Geographical Magazine, July, 1954, p. 136), and the man to the right of Ja 1030 from Ḥimâ published in 1966 before the completion of the manuscript of vol. I (cf. p. 3). These two men are depicted with oval heads and are connected with Sabaean texts, and the man of Ja 1030 belongs to the VIth century A. D. Many pictures in Philby's copies also represent human beings. Furthermore, the author confuses two entirely different things, viz. the actual reality and its representation by non-professional sketchers. The material from Arabia contains ample proof that the natives never paid too much attention to depicting human beings as accurately as they did animals, such as ostriches, camels, etc. Besides, the oval-head type of representation (the author ignores this fact too) is common in Arabia, in its center, south (cf., e.g., the head of Ja 536 published in BASOR, n. 134, April, 1954, p. 25) and north (several drawings made by Philby are confirmed by the photographs published by F. V. Winnett and W. L. Reed, Ancient Records from North Arabia, Toronto, 1970; cf. my forthcoming review).

The author's claim that the people of his group no. 3 are negroid remains unsubstantiated by a single photograph published so far. It is difficult to understand where such an idea comes from. I should like, however, to suggest the following explanation: after relegating into prehistory his group no.4, a great amount of figures, the author was faced with a gap between his group no. 4 and the historical period covered by the inscriptions, his group no. 2. The gap was easily filled by disconnecting the figures of men and women from the inscriptions and ascribing the first to an intermediate period, his group no. 3; and since they were not Arabs, I venture to say that the author thought of a negroid population, although it is not clear why he did not suggest a Cushite population instead.

Finally, the author's ascribing the people of his group no. 3 to "the 'Herding-Hunting'-group" is a great discovery indeed. From time immemorial, central Arabia has been populated by nomads who spend their time in herding and hunting as their normal way of life.

- 4 - The careful analyzis of the author's study of a photograph shows that his research is far less accurate than it appears at first sight. Let us take the first photograph of vol. I (pp. 7, 9 and 11 - 13) in order to avoid the reproach of having picked out the worst.

As mentioned before, the value of the author's study of <u>the whole left half</u> of

the photograph is rejected at first sight because of the first principle set forth by the author himself, viz. "nothing can be said about the unseen portion." - The tracing of the short text visible on pl. I is a good test of the author's ability to reproduce the original. None of the letters is traced accurately: e.g., the bottom of the lower element of š is at the same level as the bottom of n, but exceeds it by 0.95 mm. on fig. 1; the two strokes of w cross each other to make acute and wide angles (not right angles, as on fig. 1); the last letter is y (not r with a vertical stroke below, as on fig. 1).

As far as the measurements are concerned, let us take the first two letters.

pl. I	fig. 1
s: 9 x 9 mm.; proportion: 1. letter width: 1 mm. proportion: 9.	3.8 x 4.5 mm.; proportion: 0.84. letter width: 0.5. proportion: 7.8.
š: 18 (7 + 7 + 4) x 4 mm. proportion: 4.5. letter width: 1.5 mm. proportion: 12.	8 (3 + 2.5 + 2.5) x 2 mm. proportion: 4. letter width: 0.5 mm. proportion: 16.

The preceding remarks are all the more illuminating in that the text is perfectly clear on the photograph. How then is the reader to accept the author's tracings and his theories based on them when the photograph hardly shows anything?

"The third phase includes two figures: a camel and a human figure holding two objects. One of the objects seems to represent a curved boomerang-like weapon [] Together they may represent a hunting scene" (p. 4).

On the one hand, the association of the two figures is disproved by the patina: the man is much lighter than the camel. On the other hand, the patina of the camel is roughly the same as that of the text discussed above. - The weapon in the man's left hand is a bow (cf. fig. 10, 11, 13, 15, etc., and, e.g., pl. XIX and XXII, contrary to fig. 39 and 40). The curved lower end of the bow is taken by the author (fig. 1 and 3) as one horn of the animal depicted immediately below. - The accuracy of the author's drawings is also demonstrated by comparing the man on both fig. 1 and 2, which are close enough to each other to be understood as reproducing the same original, but nothing else; compare, e.g., the head and its three cavities. - The accuracy of the author's ability to read a photograph is also illustrated by comparing the man of pl. I with his two drawings on fig. 1 and 2. Here again, these drawings are close enough to the original to be accepted as its facsimiles, but nothing else. Let us take, e.g., the head in which the author is most interested. On the photograph, the lateral sides of the head are two convex curves; the top is a horizontal line; and there is an upside-down equilateral triangle design in the center of the head. The author is so accurate in his reading of a figure that he gives it two different forms in his drawings.

"The earliest phase includes at least five animals, each one drawn in a different style and with different figurative approach, but all showing very dark and old patination (fig. 3). Two of these figures show stylistic resemblance to the style II of the Negev Desert" with reference to note 12.

Fig. 1 shows six animals, but the one on the lower left corner is eliminated from fig. 3 and not mentioned at all in the study. What a pity that the figure of this animal does not fit in with the author's theories! What kind of scientific method is that which discards information because it does not suit the author's preconceived ideas and classification? - The cropping of the photograph has eliminated the extreme left animal, the three crosses, the left text composed of two lines, and most of the two animals to the right of the inscription. Thus, only

the three animals on the right can be taken into consideration. The smallest of the three animals is not an animal at all, but a part of the figure of the camel below, viz. the top of some kind of seat which is composed of a large X on top of the hump of the camel. The upper extremities of the seat are connected to each other by an aslant stroke, and the lower part of it rests upon the camel. - The animal to the right of the camel's mouth has a head shaped as an upside-down elongated isosceles triangle, topped by two slightly inwardly curved horns. The front leg is a slightly convex line of homogenous width. The preceding sections of the animal are completely distorted on fig. 1 and 3. The rest of the animal and the animal below the preceding are too faint on the photograph to be traced with any accuracy. Here again, the author is so accurate in his reading of the lower animal that his tracing of the head is a triangle on fig. 1, but becomes a straight stroke on fig. 3. - Finally, the vagueness of the author's last statement reproduced above is a good example of his method of conducting research, viz. which two of the five animals are intended, which are the details of the so-called "stylistic resemblance," and what is the pagination of the book listed in note 12? Furthermore, what prevented the author from reproducing - as he does, e.g., on pp. 88, 89, etc. - the parallel or parallels taken from pp. 198 - 203 of his book to substantiate his claim?

- 5 - The author's historical theory on the fat-tailed sheep in vol. II, part I, is determined by two facts, viz. Herodotus' testimony and his own denial of any contemporaneity between the sheep and the inscriptions. Herodotus' testimony compels the author to accept J. Pirenne's mini-chronology still endorsed by J. Ryckmans in spite of abundant epigraphical evidence, and to adapt his historical frame accordingly, that is to say the last phase of the sheep figures "roughly corresponded with the beginning of the literate period in this area" (p. 38), otherwise the gap would be of several centuries. However, the preceding statement of the author conveniently distorts his own explanations. According to his chart (pp. 37 - 38), two plates only, I and II (pp. 6 and 10), show sheep of the last phase. In the first case, "the difference of patina between the phase with the inscriptions and the sheep is very slight, suggesting that the lapse of time was relatively short" (p. 8). In the second case, the sheep "is found in the late pre-literate phase and is immediately followed by an archaic inscription showing a slightly lighter - and therefore later - patina" (p. 10). It is unfortunate that the author did not ask J. Ryckmans to give him the exact location of that "archaic inscription." The reader would have liked very much to have that particular information. However, the main question is how can the author measure in terms of years that "very slight" or "slightly lighter" difference, which could easily amount to 100, 200 years or more. In any event, the author stresses the anteriority of the sheep figure, but it suddenly disappears for the convenience of his chronology, that is to say in order to reduce in the same measure the gap between his late phase and Herodotus' testimony. It is also for the convenience of his chronology that the author declares ex cathedra, but without the slightest proof: "When Herodotus mentioned them in the 5th century B.C., they were in decline and decadence and were about to disappear from the rock-art"(p. 38). It is to be lamented not only that Herodotus had no idea he was immortalizing an animal about to become extinct, but also that the author does not say where he got his revelation.

Here again, the "very slight" or "slightly lighter" difference in patina between the inscriptions and the sheep figures of pl. I is invented by the author for the purpose of saving his chronology; and the color photographs now at my disposal of pl. II and III as well as two other color photographs from Hima, which are absent from the author's documentation, show no difference in the color of the ra-

tina between the fat-tailed sheep and the texts engraved INSIDE their figures. These inscriptions can be easily read because of the difference between the depth of the cutting and the flatness of the rock wall. The author claims that "other later figures and numerous inscriptions are found. All have a lighter patina"(p. 12). This case is another good example of the author's misreading of a photograph. The pecked surface of the two animals is rat, but the cutting of the letters is glossy. These two surfaces react differently in the sun light: the first remains dull in color, but the second becomes shining. This situation is misunderstood by the author as indicating two different patinas because they look different. Furthermore, the author deliberately eliminates from all his studies, in which they are not even mentioned once, the couple of reed players - a seated woman and a standing man facing each other - clearly visible on pl. IV a. This couple is included by the author in his above-quoted expression, "other later figures." Yet they too have the same patina as that of the sheep. Unfortunately for these two musicians, they do not fit in with the author's classification because they are not represented with oval heads and cannot in principle be connected with the fat-tailed sheep.

"According to J. Ryckmans, the oldest texts of pl. III are the Himyaritic text at the upper left corner, and a text in a kind of 'Dedanic' script, just above the two sheep in the center-left" (p. 12, note 22), and the first of these two texts "could belong to the third century B.C. or be a little earlier" (p. 12). The date of the first text, the lettering of which belongs to the monumental alphabet, may be true only according to J. Pirenne's erroneous mini-chronology, but the text belongs to the VIth century B.C. The so-called "'Dedanic'" text as well as "a series of 'Thamudic' inscriptions (according to J. Ryckmans) on pl. VII are plain Sabaean. Finally, one of the two above-mentioned animals, the one on the right, is a bull.

- 6 - The author's study of the rock art in J. Qâra in vol. II, part II, is conceived and written in the same vein as the rest. The preceding pages contain enough remarks on the subject to allow the reviewer to immediately proceed with a special question dealt with in this part, viz. the throwing-stick or boomerang.

The author's bad planning and publication of his research is illustrated once more by the following remarks. (1) The present study, which is given as the study of the question, deals only with five representations of the objects on two photographs, but vol. I mentions sixteen others on eight photographs (pp. 166 - 167, 168 and 176 - 177). (2) The two boomerangs represented under the letter c in fig. 51 of vol. I (p. 88) do not appear anywhere else in the whole volume. The reader has to go to part I of vol. II (pl. VII and fig. 11, pp. 21 and 22) to find the context of the objects; but their study is in part II of vol. II, in no.4, pl. V and fig. 5 (pp. 57 and 55). Incidentally, I do not know where the drawing labeled a in fig. 44 of vol. I (p. 80) comes from. In any event, c must be added to "44 f" in no. 8 of vol. I (p. 31).

The presence of the throwing-stick or boomerang is not ascertained by the published material.

Vol. I - On pl. I (p. 7), the man's weapon is a bow, as already pointed out above. - On pl. II (p. 14), the first case is a spear, the upper half of which is ascribed by the author to the spear of the man on the left (fig. 4, p. 13). The two other cases are also spears. - On pl. III (p. 17), the author's drawing in fig. 5 (p. 16; cf. also fig. 51 b on p. 88) has cut off the lower half of the bow. Furthermore, the weapon is much darker in patina than the standing man, who does not belong to the same period. - On pl. XIX and XXI (pp.

62 and 66), the two weapons are arrows. - On pl. XXII (p. 70), no boomerang is even mentioned in the author's study (pp. 69 and 71). - On pl. XXVI and XXVII (pp. 84 and 86), almost the whole hand of the man on the extreme left is cut off from the photograph, and along with it the lower half of the weapon. But this section is conveniently restored on fig. 48, 50 and 51 b. The lower half of the weapon of the man next to the right is destroyed by the head of the man below and can easily be a bow as in the preceding case. What can be seen of the weapon of the man on the extreme left shows an eyelet toward the top which does not exist in the author's drawing. The engraving of a letter on top of the design makes it difficult to determine the exact shape of the object. - On pl. XXVIII-XXXI (pp. 91 and 93), the so-called throwing-stick belonging to the man on the extreme left of fig. 57 (p. 94) does not actually belong to him. The weapon of the second man from the right in fig. 57 is too imprecise to be drawn with any probability. The weapons of the two men in fig. 60 (p. 97) are bows, contrary to the author's tracings. - On pl. XXXV and XXXVI (pp. 115 and 117), the so-called weapon is a Sabaean wasm with the form of w, - Fl. XXIII and XXIV (pp.74 and 79) must be added to the preceding documentation. Three men on the extreme right (for the left and right men, cf. fig. 40 and 41 respectively) are holding a bow in their right hand. The bow is held in its center by the man on the extreme left (fig. 40), but in its lower end by the two other men. The author's drawings represent a part of each weapon only, which is interpreted as "a kind of sceptre" (p. 76).

Vol. II, part II. - On pl. V (p. 57), the lower half of each of the two weapons, which are bows, is covered by the animal depicted below. - On pl. VI (p. 59), the weapon of the second man to the right in fig. 11 (p. 61) is an ordinary stick or piece of wood; the weapon of the man in fig. 13 (p. 62) is a bow held in its lower extremity; and the weapon of the extreme left man in fig. 11 may be a shield.

- 7 - The author's interpretation of many small details is farfetched and even silly.

The author mentions the presence of a "cache-sex" in many cases (e.g., vol. I,pl. II, pp. 14 and 13). It is difficult to understand not only that the author did not see how strange such an object really is in the context of his material in which so many men and women obviously do not have any, but also that he conveniently ignores a well-known fact abundantly confirmed by his own material, viz. the engravers of the figures use blanks of all shape as a decorative motive inside their designs; e.g., in vol. I, in the shoulder and belly of the goats of pl. XIII (p. 44); in the center of the shield of pl. XVI (p. 54); in the hind quarter of the bull of pl. XXIII (p. 74), etc. It is however fortunate that the author does not apply his theory to these cases.

A primitive representation of the human foot is a short stroke,the center of which is appended to a long line describing the leg. Sometimes the author does not comment on that short stroke, but sometimes the same stroke becomes a shoe (vol. II, pp. 60 - 61, respectively fig. 11 and 10).

- 8 - Throughout his two volumes, the author shows himself to be haunted by mythology and ritualism. As already pointed out above, his interpretations depend on whatever idea he fosters at a certain time and, therefore, may contradict himself.

A few examples from vol. I. - "There is a strange unidentified mark that somehow seems to repeat the shape of the upper part of the figure below" (p. 25 and fig. 10 on p. 26). However, toward the end of

the book, the same design "seems to represent a spirit or some other kind of supernatural being, with only the upper part of the body being shown" (p.148). The oppositions between these two statements are clear enough and need not be pointed out. The design is a false start of the figure shown in the lower left corner of fig. 10. Note also that the whole contents of fig. 10 do not exist on pl. VI a (p. 28).

It takes a vivid imagination to see "some sort of ritual scene taking place around an ox" (p. 76) on pl. XXIII - XXV and fig. 39 (pp. 73, 74, 77 and 79), and a lot of illogic reasoning to state that "this scene provides a wealth of interesting elements and new information on the ritual and cult" (p. 78) when the author is not even able to determine what kind of rite the scene is supposed to represent. Let us take two details in the author's fanciful interpretation. "The nakedness of women may be related to the performance of the ritual, as we see that in other scenes women are frequently dressed" (p. 78). Such a reasoning is absurd and erroneous: the figures of naked women by far exceed the others in number, and the author should have explained what kind of ritual women do perform, such as that in fig. 84 b (p. 127), which he himself admits to belong to "a kind rather widespread in the area" (p. 126). "The upraised arms seem to show a praying position" (p. 78), but "the figure with upraised arms [is] probably a priestess" (p. 78) and "the man with upraised hands" (it should be "arms" instead of "hands," p. 94, on pl. XXVIII, XXIX and fig. 57 on pp. 91, 93 and 94) is not a praying man, but "could be a priest, judge or some kind of authoritative person" (p. 94). Four lines later, on the same page, the same man "seems to act as a judge." It surely is an achievement that he was finally classified as a judge and not as some chieftain stopping someone else. Moreover, how does the author know that the man is a judge, since he is in a standing position?-"One wonders whether the disproportionate size of the female, as compared to the nearby man, should signify that she is a goddess. Also, the fact that she holds bow and arrow would seem to point in the same direction" (p. 116, on pl. XXXV, XXXVI and fig. 78 on p. 115 - 117). It is absolutely ridiculous to give to the bow and arrow such a deifying value. Why does not the author deify all warriors and armed persons? Furthermore, why does not the author think of a child instead of a man? Obviously enough, because "the disproportionate size of the female" would disappear. Last but not least, the two figures are not even related to each other, as shown by the difference in patina.-As mentioned above, a wasm in the form of a Sabaean w "might be a throwing-stick" (p. 114). In another instance, the same wasm is declared to be "a symbolic composition" (p. 60), but later on in the volume is "likely to be an astral figure, representing the sun, the moon or some star" (p. 148, on pl. XVII and fig. 20 on pp. 57 and 59).

A few examples from vol. II. - An upright man with bent knees on pl. VI and VII (p. 59) is "a strange figure of probably mythological nature of a type repeated twice on the same rock" (p. 58), and fig. 8 (p. 60) gives him a tail! This alleged tail is part of a long aslant line, the right extremity of which ends with a fork. The other specimen, "a mythological figure" (p. 62, and fig. 15 on p. 64) is the crude design of a standing man. Three crude designs of men (fig. 9 on p. 60) form "a group of three dwarf-like anthropomorphic beings probably representing small monsters or spirits" (p. 60), and the second man from the left in fig. 11 (p. 61), also represented very crudely, is "probably mythological being" (p. 61).

The author proudly informs his reader that "much work has been devoted" to his study (vol. I, p. 4). The reviewer can only repeat what he wrote in La paléographie sud-arabe de J. Pirenne (Washington, 1957,

p. 1): "Ce n'est là qu'une question accessoire, l'essentiel étant le résultat acquis. Car, si ce dernier est entaché de graves défauts et ne peut se revendiquer de la méthode scientifique rigoureuse et logique, on ne pourra que répéter avec un vif regret 'magni passus extra viam'."

Table générale des matières.

Avant-propos..... p. 1

Une étude récente des religions arabes préislamiques..... p. 2
I - La méthodologie de l'auteur..... p. 3
II - Généralités..... p. 4
III - Arabie du sud..... p. 4
A - Remarques générales..... p. 5
B - Lacunes..... p. 6
C - Obsession du divin et de la magie..... p. 6
1 - Le moukarrib..... p. 6
2 - La soi-disant chasse rituelle..... p. 8
3 - Les signes magiques..... p. 10
4 - L'interprétation des noms de temples..... p. 11
D - La chronologie sud-arabe..... p. 13
E - Douze questions spéciales..... p. 18
IV - Arabie du centre et du nord..... p. 18
A - Arabie du centre..... p. 18
B - L'amateurisme de l'auteur..... p. 20
C - L'utilisation des publications antérieures.. p. 20
D - Le dédanite et le liḥyanite..... p. 22
E - Le safaïtique..... p. 23
F - Le thamoudéen..... p. 29
Conclusion..... p. 30
Notes..... p. 43

La publication récente de quelques textes sud-arabes..... p. 43
I - Le texte hébreu accompagnant Ga 3..... p. 44
II - Déchiffrement des textes..... p. 44
III - Transcription des textes..... p. 45
IV - Interprétation des textes..... p. 45
A - Les monogrammes de Ga 1 et 2..... p. 45
B - Recherches étymologiques et traduction des textes..... p. 47
C - Théories linguistiques..... p. 49
D - Constructions grammaticales..... p. 50
E - Questions historiques..... p. 50
1 - A propos de Ga 1..... p. 52
2 - A propos de Ga 3..... p. 52
3 - A propos de Ga 5 et 8..... p. 53
4 - A propos de Ga 20..... p. 54
V - Ga 1/3-10, 2/7-8 et 20/2-11..... p. 57
VI - Gl 389 et 823..... p. 59
Notes..... p. 68

Les inscriptions safaïtiques du Musée de Damas..... p. 71

Le compte rendu de E. Anati, Rock-Art in Central Arabia..... p. 82

Table générale des matières..... p. 82